

**SAS [179] – La
bataille des
S-300 T2**

Gérard de Villiers

VISIT...

LANZAROTE
Caliente.COM



LA BATAILLE DES S-300 [2]

Hallali en féroce !

GERARD DE VILLIERS



LA BATAILLE DES S-300 [2]

Hallali en féroce !

GERARD DE VILLIERS



CHAPITRE PREMIER

Oleg Kazenine sentit son poulx grimper vertigineusement. *Pervii Kanal*, la chaîne de télévision ORT, venait d'interrompre un feuilleton pour diffuser un flash d'information. Derrière un reporter, micro en main, on apercevait distinctement deux corps recouverts d'une toile, allongés sur un trottoir.

Fébrilement, l'oligarque monta le son pour entendre le commentaire. Très vite, il sut l'essentiel : il s'agissait d'un double meurtre commis deux heures plus tôt, rue Prechistenka, dans le quartier chic d'Ostozhenka. Un tueur inconnu avait abattu, en utilisant un pistolet muni d'un silencieux, deux citoyens américains, travaillant à l'ambassade de Moscou.

Une femme et un homme ayant le statut de diplomate, mais étant en réalité, agents de sécurité. Celui-ci escortait un VIP dont on ne donnait pas le nom, mais qui n'avait pas été touché.

Bien entendu, l'assassin avait pu prendre la fuite par le métro.

Oleg Kazenine en eut le souffle coupé ! Cela ne pouvait être *que* l'agent de la CIA qui le traquait et dont Vadim Stoletovo avait juré de le débarrasser. Encore une fois, il venait de s'en sortir.

Pris d'un accès de fureur aveugle, l'oligarque bondit de son fauteuil, attrapa l'écran plat posé sur une console, en face de son bureau, et le projeta de toutes ses forces sur une fenêtre donnant sur la rue Nicolopetkovski ! Une petite voie perpendiculaire et en contrebas de Novy Arbat où se trouvaient les bureaux de sa société Kurgan Mash Zarod, qui occupaient tout le huitième étage du numéro 12.

La télé disparut dans le vide en brisant la vitre, mais cela ne calma pas Oleg Kazenine. Le miroir accroché au mur, qui lui servait à vérifier sa tenue, lorsqu'il recevait un visiteur, lui renvoya l'image d'un fou au regard exorbité. De rage, sans réfléchir, il expédia un violent coup de tête à l'innocent miroir, qui vola en éclats.

Légèrement calmé, il passa la main sur son front. Heureusement, il avait la tête solide : dans sa jeunesse, il pratiquait beaucoup le coup de boule... Il fila dans la petite salle de bains attenante à son bureau pour évaluer les dégâts : juste une petite coupure qui saignait pas mal. Revenu dans son bureau, il appuya sur le bureau de l'interphone et hurla.

- Mâcha !

Sa secrétaire particulière, une fille de Rostov sur le Don, timide et

ravissante avec sa natte blonde autour de la tête. Trente seconde plus tard, elle poussait la porte, plus intimidée que jamais. Oleg Kazenine avait décoré son bureau de façon à ce qu'il ressemble au Bureau Ovalé du président des États-Unis, et elle en était très impressionnée.

- *Chto vi khatite, gospodine* ? demanda-t-elle de sa petite voix.

Oleg Kàzenine lui jeta un regard sombre. D'habitude, lorsqu'il l'appelait ainsi, sans raison apparente, sa première phrase était «enlèves ta culotte».

Là, il se contenta de grommeler :

- Va me chercher du sparadrap !

- *Bolchemoi* ! Vous êtes blessé ! s'exclama la secrétaire.

Elle s'aperçut que la télé avait disparu et vit la fenêtre défoncée, mais ne posa pas de questions. Oleg Kàzenine avait horreur de ça... Cinq minutes plus tard, elle lui appliquait un petit sparadrap sur le front. Pendant l'opération, il ne glissa même pas la main sous sa robe et ne lui pelota pas les seins.

Il était vraiment très mal.

- Dis à Dmitri qu'on part dans dix minutes lança-t-il, comme elle se retirait.

Dmitri était son chauffeur et le chef de ses gardes du corps, une bête emportée de Sibérie, ancien lutteur.

Le temps de boire une rasade de Tcharskaia au goulot, de se donner un coup de peigne, il fonçait vers l'ascenseur. Lorsqu'il déboula sur le large trottoir de l'imposante Novy Arbat, il fonça directement vers la Maybach garée le long du trottoir, encadrée par deux 4x4 Nissan Patrol, sans même un regard pour la ravissante église restaurée par le maire Lioukov. En l'apercevant, quatre hommes en costume noir, le visage dissimulé derrière des lunettes noires, un micro dans l'oreille, les cheveux ras, jaillirent des 4x4 et vinrent l'encadrer pour parcourir les quelques mètres à parcourir jusqu'à la Maybach.

Oleg Kazenine se laissa tomber sur les coussins et lança à Dmitri.

- On va chez Vadim !

Le conducteur du Nissan de tête, plaqua sur le toit un gyrophare bleu et décolla du trottoir. Bien entendu, Oleg Kazenine n'y avait pas droit, mais aucun policier n'aurait songé à l'arrêter. Un homme dans une Maybach ne pouvait être qu'intouchable...

L'oligarque continuait à ruminer sa fureur quand un de ses portables sonna. Celui dont très peu de gens avaient le numéro.

- *Gospodine* Kazenine ? demanda une suave voix de femme.

- Da.

- Le président Vladimir Ivanov souhaiterait vous parler. Ne quittez pas.

L'oligarque réprima un rugissement de joie. Depuis samedi, il essayait de joindre Vladimir Ivanov, son « *kricha* » revenu du Japon vendredi soir. Il attendit le cœur battant.

- Oleg Nicolaievitch ! Je sais que tu as cherché à me joindre ! Mais, d'abord, j'ai dormi, et, depuis ce matin, je ne touche pas terre ! Tout va bien ?

- Ça pourrait aller mieux, reconnut Oleg Kazenine. J'aimerais bien te voir.

- Que se passe-t-il ? demanda Vladimir Ivanov, soudain, inquiet.

- C'est au sujet de notre projet. J'ai l'impression qu'on cherche à nous espionner.

- Toi ?

- Non. Notre ami dont le prénom commence par L.

- Pas de problème ! assura Vladimir Ivanov, le président du holding Alma-Antai, qui regroupait une myriade de fabriques d'armement, je m'en occupe. Et dès que j'ai une minute, on se voit.

Oleg Kazenine n'eut pas le temps de placer un mot. Son ami avait raccroché.

Dans le lointain, il apercevait les tours massives de l'immeuble *Vysokta*, une monstrueuse pâtisserie stalinienne plantée au bord de la Moskwa. Il allait déjà pouvoir régler ses comptes avec Vadim Stoletovo.

* * *

Dès qu'il eut terminé sa conversation avec Oleg Kazenine, Vladimir Ivanov décrocha son « *vatrouchka* », une sorte de téléphone interministériel qui permettait de joindre directement les membres les plus importants du régime.

Normalement, il n'y avait pas droit, mais, grâce à ses relations au Kremlin, il avait obtenu d'y être raccordé.

Dès que son correspondant décrocha, il ne perdit pas de temps.

- Alexander, j'ai un petit souci. Je suis certain que tu peux m'aider.

Il résuma rapidement ce qu'il voulait et son correspondant n'hésita pas une seconde.

- Je donne des instructions immédiatement, assura-t-il.

- *Spasiba*, fit simplement Vladimir Ivanov.

- Pajolsk.

Une réunion de crise se tenait dans le bureau de Tom Polgar, chef de station de la CIA à Moscou, avec le chef de ses analystes et son « deputy », Bob Redmond, ainsi que le représentant du FBI à Moscou, Jim Milburn.

Une chape de plomb était tombée sur l'ambassade, depuis la mort, quelques heures plus tôt, de Cynthia Fisher et du « *baby-sitter* » Jim Malone. L'ambassadeur avait déjà envoyé un long télégramme au State Department et demandé une audience au ministre des Affaires Étrangères russe pour lui transmettre une protestation officielle, suite au meurtre de deux citoyens américains.

Alexander Bortnikov, le nouveau patron du FSB, avait personnellement appelé Tom Polgar pour lui assurer que tout serait fait pour retrouver l'assassin.

Cependant, en dépit de leur chagrin, les responsables de la CIA s'imposaient de continuer leur enquête. Le DCI avait envoyé un message crypté, rappelant que l'affaire des S.300 était une priorité pour l'Agence et que rien ne devait arrêter les investigations.

Désormais, les recherches pouvaient se concentrer sur un homme : Oleg Kazenine, dont Tom Polgar était en train de lire le pedigree, rassemblé à partir de toutes les sources.

Malko était sonné, dans un état second. La chance d'avoir échappé à la mort était effacée par la tristesse d'avoir à déplorer ces deux victimes.

- Oleg Kazenine est un « petit » oligarque, lut Tom Polgar. L'année dernière, le magazine FORBES lui attribuait une fortune de 1,2 milliard de dollars. Très, très loin derrière Abramovitch, Friedman ou Derispenko.

- Comment a-t-il rassemblé ce magot ? demanda Malko.

- Comme tout le monde, entre 1992 et 1993. Oleg Kazenine, originaire de Perm, avait suivi une des écoles d'économie du KGB et avait été mis à la tête d'une société appartenant au Parti Communiste d'URSS : ANT. Société spécialisée dans l'exportation de vieux métaux.

- De vieux métaux ? fit Malko, étonné.

Tom Polgar rectifia aussitôt.

- L'Agence connaissait cette structure qui existait depuis les années 80. Il s'agissait en réalité d'un paravent pour blanchir de l'argent pour le compte du Parti Communiste et le faire sortir de Russie. Évidemment, cette activité s'est arrêtée avec la fin de l'Union

Soviétique. Au moins, officiellement.

- Et, en 1992, durant la grande « vague » des privatisations Oleg Kazenine l'a rachetée pour une bouchée de pain. Et s'est lancé dans une nouvelle activité.

- Nous pensons que les vieux métaux qu'il continuait à exporter, depuis 1992, se composaient surtout de matériel de guerre « décommisionné » avec la complicité du ministère de la Défense et vendus par le nouvel état russe au poids de la ferraille à ANT.

- Cela cadre avec les S.300... remarqua Malko.

- Bien sûr, mais Oleg Kazenine n'a jamais donné dans le stratégique. Plutôt dans le basique, chars, munitions, armement léger pour des pays comme la Côte-d'Ivoire, la Chine, l'Egypte. Ce qui lui a permis quand même de gagner beaucoup d'argent...

Un ange, des bombes sous ses ailes, traversa le bureau. Sans réussir à alléger l'atmosphère lugubre...

- C'est une coïncidence troublante, souligna Malko. Cet oligarque, qui s'est déjà occupé d'armes, a rendez-vous avec un homme, Léonid Kaminski, qui, lui aussi navigue dans ce milieu et pourrait avoir un lien avec S.300. Tom Polgar hocha la tête.

- Vous avez raison, mais cela va être une enquête extrêmement difficile, si nous laissons les autorités russes en dehors de l'affaire.

- Et que se passera-t-il si vous en parlez à vos homologues du FSB ? demanda Malko.

- Si cet oligarque est mêlé à l'affaire des S.300 expliqua Tom Polgar, il a forcément un *kricha*. À la première enquête officielle, il va faire jouer sa protection et tout se calmera. C'est ainsi que cela se passe ici. Il faudrait identifier ce Kricha. En attendant, comme disait Mao, ne comptons que sur nos propres forces.

- Nous avons deux pistes, résuma Malko. D'abord, Léonid Kaminski. Sa surveillance peut donner des résultats. Et, désormais, Oleg Kazenine.

- Vous voyez un fil à tirer ? interrogea Tom Polgar.

- Il n'y en a qu'un seul, répondit Malko : Anatoly Arkadin. Il m'a déjà beaucoup aidé, il semble sûr et connaît bien le milieu des oligarques... Ceci dit, il faut le convaincre...

- Vous allez le mettre en première ligne, s'inquiéta l'Américain. Et cette Lena Vorontsova ? Elle connaît aussi ce milieu.

- C'est exact, reconnut Malko, mais depuis ce qui s'est passé aujourd'hui, je me méfie. Elle m'avait demandé de passer la voir ce

matin, sous prétexte de me dire quelque chose d'important. En réalité, cela ne l'était pas. Or, en sortant de chez elle, nous avons été attaqués.

- Vous pensez qu'il y a un lien ? demanda Jim Milburn, le représentant du FBI.

- Je ne peux pas l'affirmer, reconnut Malko, mais vous savez bien, que pour commettre un attentat, il devrait avoir un point de départ : - lieu et timing -, pour préparer quelque chose. Je me demande si cette visite n'en serait pas un. Permettant à un tueur de me prendre en filature et de frapper...

- Vous lui en avez parlé ? interrogea Tom Polgar.

- Depuis ce matin, elle est injoignable.

Il y eut un lourd silence et Malko conclut.

- Donc, tant que je ne sais pas à quoi m'en tenir, je préfère la laisser à l'écart. Par contre, j'ai rendez-vous pour dîner avec Anatoly Arkadin pour lui remettre ce que je lui avais promis en échange de son intervention à la *Milicija*, qui nous a permis d'identifier Oleg Kazenine. Je vais essayer de le convaincre de continuer à m'aider.

- Vous avez carte blanche pour la prime, précisa Tom Polgar. J'ai un budget illimité pour retrouver l'assassin de Cynthia Fisher et de Jim Milburn. Car, il n'y a aucune chance que le FSB les retrouvent, on n'a *jamais* arrêté personne. Je pense que le pouvoir n'est pas directement mêlé à ces meurtres, mais qu'il sait *pourquoi* ils sont commis, et par qui... Cela lui fait une monnaie d'échange pour l'avenir. Et puis, n'oubliez pas qu'ici, les hommes politiques au pouvoir, les Services et les tueurs à gages sont intimement mêlés. Le jeune homme qui a tiré n'est qu'un homme de main, qui ignorait sûrement sur qui il tirait. Il avait un contrat. Peut-être est-il mort à l'heure actuelle, ou tout simplement parti en province pour quelques mois... Si nous protestons trop, le FSB va nous trouver des « coupables » comme dans l'affaire Politkoskaya, qui n'auront rien à faire avec ce double meurtre, mais qu'on enverra pour quelques années en Sibérie.

Et tout le monde sera content.

Donc, à vous de jouer...

* * *

Oleg Kazenine ne défonça pas la porte des bureaux de Vadim Stoletevo parce qu'elle était ouverte... Il traversa l'entrée comme un boulet, sous le regard effaré de la grosse réceptionniste blonde, et fonça jusqu'au bureau de Vadim Stoletevo.

Ouvrant la porte à la volée.

Le directeur de la World Security était en train de lire un document qu'il posa calmement.

- J'allais te téléphoner, dit-il d'une voix placide.

C'est bien que tu sois venu...

Oleg Kazenine manqua s'en étrangler, et l'apostropha violemment

- *Chtoza Roudak* ! Tu vas me rendre mon argent et je dirai dans tout Moscou que tu es un incapable !

Il se retourna et ferma la porte d'un coup de pied. Avec ses cent quatre-vingt-dix-huit centimètres de méchanceté, il était impressionnant, mais son interlocuteur, habitué aux Tchétchènes, ne se laissa pas intimider.

- Oleg Nicolaievitch, dit-il, prends une chaise et calme-toi. Je n'ai absolument *rien* à me reprocher.

L'oligarque grimpa au plafond.

- Comment! Tu m'as pris 100000 dollars pour faire un boulot, tu l'as raté et tu es content de toi !

- Je ne suis pas content de moi, corrigea Vadim Stoletevo, mais je te dis simplement que j'ai rempli mon contrat.

- Et cet enculé *d'Amerikanski* est toujours vivant ! explosa Oleg Kazenine.

- Je sais, admit Vadim Stoletevo. Il a ce que les Arabes appellent la «*baraka*». Le type que j'avais envoyé m'a dit que la fille s'est retournée et lui a fait un rempart de son corps. C'est ça la «*baraka*».

- J'encule ces putains d'arabes ! gronda Oleg Kazenine. Je veux que ce type meure. Je veux le plonger dans une baignoire d'acide et le regarder se décomposer, *vivant*.

- Ne rêves pas, corrigea gentiment Vadim Stoletovo.

Oleg Kazenine se calma d'un coup.

- Karacho. Je donne *deux* cent mille dollars et tu me ramènes sa tête.

Vadim Stoletevo ne répondit pas immédiatement, puis laissa tomber d'une voix calme.

- Je ne veux plus de ce client, Oleg. Je ne le sens pas. Il faut que tu comprennes. Ce type est de mieux en mieux protégé. Nous sommes dans la zone rouge.

Oleg Kazenine demeura silencieux. Refrénant une très forte envie d'étrangler son vis-à-vis. Il protesta quand même.

- Qu'est-ce que je vais faire ?

Pour la première fois, Vadim Stoletevo sourit.

- *Rien*. Je crois que tu t'es affolé. Ce type ne sait *rien* sur toi et ne te soupçonne même pas. Il cherche à l'aveuglette. Il n'a aucun moyen de remonter jusqu'à toi. Tu as un bon *kricha*, non ? Parles-en avec lui. Il te donnera le même conseil. Ces *Amerikanski* n'ont pas de boule de cristal. À mon avis, *personne* ne peut remonter jusqu'à toi.

- Alors, détends-toi et oublie ce mec. Maintenant, je dois te laisser.

Sans protester, Oleg Kazenine se leva et quitta le bureau, quand même sans serrer la main de son prestataire de service... Se disant qu'il allait confier à son *Kricha* l'élimination de cet agent de la C I A. Lui avait le bras assez long pour réussir.

Rassenéré par cette décision, à peine dans la Maybach, il appela Natasha. Il eut l'impression d'atterrir sur un aéroport.

- Qu'est-ce qui se passe ? cria-t-il.

- Je suis chez le coiffeur, hurla sa maîtresse. Qu'est-ce que tu veux ?

- On va au «Famous», ce soir ! Je veux que tu fasses bander tous les mecs.

Il raccrocha avec un gros rire. Il savait que Natasha détestait les discothèques comme le «Famous». Il y avait trop de « barracudas » prêtes à tout pour entrer dans le lit d'un homme riche. Elle avait eu assez de mal à se faire une place au soleil, elle ne tenait pas à se la faire prendre.

Tandis qu'il se traînait le long du Kremlin, Oleg Kazenine essaya de se remonter le moral. L'affaire des S.300 allait lui rapporter net pour lui, un peu plus d'un milliard de dollars, car la partie Refitting ne coûtait presque rien. Bien sûr, à côté de certains oligarques, c'était un pauvre... Mais quand il revoyait son enfance dans la banlieue de Perm, dans une cabane au milieu des champs, avec son père perpétuellement ivre mort, qui, pour s'amuser, le poursuivait avec une hache, et sa mère, décomposée, folle, méchante, qui lui prédisait qu'il terminerait en Sibérie, il se disait qu'il s'en était bien sorti.

Avant d'entrer à l'école du KGB, il était utilisé par le KGB intérieur pour décourager ceux qui pensaient mal... Oleg avait une méthode très simple. Il sonnait et dès que le suspect ouvrait, il lui écrasait son poing dans la figure. Ensuite, il le battait jusqu'à ce qu'il soit à moitié mort.

Cette férocité lui avait valu l'estime du KGB local.

Oleg Kazenine avait gardé de cette époque un grand respect pour la force sous toutes ses formes...

Anatoly Arkadin avait les traits tirés et ne paraissait pas apprécier l'atmosphère pourtant agréable du Câlina, un restaurant perché au

vingt et unième étage du 8 Noumski boulevard.

Malko lui avait pourtant remis, avant même de commander, deux enveloppes contenant chacune, dix mille dollars en billets de cent. Une pour Galina, récompensant le voyage à Kagan, et l'autre, pour l'intervention d'Anatoly à la Milicija.

Avant de rejoindre le jeune homme, il avait encore essayé de joindre Lena. En vain. Cette disparition était de plus en plus bizarre.

Tandis que Malko s'attaquait au bœuf Stogonoff, Anatoly Arkadin, lui, enchaînait les vodkas.

Presque machinalement. Il termina la quatrième et dit simplement.

- Ce que vous me demandez est très dangereux. Vous le savez.

- Je le sais, reconnut Malko, mais je n'ai pas le choix. Je dois me renseigner sur Oleg Kazenine. Pour cela, j'ai un budget illimité.

Vous n'avez personne d'autre ?

- Non.

Anatoly Arkadin laissa errer son regard sur le long bar où étaient installées une demi-douzaine de créatures somptueuses.

- Je connais très peu Oleg Kazenine, finit-il par dire. Je lui ai proposé quelques affaires, mais nous n'avons jamais conclu. En plus, s'il est en contact avec Léonid Kaminski, il sait que je vous connais...

- Je ne vous demande pas d'intervenir *directement*, précisa Malko. J'ai besoin de rencontrer des gens qui soient proches de lui.

- Qu'est ce que vous cherchez, exactement ?

- Je n'en sais rien, avoua Malko. Son implication dans une affaire de trafic d'armes.

Anatoly Arkadin commanda une cinquième vodka à la serveuse, puis remonta la mèche qui lui tombait dans l'œil.

- J'ai un appartement en vue dans le quartier d'Ostozhenka, dit-il. Un ancien appartement communautaire. C'est une très bonne affaire, car son propriétaire est pris à la gorge.

- Combien vaut-il ?

- Un million de dollars. Refait, il en vaudra trois fois plus.

- Si vous nous aidez à réussir cette opération, promet Malko, je m'engage à ce que vous puissiez l'acheter. Et, de toutes façons, je vous garantis cent mille dollars. Dès demain.

Il attendit et trempa à son tour ses lèvres dans sa vodka. H venait de reposer son verre lorsqu'Anatoly Arkadin dit d'une voix égale.

-Je connais l'ancienne maîtresse d'Oleg Kazenine, Raissa Richevski. Elle est restée près de deux ans avec lui. Elle doit savoir beaucoup de choses.

CHAPITRE II

Le premier réflexe de Malko fut de ne pas sauter au plafond. Certes, une femme ayant partagé la vie d'Oleg Kazenine, devait connaître un certain nombre de choses sur son amant. Cependant, le mépris dans lequel les oligarques tenaient leurs compagnes, faisait qu'ils ne leur parlaient jamais de leurs affaires.

- Vous pensez qu'elle peut vraiment m'aider ? demanda-t-il à Anatoly Arkadin.

Comme si ce dernier avait lu dans les pensées de Malko, il précisa.

- Je sais qu'elle avait de nombreux contacts avec le «conseiller» financier d'Oleg Kazenine. Un certain Yuri Petrov, qui est avec lui depuis très long

temps. Par exemple, lorsqu'en cadeau d'adieu, Oleg Kazenine a offert trois appartements à Raissa, c'est avec Yuri Petrov qu'elle a traité. Lui est au courant de tous les circuits financiers de son patron...

Cette fois, Malko était nettement plus intéressé.

- Dites m'en plus sur cette Raissa Rachevski, demanda-t-il.

- Dans un instant, je reviens, fit brusquement Anatoly Arkadin.

Il se leva et quitta la table, se dirigeant vers le bar. Malko crut qu'il allait parler à une des filles, mais il continua, disparaissant dans l'entrée des toilettes. Lorsqu'il revint s'asseoir, cinq minutes plus tard, il semblait plus détendu, ses mains ne tremblaient plus légèrement, mais son regard était curieusement brillant : il avait été se faire une ligne de coke...

- Que fait maintenant, cette Raissa Rachesvski ? insista Malko.

Anatoly Arkadin esquissa un sourire vaguement méprisant.

- Comme celles qui ont été larguées. Elles sortent beaucoup, essaient de retrouver un «sponsor» en n'entamant pas trop leur capital. Certaines, après avoir essayé quelques mois, vendent tout ce qu'elles ont, retournent dans la ville d'où elles sont venues, avec leur pécule. En province, la vie est moins chère.

Ou alors, elles font preuve d'imagination. L'année dernière, elles se sont réunies à plusieurs pour donner au GQ une soirée « spéciale ». Une douzaine d'entre elles s'étaient déguisées en stars de cinéma. Il y avait Grâce Kelly, Madonna, Pénélope Cruz, Sophia Loren et Sharon Stone. Celle qui s'était déguisée en Sharon Stone n'avait pas mis de culotte comme dans le film « Basic Instinct » et s'arrangeait pour qu'on

s'en aperçoive... Les oligarques étaient fous ! C'est celle qui jouait Grâce Kelly qui a emporté le morceau : un des assistants l'a emmenée sur le champ et, trois mois plus tard, l'a épousée !

Dans sa tête, il pouvait baiser une des plus grandes stars du cinéma américain tous les soirs.

Malko sourit intérieurement, pensant à la phrase de Tolstoi, le grand écrivain russe : « Lorsqu'on n'a pas de vie véritable, on la remplace par des mirages »

- Et Raissa Richevski ? demanda-t-il, en qui était-elle déguisée ?

- En Sophia Loren. Elle en a d'ailleurs le physique. Elle est venue de Novossibirsk, au fond de la Sibérie. Elle n'est pas vraiment belle, mais ceux qui l'ont essayée disent qu'elle est formidablement salope. Oleg Kazenine l'avait draguée au «Diaguilev », une discothèque qui a disparu depuis. Il l'a gardée un bon moment avant de la larguer. À cette époque, il était encore très généreux : Raissa lui a extorqué trois appartements, une Bentley et pas mal de cash. C'est Yuri Petrov qui a négocié.

Malko se dit in petto que c'était lui qu'il devait «tamponner». Il y arriverait peut-être par Raissa.

- Pourquoi Oleg Kazenine a-t-il largué cette merveille ? s'étonna-t-il.

Anatoly sourit en commandant une vodka.

- Il a rencontré une acrobate...

- Une acrobate ?

- Oui, une contorsionniste, qui a travaillé dans un cirque. Elle aussi vient de Sibérie. On dirait qu'elle n'a pas d'os.

La cocaïne lui avait fait du bien, son humeur morose du début de la soirée avait fait place à une sorte d'exubérance presque gênante.

- Comment pourrais-je rencontrer Raissa ? interrogea Malko.

- Je peux organiser un déjeuner, suggéra le jeune homme. Et vous présenter comme un financier autrichien qui vient souvent à Moscou et cherche à se distraire. Je pense qu'elle mordra à l'hameçon. À propos, quelle est votre actrice préférée ?

- Je crois que cela va être Sophia Loren, dit Malko avec un sourire. Cela lui permettra de me faire son numéro...

Anatoly Arkadin regardait son verre qui semblait s'être vidé par miracle. Malko baissa les yeux sur sa Breitling : onze heures dix. Il n'avait pas sommeil et ne voulait pas perdre une minute.

L'image des deux corps sur le trottoir de la rue Prechistenka l'obsédait. Même s'il n'y avait pas eu les S.300, ils méritaient qu'on

fasse tout pour les venger.

- Pourquoi vous ne lui téléphonez pas *maintenant* suggéra-t-il.
- Maintenant ?
- Pourquoi pas ?

Avec un léger haussement d'épaule, Anatoly Arkadin sortit son portable, chercha dans sa mémoire et appela. Malko entendant l'appareil sonner dans le vide et vit qu'Anatoly allait raccrocher, lorsqu'une voix de femme répondit, presque inaudible à cause du bruit du fond.

- *Da.*
- C'est Anatoly. Je ne te dérange pas.

Malko n'entendit pas la réponse.

Il se leva et continua la conversation un peu plus loin. Lorsqu'il revient à la table, Anatoly Arkadin annonça.

- Elle est au «Famous», avec des amis. On peut l'y rejoindre.
- C'est quoi, le «Famous» ?
- La discothèque à la mode, rue Rochtdelskaya.
- *Davai*, fit simplement Malko.

* * *

Cela tenait du Marché aux Esclaves, du Cirque du Soleil, d'une discothèque normale et d'un espace futuriste... Une salle immense pouvant accueillir plus de mille personnes bourrée comme une station de métro à six heures du soir, principalement des filles, toutes plus belles les unes que les autres. Certaines assises à de grandes tables rondes, d'autres dansant entre elles, tandis que, sur une gigantesque estrade illuminée comme la façade d'un casino, se déroulait un spectacle, moitié cirque, moitié strip-tease.

Mais du sophistiqué, style « Crazy Horse Saloon », avec des jeux de lumières et des filles magnifiques qui se désarticulaient dans des «tableaux» incroyablement érotiques. À l'attention des « loges ».

En effet, dominant le parterre à une dizaine de mètres du sol, d'immenses loges, un peu comme dans un théâtre, grouillaient de gens... Là, s'entassaient les «riches », au milieu de leur cour.

- C'est incroyable ! souffla Malko.

Anatoly Arkadin hurla à son oreille :

- Les oligarques paient 20000 dollars la soirée pour une loge. Derrière, il y a des salles de bains et des chambres. Venez, on va

chercher Raissa.

Ils plongèrent dans la foule et, cinq minutes plus tard rejoignirent une table ronde occupée pour une douzaine de personnes, couverte de bouteilles de vodka, de vin et de Champagne. En apercevant Anatoly Arkadin, une grande brune au nez busqué se dressa avec un hurlement sauvage et se rua sur lui.

Ils s'étreignirent un long moment, dans la lumière changeante des stroboscopes, puis le jeune homme revint vers Malko, tramant la brune par la main.

- Voilà Raissa, annonça-t-il, elle est très heureuse de vous connaître.

- *Vy gavant po russki ?* hurla Raissa pour diminuer le bruit de la musique.

Elle n'était pas extraordinairement belle, mais ses yeux en amande et son regard assuré dégageaient un charme puissant.

À la table, il y avait huit femmes et deux hommes.

Malko se retrouva serré entre Raissa et Anatoly Arkadin. Tout de suite la cuisse de Raissa Richovski s'appuya à la sienne ; il faut dire qu'avec la musique la conversation était quasiment impossible.

Anatoly Arkadin, la bouche collée à l'oreille de Malko, hurla :

- Regardez !

Sa main désignait une des loges sur leur gauche. Une sorte de balançoire était accrochée à son rebord dominant la salle et une fille aidée par un des occupants de la loge, était en train de s'installer sur la planche. Une des invitées de la loge, en robe longue ! Dès qu'elle fut assise, l'homme qui l'avait aidé poussa la balançoire dans le vide !

Sous son impulsion, la fille en robe longue, accrochée des deux mains aux cordes qui montaient jusqu'au plafond, traversa la salle au-dessus du parterre, et atteignit une des loges d'en face, attrapée à la volée par un de ses occupants qui la prit aussitôt dans ses bras. Anatoly Arkadin se pencha à l'oreille de Malko.

- Les clients des loges se connaissent, ils se parlent par portable. L'un d'eux avait envie de cette fille, et son copain la lui a envoyée. Lorsqu'il l'aura sautée, dans une des chambres attenantes aux loges, il la lui renverra...

La musique techno continuait de plus belle, martelant le cerveau comme un marteau pilon. Malko commanda au serveur une bouteille de Champagne Taittinger. Raissa Rachovski se leva, comme poussée comme un ressort, tournée vers Malko.

- On va danser !

Sur la piste, c'était l'enfer. Les stroboscopes, les haut-parleurs à faire exploser les tympan, les corps qui se cognaient. Au bout de très peu de temps, Raissa transforma les saccades de la techno en une danse orientale extrêmement suggestive, son regard planté dans le sien. Lui offrant une démonstration de la façon dont elle faisait l'amour... Lorsqu'elle jugea le but de sa démonstration atteint, elle se rapprocha de lui et son pubis s'agita quelques secondes contre Malko.

Un «teaser».

Ensuite, elle regagna la table.

Malko se souvint du jugement d'Anatoly : «incroyablement salope».

C'était justifié.

À la table, on buvait sec, une des voisines de Malko avait la main enfoncée jusqu'aux coudes entre les cuisses d'une blonde hiératique.

Soudain, Malko remarqua l'attitude étrange d'Anatoly Arkadin. Figé comme un lapin devant un cobra, il fixait une des loges.

Plusieurs personnes étaient en train de s'y installer, encadrant un homme de très grande taille avec une carrure d'athlète, les cheveux très courts, une blonde à tomber à son bras. Anatoly se tourna vers Malko, le regard affolé et cria à son oreille :

- C'est Oleg Kazenine. Il ne faut pas qu'il me voie avec vous.

Il semblait totalement paniqué. Malko regarda la loge. Quelqu'un venait de passer une paire de jumelles à l'oligarque et il commençait à examiner le parterre. Prêt à faire son marché.

Heureusement, il avait commencé par l'autre bout de la salle. Anatoly Arkadin se pencha vers Raissa Rachevski et cria.

- J'ai un truc à faire, je vous laisse !

Elle lui adressa un sourire, pas vraiment bouleversée. La bouteille de Taittinger Brut commandée par Malko, arrivait sur la table. Anatoly eut le temps d'en vider une flûte avant de s'esquiver. Par contre, Raissa Rachevski y fit beaucoup plus honneur.

Avant de bailler et dire.

- Je vais aller me coucher, moi aussi.

- Je peux vous raccompagner? proposa aussitôt Malko.

- Non, j'ai ma voiture. *Spasiba*.

- Vous êtes libre pour dîner demain ?

Elle fit semblant de réfléchir quelques secondes puis laissa tomber.

- Oui, je pense. Passez me prendre : 4 Pozharski *pereulok*. Le code est 7439. L'interphone est le numéro 6. Vous choisissez le restaurant.

Elle était déjà debout, pratiquement aussi grande que Malko. Elle s'éloigna avec un déhanchement léger, mais prometteur. Elle avait le sens du marketing. Malko n'attendit que quelques minutes. En principe, Oleg Kazenine ne le connaissait pas physiquement, mais ce n'était pas la peine de tenter le diable.

Dès qu'il se fut levé, les occupants de la table se jetèrent sur la bouteille de Champagne Taittinger comme des vautours.

Dehors, il faisait très froid. Il resta devant l'entrée de la discothèque quelques instants, inspectant les alentours. Sans rien apercevoir d'inquiétant. Discrètement, il passa quand même son pistolet de sa ceinture à la poche de son manteau.

Priant pour que la sculpturale Raissa Rachevski lui permette de se rapprocher de son but.

* * *

Armen Negrarian poussa la porte de la petite église plantée au milieu du cimetière arménien du quartier de Gruzinskij. En ce mardi matin, elle était vide, mais l'odeur de l'encens réchauffa l'Arménien et il éprouva soudain une grande sensation d'apaisement. Il n'était pas vraiment pratiquant, mais, dans le métier dangereux qu'il pratiquait, il avait besoin de se raccrocher à quelque chose.

Il resta debout, au fond, les mains croisées devant lui, soudain emplí d'une paix étrange.

Il n'y avait pas beaucoup d'Arméniens à Moscou, mais ils étaient plutôt bien vus des Russes, car, bien que caucasiens, ils n'étaient pas musulmans, mais chrétiens. En plus, le conflit du Haut-Karabach entre l'Arménie ex-soviétique et l'Azerbaïdjan musulman avait ravi le Kremlin. Les Russes, discrètement, avaient fait parvenir une aide militaire conséquente aux Arméniens, ce qui leur avait permis de gagner la guerre.

Armen Negrarian demeura plongé dans sa méditation jusqu'à ce que le grincement de la porte qui s'ouvrait derrière lui le fasse se retourner.

Un homme de grande taille, portant un bouc bien taillé, enfoncé dans une canadienne verte venait d'entrer dans l'église.

Il s'appelait Gholamreza Ashraf et c'était le représentant des Pasdaran à Moscou. Parlant parfaitement russe, arménien et turc.

Tout le monde savait qu'Iraniens et Arméniens s'entendaient plutôt bien. Il existait encore une importante communauté arménienne en Iran, qui, contrairement aux Ba'ais et aux Juifs, n'étaient pas persécutés. Aussi, beaucoup de problèmes entre la Russie et l'Iran se

réglait à travers les Arméniens vivant à Moscou. Lorsque les Iraniens s'étaient rendus compte que les Russes les menaient en bateau sur les S.300, c'est vers les Arméniens qu'ils s'étaient tournés.

Et ils n'avaient pas été déçus...

Negranian admira la prudence de son vis-à-vis. Cette église était idéale pour un rendez-vous discret. Le teint très sombre, le nez tordu, les lèvres épaisses et les yeux encapotés, Gholamreza Ashraf n'était pas beau, mais transpirait l'intelligence...

Il se pencha à l'oreille d'Armen Negranian.

- Je reviens de Téhéran. Mes chefs commencent à s'impatisser.

- Ils ont tort ! protesta Armen Negranian.

- Nous avons, bien sûr, pleine confiance en vous, assura l'Iranien avec un sourire de crotale, mais les Russes ne sont pas toujours fiables...

- Les miens le sont.

L'Iranien eut un geste apaisant.

- Je le pense aussi, mais on m'a chargé de transmettre un message : si à la fin du mois, nous n'avons pas commencé à recevoir le matériel promis, nous demanderons le remboursement de l'avance versée et nous considérons l'affaire comme annulée. À cause de la baisse du pétrole, nous avons des contraintes financières importantes et nous ne pouvons pas laisser cet argent bloqué trop longtemps. Il sera réaffecté à un autre projet...

Armen Negranian ne répondit pas. Les Iraniens étaient les rois du bluff. Ils avaient besoin des S.300 et personne d'autre ne pouvait les leur fournir. Mais, ils avaient, *aussi*, besoin d'argent. Le tout étant de connaître la part de bluff.

Après un petit signe amical, Gholamreza Ashraf ressortit de l'église, laissant Armen Negranian cloué sur place. Ce dernier réalisant brutalement qu'il n'avait pas encore testé la fiabilité d'Oleg Kazenine ! Cette livraison était un essai, grandeur nature. Les mots de l'Iranien dansaient comme des langues de feu dans son cerveau. En dépit de ses protestations d'amitié, il savait parfaitement qu'en cas de problème, il serait liquidé sans état d'âme, pour avoir embarqué l'État iranien dans une galère.

Les Iraniens ne plaisantaient pas et entretenaient une armée de tueurs pour régler leurs comptes avec toute la puissance d'un État. Or, l'État iranien ne connaissait que lui, même pas Leonid Kaminski. Et, encore moins Oleg Kazenine. L'argent avait été viré par Manoucher Ghorbanifar à une fondation du Liechtenstein, contrôlée par Oleg

Kazenine, mais dont le véritable propriétaire n'apparaissait nulle part.

Or, Armen Negrarian doutait sérieusement, en cas de problème, de la volonté d'Oleg Kazenine de restituer cet argent.

Du coup, il se retrouvait en première ligne... Il se dit qu'il devait rencontrer dare-dare Leonid Kaminski. C'était *lui* l'opérateur, même si c'était Oleg Kazenine qui leur avait apporté l'affaire sur un plateau d'argent.

Même Leonid Kaminski ignorait *qui* lui avait permis de récupérer une trentaine de batteries de S.300, qui n'avaient plus d'existence «administrative», ayant été déclassées au profit des S.400.

Avantage extraordinaire : ce matériel revendu aux Iraniens au prix de l'or, ne coûtait pratiquement rien, acheté au poids par la société d'Oleg Kazenine. Les seules dépenses venaient du «refitting» exécuté par des gens payés en roubles.

Il fallait évidemment un *Kricha* en béton pour que l'opération n'attire pas l'attention.

Il s'éloigna à pieds, à travers le petit cimetière. Le froid lui glaçait les os et il se demanda si la température avait vraiment baissé ou si c'était la peur qui le refroidissait.

CHAPITRE III

Leonid Kaminski avait pris son petit-déjeuner ordinaire : saucisse, salade de choux et thé très noir. C'était un homme simple qui n'avait jamais changé sa vie. Certes, il aimait l'argent, mais ses désirs étaient limités : une belle datcha, chasser et voyager dans son pays. Il avait encore ses parents et il les avait installés dans une belle maison à Borodino. Et, surtout, il avait acheté des appartements à Moscou pour ses enfants.

Cette journée était importante, il avait rendez-vous avec son vieil ami Maksim Nachistik dont il habitait l'appartement, au 23 Znaminski Pereulok. Maksim Nachistik s'était provisoirement installé à l'usine où les S.300 étaient «refittés» aux normes modernes. Leonid Kaminski devait assister à la mise sur wagon, à l'intérieur de l'usine, des six premières batteries «refittées».

Celles-ci, certifiées par les autorités administratives militaires comme inaptes, avaient été revendues au poids de la ferraille à la société d'Oleg Kazenine, à charge pour lui de les détruire. De toutes façons, c'était du vieux matériel qui n'intéressait plus personne : l'armée russe harcelait le complexe ALMA-ANTAI pour qu'il accélère la livraison des S.400 dont, déjà, deux bataillons étaient déployés autour de Moscou, se moquait éperdument des S.300 dépassés à ses yeux.

Finalement, cela n'avait pas coûté très cher de faire «disparaître» comptablement, les batteries sol-air. Les fonctionnaires chargés d'en tenir le compte étaient extrêmement mal payés et, lorsqu'ils avaient entrevu la possibilité d'arrondir leur maigre salaire de trente mille roubles, ils avaient sauté sur l'occasion. En tout, cela n'avait pas dû coûter plus de trois millions de roubles pour régler ce problème administratif. Et tout le monde était content.

Quant aux ingénieurs, ils étaient payés par Kaban Mash Zarod et ignoraient à quoi étaient destinées les engins qu'ils «refittaient», croyant sincèrement qu'ils devaient être revendus officiellement. D'ailleurs, eux aussi, s'en moquaient. Ce qui allait coûter le plus cher, c'était d'acheter les douaniers, en Russie et en Ouzbékistan. Eux avaient parfaitement compris le système, au cours des années.

Cependant, ce n'étaient pas des techniciens : ils ne faisaient pas la différence entre un S.300 et une vieille batterie Tor 1. Pour eux, c'était juste une occasion de prélever une juteuse commission.

Tous comptes faits, Leonid Kazenski avait calculé que le prix d'achat de revient des S.300 destinés à l'Iran n'excédait pas 3 % du

prix payé par les Iraniens ! Prix qu'il ignorait d'ailleurs. Il s'était mis d'accord avec Oleg Kazenine pour une commission de 100000 dollars par batterie qui lui serait réglée en liquide. Comme, en Russie, on pouvait acheter n'importe quoi, y compris un bien immobilier, en liquide, c'était parfait.

Avec la commission du premier S.300, Leonid Kaminski avait acheté un grand terrain pour agrandir la maison de ses parents à Borodino.

Son petit-déjeuner terminé, il rangea soigneusement sa cuisine et se prépara à sortir. Il avait hâte de regagner son appartement : son quartier pourri lui manquait vraiment. Il descendit et gagna sa Lada. Il avait neigé et il dut passer plusieurs minutes à nettoyer le pare-brise et les vitres avant de pouvoir démarrer. Pour lui qui avait connu la Sibérie, le froid à Moscou était une aimable plaisanterie : à Irkousk quand la température se maintenait plusieurs jours à -44°, on ne pouvait pas arrêter les moteurs des voitures, car ils gelaient instantanément...

Il se mit au volant, et prit la direction de Leningradskii prospekt. Il avait rendez-vous avec son ami Maksim Nachistik dans un magasin allemand de fournitures pour salles de bains, juste en face de la rue Babouskaya où se trouvait l'énorme complexe industriel de la Kurgan Mash Zarod. Par sécurité, il n'allait jamais directement à l'usine. Comme toujours, la circulation était effroyable. Il mit plus de vingt minutes pour atteindre Tverskaya. Il allait s'engager dans le boulevard quand son portable sonna. Aucun numéro ne s'afficha, mais c'était fréquent à Moscou. Il se dit que cela pouvait être Oleg Kazenine et pensa qu'il était imprudent.

- Da ?

- Leonid Kaminski ? demanda une voix inconnue.

- Da.

- Continuez jusqu'à l'Aérostar Hôtel. Garez-vous dans le parking et allez à la cafétéria. Je vous rejoindrai là-bas.

Stupéfait, Leonid Kaminski demanda.

- Qui êtes-vous? Que...

- C'est important, ajouta la voix calme, avant de raccrocher.

Intrigué et inquiet, Leonid Kaminski continua à remonter l'énorme Leningradskii prospekt. L'hôtel Aérostar, plutôt décati, se trouvait environ deux kilomètres plus au nord. Il dut effectuer un *razvarot* à un feu afin de revenir sur ses pas.

La cafétéria était presque vide. Leonid Kaminski s'installa à une

table du fond, face à la porte puis commanda un thé.

De plus en plus intrigué.

Il n'attendit pas longtemps. Un homme jeune affublé d'une chapka en cuir et d'une canadienne verdâtre entre et vint directement à sa table, puis s'assit à côté de lui. À son regard, à son assurance et à quelque chose d'indéfinissable, Leonid Kaminski reconnut un *silovik*. En ayant été un lui-même, ce n'était pas très difficile... L'inconnu plongea la main dans sa canadienne et en sortit une carte qu'il exhiba rapidement à Leonid Kaminski.

Une carte barrée de trois couleurs du FSB.

- Je suis le lieutenant Nicolai Abramovitch Eldar, annonça-t-il. Du FSB de Moscou.

Leonid Kaminski le regarda curieusement : le fait que le FSB s'intéresse à lui ne le paniquait pas. Il était quand même de la famille.

- Pourquoi m'avoir téléphoné ? demanda-t-il.

C'était urgent ? Vous pouviez me convoquer ?

- Bien sûr, reconnut l'officier du FSB, mais ce que je voulais vous dire ne pouvait pas attendre.

J'ai été chargé par mon chef le *Polgornik* Nicolaïev de vous mettre sous surveillance.

- Me surveiller ! s'exclama Leonid Kaminski, soudain inquiet. Mais, pourquoi ?

- Pour votre bien, dit en souriant le lieutenant Eldar.

- Pour mon bien ?

Le lieutenant se pencha au-dessus de la table.

- Il semble que vous soyez en butte aux tracasseries de certains éléments anti-russes.

Leonid Kaminski tombait des nues. Comment le FSB savait-il que des agents de la CIA s'intéressaient à lui ? Puis, il pensa au *kricha* d'Oleg Kazenine et comprit... Décidément, l'oligarque avait le bras long.

- Oui, c'est possible, reconnut-il d'un ton dégagé, mais ce n'est pas grave.

L'officier du FSB le regarda gravement.

- Ce n'est pas possible. C'est certain.

- Comment le savez-vous ?

- Vous saviez que vous étiez suivi ?

- Par vous ? Non.

- Pas par nous.

- Je ne vois pas qui peut me suivre, soutint Leonid Kaminski.

- Vous avez une équipe au cul, précisa le lieutenant du FSB. Des professionnels. Ils ont un «sous-marin » et plusieurs véhicules. Nous nous en sommes aperçus en vous prenant en charge.

- C'est qui ?

- Amerikanski...

Là, c'était la tuile, la vraie tuile. Comment l'avaient-ils retrouvé ? Leonid Kaminski demeura silencieux quelques instants, observé par son vis-à-vis, qui finit par conclure.

- Je voulais juste vous prévenir. *Vnimanié* ajouta-t-il à voix basse.

- *Spasiba. Spasiba Bolchoi*, fit à voix basse Leonid Kaminski.

Comme l'autre se levait, il lança.

- Attendez.

Sous la table, il sortit une liasse de billets et compta quatre billets de 5000 roubles. Probablement, le salaire mensuel du lieutenant, à qui il les glissa sous la table avec un sourire.

- Fais plaisir à ta famille, souffla-t-il.

Sans illusion ; la femme du lieutenant ne verrait jamais la couleur de cet argent. Un jeune lieutenant du FSB avait d'autres moyens plus agréables de l'utiliser. Il le regarda ressortir de la cafétéria.

Assommé, déboussolé, devant son thé qui refroidissait. Il en avait des sueurs froides. Si le lieutenant du FSB ne l'avait pas prévenu, il aurait mené les Américains droit au S.300 ! Comme un automate, il posa 30 roubles sur la table et gagna la sortie, puis sa vieille Lada. Bien entendu, il n'était plus question d'aller à son rendez-vous, avec Maksim Nachistik, ni même de téléphoner pour se décommander. S'il était suivi, il était peut-être aussi écouté.

Il descendit aux toilettes et trouva par miracle une cabine. Malgré les portables, il y en avait encore quelques-uns. Maksim Nachistik répondit immédiatement.

- Qu'est-ce que tu fais ? demanda-t-il. Tu es en retard.

- J'ai un empêchement. Je ne viendrai pas aujourd'hui. Charge les wagons sans moi. Je te fais confiance. Je te rappelle.

Il ressortit et regagna sa Lada, redescendant Leningradski prospekt vers le centre.

Avec un nouveau problème à résoudre : il devait rencontrer Oleg

Kazenine à trois heures, à la station de métro Komsomolskaia.

Pas question d'aller à ce rendez-vous, non plus. Et, cerise sur le gâteau, il avait trouvé un message d'Armen Negrarian qui voulait aussi le voir.

Finalement, il se dit que, dans l'immédiat, le mieux était de retourner chez lui.

* * *

Oleg Kazenine s'était réveillé avec un mal de crâne effroyable. Sans même l'envie de prendre sa leçon de boxe thaï. Il avait trop bu la veille, s'était couché trop tard et n'avait même pas pu honorer Natasha qui l'avait accusé de la tromper. Ce n'est qu'à la troisième gifle qu'elle s'était calmée... Du coup, ils avaient fait chambre à part, et il avait dormi tout habillé.

Il se jeta sous la douche : ses deux manucures l'attendaient, il regarda son gros sexe flasque et lui donna une pichenette avec un rire salace, s'adressant à lui.

- *Svolotch* ! Tu n'as pas voulu bander cette nuit, tu ne pisseras pas aujourd'hui.

Quand il en sortit, il allait quand même mieux et s'abandonna aux mains expertes des deux petites Philippines qui se mirent au travail. Il avait le temps : son rendez-vous avec Leonid Kaminski était à trois heures, à la station de métro Komsomolskaia. Chaque fois, ils se fixaient le prochain rendez-vous en se quittant, celui-là était important : il devait apporter à Leonid Kaminski trois millions de roubles destinés à «motiver» les ingénieurs qui travaillaient sur les S.300. Le prix de leur silence.

H poussa un juron : une des manucures venait de lui arracher une peau... Terrifiée, la petite Philippine attendait la gifle habituelle à lui dévisser la tête. Mais Oleg Kazenine était superstitieux : en commençant une journée importante, il ne fallait pas attirer le mauvais sort...

Avec un grand sourire, il murmura «*nitchevo*» et caressa la joue de la manucure.

Qui n'en revint pas...

Pomponné, parfumé, une chemise neuve - il ne mettait jamais deux fois la même chemise -, il jeta un œil dans la chambre où dormait Natasha. Nue, la croupe offerte, merveilleusement impudique.

Il était si noué que cela ne le fit même pas bander.

Il était trois heures vingt et cela faisait trois fois que la Maybach passait lentement devant la station Komsomolskaia. Oleg Kazenine était de plus en plus nerveux. Leonid avait avalé un réveil. Un jour il lui avait dit en plaisantant :

- Si je ne viens pas à un rendez-vous, c'est que je suis mort !

L'oligarque n'osait pas évoquer à cette éventualité : sans Leonid, il aurait du mal à boucler l'opération des S,300. C'est Leonid Kaminski qui gérât toute la partie technique et assurait la liaison avec les Iraniens.

- Fais encore un tour, lança-t-il à Dmitri.

Le chauffeur obéit.

À trois heures trente-quatre, l'estomac tordu par angoisse, Oleg Kazenine décida de décrocher. Sans avoir pu lui remettre la mallette pleine de billets de 5000 roubles. Ne sachant pas où trouver Leonid Kaminski. Il essaya de se rassurer en se disant que l'ingénieur avait le moyen de le contacter et qu'il avait sûrement eu un contretemps sans gravité. Une panne de métro, par exemple.

- On retourne au bureau, lança-t-il à Dmitri.

Oleg Kazenine avait mangé sans appétit un sandwich de saumon et une pastèque. Rongé par l'inquiétude toujours aucune nouvelle de Leonid Kaminski. Il regarda sa Breitling Bentley en or rouge. Modèle limité à 500 exemplaires qu'il avait réussi à se procurer à Zurich. Cinq heures moins cinq. Soudain, Mariana, sa secrétaire, entra dans son bureau.

- Je viens d'avoir un coup de téléphone de *Gospodine* Kaminski, annonça-t-elle.

Oleg Kazenine bondit.

- Pourquoi tu ne me l'as pas passé ?

- Il ne voulait pas. Il m'a dit de vous dire d'aller au magasin Louvre.

De plus en plus nerveux, Oleg Kazenine attrapa son manteau et descendit.

Le « Louvre » était un magasin chic, de l'autre côté de Novi Arbat. Le passage souterrain sous la grande avenue était un plus loin sur sa gauche. Horriblement glissant. Un guitariste braillait au milieu, une sébile devant lui ; toujours par superstition, Oleg y jeta un billet de 100 roubles. Ensuite, il zigzagua entre les tas de neige et pénétra dans le magasin « Louvre ». La caissière lui adressa un grand sourire : c'était un bon client. Lorsqu'il avait plusieurs maîtresses en même temps, il

achetait le même parfum par douze.

Il parcourut le magasin vide, s'attendant à voir Leonid Kaminski.

Personne.

Il se dirigeait vers la sortie lorsque la caissière lui fit signe.

- *Gospodine*, quelqu'un vous demande au téléphone.

Elle lui tendit l'appareil. En reconnaissant la voix de Leonid Kaminski, il se sentit mieux.

- Qu'est-ce qui se passe ? demanda-t-il.

- J'ai les *Amerikanski* au cul, fit simplement Leonid Kaminski.

Oleg Kazenine en resta muet quelques secondes, avec l'impression qu'on venait de le plonger dans une douche glacée.

- *Boljemoi* ! jura-t-il. Qu'est-ce que c'est que cette connerie !

- C'est pas une connerie. C'est pour ça que je ne suis pas venu.

- Quand on se voit ?

- Je ne sais pas, je devais aller là-bas aujourd'hui, j'ai annulé. Je dois absolument me débarrasser de ces types. Sinon...

- Je vais prévenir qui tu sais, jura Oleg Kazenine.

- *Karacho*. Mais ce n'est pas tout. Comme l'Arménien m'avait laissé trois messages, je l'ai rappelé.

Il a vu le représentant de nos acheteurs. Ils sont inquiets de n'avoir encore rien.

Ils ont versé beaucoup d'argent.

- Dis à ces enculés que tout est en ordre !

- C'est ce que j'ai dit à l'Arménien, mais il faut faire attention.

Ce sont des enculés, mais des enculés *dangereux*... Ils parlent d'exiger un remboursement.

Ivre de fureur, Oleg Kazenine hurla dans le téléphone :

- Eh, bien, on le leur rendra ! Dis-leur que je les encule !

Il raccrocha brutalement sous le regard effaré de la caissière et sortit, sans même lui dire au revoir. En se dirigeant vers le passage souterrain, le froid lui remit les idées en place. Il aurait eu bien du mal à rendre l'argent qui avait servi à épouser ses dettes et dont il n'avait plus un sou.

CHAPITRE IV

Malko s'arrêta devant le 4 de Pozharski *Pereulok* dans l'élégant quartier d'Ostozhenska, bordée d'un patchwork d'immeubles modernes hideux et de vieilles bâtisses 1901. La Station de la CIA avait mis à sa disposition un gros 4x4 Porsche Cayenne bleu qui correspondait à son standing supposé. En escorte, il avait également un autre 4x4, une Jeep «Wagoner » avec trois « *baby-sitters* », à la demande expresse de Tom Polgar qui avait reçu des instructions très strictes de Langley. *Rien* ne devait arriver à Malko.

De toutes façons, étant donné les habitudes des moscovites. Raissa Rachevski ne risquait pas de s'en étonner. Cela prouvait simplement que Malko était un V.I.P.

Le N° 4 de Pozharski *Pereulok* ne payait pas de mine : un vieil immeuble 1900, qui, visiblement, avait été abandonné à son sort depuis longtemps. Il tapa 7439, le code communiqué par Raissa Rachevski et pénétra dans un hall délabré avec des fils électriques pendant partout.

Il sonna à l'interphone N° 4 et attendit. Anatoly Arkadin l'avait appelé pour lui apprendre que Raissa Rachevski lui avait posé pas mal de questions sur Malko, au téléphone, en fin de matinée. Le jeune homme lui avait confirmé sa qualité de gérant de fortune, basé entre Vienne et Moscou, à la recherche de clients les plus riches possible.

Dans la journée, la TD de la CIA lui avait fabriqué des cartes de visite correspondant à son statut tout à fait convenables. En plus, il avait reçu de Tom Polgar vingt mille dollars en billets de cent. Au cas où...

Raissa Rachevski n'était pas désintéressée. Le pêne de la porte intérieure claqua et une voix lança dans l'interphone.

- Tri...

L'ascenseur, sale et brinquebalant, était au bord de l'infarctus, le palier, d'une saleté repoussante.

Malko sonna, entendit les claquements de plusieurs verrous et la porte s'ouvrit sur une petite bonne femme haute comme trois pommes, en tablier blanc, de type asiatique. Sans même demander son nom, elle prit son manteau et annonça d'une voix imperceptible.

- Madame est dans le salon.

L'appartement ressemblait à un chantier : des murs éventrés, des

briques à nu, des fils partout. Malko suivit un étroit couloir qui zigzaguait entre des pièces en pleine réfection, arrivant devant une porte close.

- C'est là ! fit la soubrette.

Il poussa la porte, découvrant une pièce aux murs rouge sombre, plongé dans la pénombre. Au fond, un canapé où était installée une femme, dont il distinguait encore mal le visage.

- *Dobrevece* ! lança-t-elle d'une voix étrange, Signor Malko.

Elle appuya sur un variateur de lumière et Malko la distingua enfin. Il eut un choc.

C'était Sophia Loren. La coiffure, le nez un peu busqué, les yeux très allongés, l'allure, la robe avec un décolleté carré très profond découvrant des seins magnifiques. Elle était vêtue d'une jupe large.

- Magnifique ! s'exclama celui-ci.

- *Spasiba*, fit Raissa Rachevski, en se levant. Gracieusement, elle tourna sur elle-même. Sa large

jupe plissée se souleva, comme une corolle, découvrant ses longues jambes presque jusqu'à l'aîne, et les bas noirs retenus par d'épaisses jarretelles noires, dans le style des années cinquante.

Avec ses escarpins, elle était plus grande que Malko. Celui-ci lui baisa la main, entrant dans le jeu.

- Dobrevece, Sophia.

Plantée en face de lui, elle lui adressa un regard à faire fondre la calotte glaciaire.

- Timide, *signor* ?

Il avança, elle le laissa poser les mains sur ses hanches, le temps de sentir l'armature d'une guêpière puis elle se déroba.

- J'ai faim ! Allons dîner.

Malko lui tendit le paquet préparé spécialement pour elle. Un gros flacon de parfum de chez «Louvre» accompagné d'une enveloppe contenant 10000 dollars.

Le «chip», comme au poker...

Raissa Rachevski n'ouvrit même pas l'enveloppe, on était en confiance, mais s'arrosa de parfum.

- *Davai*, fit-elle. Où allons-nous ?

- Chez Mario.

Évidemment... Raissa sembla favorablement impressionnée par la

Porsche Cayenne et, une fois installée, d'elle-même prit la main droite de Malko pour la poser en haut de son genou, afin qu'il puisse sentir le contact du nylon.

Très vite, elle remarqua le 4 x4 derrière eux.

- Tu les connais ? demanda-t-elle.

Malko sourit.

- Bien sûr, ce sont mes gardes du corps. Moscou est une ville dangereuse.

Visiblement, il monta encore dans son estime.

Arrivé rue Klimanchkina, Malko parvint à se garer presque devant le restaurant. Le garçon, en tenue de batelier vénitien, s'inclina profondément devant Raissa Rachevski.

- Buena sera, signora. Buena sera, signor.

Ils traversèrent la salle au milieu des murmures admiratifs, gagnant un box au fond, éclairé où ils prirent place cote à cote. De profil, la ressemblance avec Sophia Loren était encore plus stupéfiante. Raissa avait dû passer la journée à se préparer... Malko se demanda si tout ce cirque allait servir à quelque chose. Visiblement, leurs objectifs différaient.

Deux jours plus tôt, il se trouvait presque à la même place, avec Lena. Lena qui avait disparu depuis presque deux jours. Toutes les deux heures, Malko s'imposait de l'appeler sans obtenir la moindre réponse.



Le dîner tirait à sa fin, après un *tiramisu*, presque convenable. Raissa Rachevski avait particulièrement apprécié le Taittinger Comtes de Champagne Blanc de Blancs à la place des Valpolicello qui faisait des trous dans l'estomac... La conversation n'avait rien apporté à Malko. Raissa avait longuement expliqué comment elle avait pu acheter un ancien appartement communautaire dans un très bon quartier, qu'elle était obligée de refaire entièrement.

Pas un mot sur sa vie passée.

Chaque fois qu'elle respirait, il avait l'impression que ses seins allaient sauter hors de sa robe. Il décida de passer à l'étape suivante. Lorsqu'ils seraient un peu plus intimes, il essaierait d'avancer. Posant une main sur sa cuisse, il repoussa doucement la jupe en corolle, arrivant au-dessus du bas.

- *Que bella Signora !* roucoula-t-il, en réprimant un fou rire.

Raissa Rachevski se pencha à son oreille, y glissa rapidement la pointe de sa langue et roucoula.

- Mi amor...

Probablement les deux seuls mots d'italien qu'elle connaisse. Cinq minutes plus tard, ils roulaient vers Pozharski *Pereulok*.

Malko avait du mal à se concentrer sur son rôle de séducteur, n'arrivant pas à oublier ce qui s'était passé la veille. Les corps de Cyntia Fisher et de Jim Malone reposaient à la morgue et allaient être transférés aux États-Unis pour leur dernier voyage.

La presse russe avait été remarquablement discrète sur le double meurtre.

Il s'agissait d'étrangers, d'Américains, de surcroît. Dans l'inconscient collectif du pays, les *Amerikanski* étaient tous des espions.

À peine chez elle, Raissa mena directement Malko à ce qui semblait être sa chambre, surtout meublée d'un grand lit de cuivre. Collée à Malko, comme un timbre poste, la Russe lui enfonça une langue impérieuse jusqu'aux amygdales, puis recula d'un mètre.

- Déshabille-moi, demanda-t-elle.

Il fit tomber le haut, puis la jupe et la large ceinture, découvrant une magnifique guêpière noire en dentelles à laquelle étaient accrochés les longs bas noirs. Même sans déguisement, Raissa était le rêve impossible de l'homme marié. En très peu de temps, Malko n'était plus qu'un sexe tendu vers un unique but : transpercer cette magnifique femelle de toutes les façons.

Comme il était en train d'arracher la culotte en dentelles noires de la fausse Sophia Loren, celle-ci fit d'une voix mourante.

- Tu te souviens du film, où on l'attachait sur un lit pour la violer.

Le programme était fixé...

D'elle-même, Raissa s'allongea sur le lit à plat ventre et Malko aperçut les cordelières rouges attachées aux quatre montants de cuivre.

En un clin d'œil, la fausse Sophia Loren se retrouva écartelée sur le lit, poignets et chevilles attachés aux quatre montants de cuivre.

Malko se déshabilla posément.

Pour l'instant, il avait remisé très loin, au fond de son cerveau, les horreurs de la veille. Autant joindre l'agréable à l'utile, puisque sa mission réclamait qu'il séduise Raissa Rachevski. Posément, il glissa un oreiller sous ses reins pour lui surélever le bassin. Tout à son jeu de rôle, Raissa remuait la tête de gauche à droite, en murmurant :

- Non, non, je ne veux pas !

Mais quand Malko plongeait dans son ventre d'une seule poussée, aussi loin qu'il le pouvait, elle poussa un feulement rauque et il sentit sa muqueuse se contracter autour de lui.

Elle ne jouait pas complètement la comédie et ce simulacre de viol devait être tout simplement un de ses fantasmes.

Il commença à bouger en elle et, très vite. Son bassin se soulevait, venant à sa rencontre. Elle gémit « *mi amor ! mi amor* », puis, ne connaissant pas la suite de la version italienne, continuait en russe.

- *Da Da* Continue ! Tu vas me faire jouir. *Da*.

Au fond !

Le dialogue prit fin sur un grognement étranglé, tandis que Malko se vidait en elle avec un cri sauvage, ses deux mains refermées sur les seins magnifiques de la Russe.

* * *

Toujours en guêpière et en escarpins, Raissa Rachevski avait été chercher dans le freezer un carafon de vodka et bavardait avec Malko, allongée sur le lit, en regardant le vieux film de Sophia Loren doublé en russe où elle était longuement violée.

- Je crois que tu m'as fait jouir, dit-elle timidement. C'était très fort. Quand j'avais vu ce film, j'étais très jeune mais ça m'avait fait un effet terrible. Je me suis caressée pendant des semaines en y pensant. Je rêvais d'être violée de cette façon.

Et puis, j'aime bien faire l'amour habillée comme ça. J'ai l'impression d'être une vraie *bezoupretchnaia*...

- Parle-moi un peu de toi, demanda Malko.

Raissa but un peu de vodka et laissa tomber :

- Oh, ce n'est pas très intéressant. Je suis venue de Novossibirsk où il n'y a que de la neige et des ivrognes... Je pensais que Moscou m'attendait... J'ai travaillé pendant des mois dans un atelier de couture, en gagnant quelques milliers de roubles. C'était dur.

- Tu aurais pu faire autrement, suggéra Malko. Tu es très belle.

Raissa secoua la tête.

- Non, je visais plus haut. Sinon, j'aurais été comme toutes les filles qui trament dans les casinos et se font baiser pour 500 dollars. Quand elles sont trop vieilles, elles repartent d'où elles sont venues.

Moi, j'ai économisé, rouble par rouble, pour m'acheter des vêtements, j'en ai volé même dans l'atelier où je travaillais, puis de la

lingerie, des chaussures. Et puis, un soir, j'ai été au Diagilev. C'était comme le «Famous». Au premier, dans les loges, c'était plein d'oligarques à la recherche de chair fraîche, et, en bas, sept cents filles qui voulaient en attraper un.

- Et comment as-tu fait ?

Raissa Rachevski eut un sourire féroce.

- J'essayais de me faire remarquer, je dansais, d'une façon très provocante. Alors, un soir, un type est venu me chercher pour que je monte dans la loge d'Oleg Kazenine.

- Qui est-ce ?

- Un petit oligarque, qui dépensait par mois, ce que j'aurais dépensé dans toute ma vie. Un type très grand, brutal, méprisant, inculte. Un quart d'heure après m'avoir fait monter, il m'a prise sur ses genoux et m'a glissé à l'oreille.

- Je vais te la mettre. Viens t'asseoir sur ma bite.

Comme ça, tout le monde pourra te voir. Tu seras célèbre.

Déjà, il essayait de m'enlever ma culotte et avait sorti sa queue. Ça l'excitait que tout le Diaguilev le voit baiser au balcon de sa loge.

- Et alors ?

- Je me suis levée. Il avait déjà la trique dressée. Gentiment, je lui ai dit :

- Je ne suis pas une pute !

Fou de rage, il m'a attrapé et m'a tramée dans une chambre derrière la loge. Il a commencé à m'arracher ma robe. Nous nous sommes battus et, finalement, je lui ai griffé la queue. Il a hurlé, m'a envoyé un coup de poing en plein visage et je me suis évanouie,.. Charmant personnage...

- Tu avais du courage, remarqua Malko.

Raissa haussa ses belles épaules.

- Non, je savais que si je lui cédaïs, c'était une simple *Koyka* et qu'il me jetterait ensuite.

- Que s'est-il passé après ?

- J'avais très mal, le nez cassé. Quand je suis revenue à moi, Oleg Kazenine était parti avec sa cour. Un de ses hommes m'a donné deux mille dollars puis a pris mon adresse et mon téléphone...

Oleg m'a appelé quinze jours plus tard. Il venait de se disputer avec sa copine habituelle et l'avait virée. Il voulait baiser, absolument. Alors, il s'est souvenu de moi.

- Et alors ?

- Il m'a emmené dîner chez Mario et il ne m'a pas baisée. Je l'ai quand même laissé me peloter et je lui ai dit que pour me baiser, il fallait me prendre pour de bon.

Il est parti en m'injuriant, mais il ne m'a pas frappé. Je croyais bien que c'était foutu. Et puis, quinze jours plus tard, quelqu'un m'a téléphoné. De sa part. Pour venir dans sa datcha de Joukovska. Quand j'ai demandé pourquoi Oleg n'appelait pas lui-même, on m'a dit qu'il n'était pas bien.

C'était vrai : je l'ai trouvé dans son lit, déprimé, un gros pansement sur le bras, il s'était ouvert les veines avec un morceau de bouteille de Champagne ! Cette fois, il a été très doux, m'a appelée *zaika maya, douchetchska...* Il pleurnichait. Il m'a demandé de dormir avec lui, sans me toucher.

J'ai accepté. Et puis, au milieu de la nuit, il m'a prise dans ses bras et a commencé à vouloir me baiser. Cette fois, je me suis laissé faire et il a eu droit à tout ce que je sais faire. On a baisé le reste de la nuit. Je me souviens, son pansement s'était arraché et il y avait du sang partout dans le lit ! J'avais l'impression de m'être fait prendre mon pucelage... C'est moi qui l'ai épuisé... Il n'en pouvait plus. Dans la journée, il a recommencé à me baiser, comme un fou, de toutes les façons.

Je ne suis pas repartie de la datcha de Joukovska. Un beau conte de fée.

- Ça s'est passé comment ensuite ?

Raissa Rachevski se versa une nouvelle rasade de vodka et sourit.

- Le premier jour, il voulait m'épouser, ensuite, il a oublié. Il m'a donné une carte de crédit illimitée et puis, il m'a fait donner, par son comptable Yuri Petrov, de l'argent en liquide. Chaque fois que je le harcelais en lui expliquant que je voulais assurer ma sécurité, il me jurait qu'il ne me quitterait jamais, mais lâchait quand même du fric Yuri Petrov me remettait de grosses enveloppes : 50000, 100000 dollars.

C'est comme ça que j'ai pu acheter un appartement pas loin d'ici, puis celui-ci qui n'était pas cher parce qu'il y avait beaucoup de travaux. Un jour, j'ai eu du culot : j'ai été à la concession Bentley du «*Barvikha luxury village* » à côté de la datcha d'Oleg et je suis partie avec une Bentley, en disant de la mettre sur son compte ! Comme ils me voyaient avec lui depuis plusieurs mois, ils m'ont laissée partir.

Je l'ai toujours !

- Tu étais heureuse ? demanda Malko.

Raissa eut un sourire empreint de tristesse.

- Comme le fildeferriste en équilibre au-dessus du gouffre, qui sait qu'il peut tomber à chaque instant. Et puis, son « acrobate » est arrivé et je suis partie. Avec assez d'argent pour tenir : je loue l'autre appartement, je rencontre des gens sympas comme toi, et j'espère retrouver un oligarque.

Je peux tenir longtemps...

Elle s'étira, remonta son bas droit sur sa cuisse.

- Qui est ce Yuri Petrov ? demanda Malko, celui qui te remettait l'argent.

- Oh, son comptable ! Il le connaît depuis très longtemps. C'est par lui que passent toutes les affaires de fric. Quelquefois, il disparaissait en Europe pour aller gérer le fric qu'Oleg a planqué à l'extérieur. Et il revenait avec des valises de billets... Tu sais, tous les oligarques aiment le cash et se méfient des banques. Oleg est comme les autres.

- Comment est-il, ce Petrov ?

- Un petit type chafouin, qui ne parle pas beaucoup. Style violeur d'enfants. Je ne l'ai jamais vu avec une bonne femme.

- Homo ?

- Même pas. Il a le teint vert comme un billet de mille roubles. Il s'intéresse uniquement au fric. C'est pour cela qu'il est là.

C'est lui qui m'a fait mon dernier «paiement» et qui a été régler la Bentley... Raissa bailla, soudainement.

- Il faut que je dorme ! Demain matin, je vais au Spa. Je dois rester belle.

- Quel âge as-tu ?

- Trente-deux, mais le temps passe vite.

Malko se rhabilla et Raissa passa une robe de chambre assortie à ses murs, rouge framboise.

- Si tu as envie de jouer dans un autre film de Sophia Loren, dit-elle, tu as mon numéro. Il y en a un que j'aime beaucoup, Malicia.

Malko se retrouva dans la rue déserte, salué par un appel de phares de ses «baby-sitters». Il n'avait pas perdu sa soirée. Si Oleg Kazenine était mêlé à l'affaire des S.300, cela devait générer pas mal de mouvements à fond. Donc, son factotum, Yuri Petrov, était forcément au courant.

Il n'y avait plus qu'à le confesser, sans se faire couper en

morceaux...

CHAPITRE V

Leonid Kaminski sortit de chez lui et gagna sans se presser sa Lada garée presque en face. Depuis la veille, il n'avait pas bougé. Cherchant une solution à son dilemme : avoir un contact avec Oleg Kazenine sans que les Américains qui le suivaient ne le sachent. Il ne se faisait aucune illusion : c'étaient des professionnels et ils ne se laisseraient pas semer facilement.

Il bénit le lieutenant du FSB. Sans sa mise en garde, il aurait mené droit l'oligarque dans la gueule du loup. Évidemment, il y avait encore une petite chance pour qu'ils n'aient pas relié Oleg Kazenine à lui. Cela dépendait depuis quand ils le suivaient... Et il ne comprenait toujours pas comment ils l'avaient retrouvé.

Au bout de Znamenski *Pereulok*, il fit un grand détour pour gagner le Koltso, contournant le Kremlin et gagnant la rive sud de la Moskva par le pont *Bolchoi Moskvoretsky*, pour revenir ensuite sur la rive nord, par le pont *Bolchoi Kamenny*. Ce dernier débouchait place *Borovitskaya*, juste en face de la porte du Kremlin *Borovsld*, utilisée par tous les véhicules officiels.

Léonid Kaminski, franchit le pont mais, alors que le feu était au vert, il s'arrêta au beau milieu de la chaussée, déclenchant aussitôt un concert hystérique de Klaksons.

Le feu passa au rouge, bloquant la circulation. Léonid Kaminski descendit paisiblement de sa Lada, souleva le capot et se plongea dans l'examen du moteur... Des millions de Lada étant tombées en panne, cette scène n'avait rien d'extraordinaire. Le feu repassa au vert et la Lada ne bougea pas.

Stoïque, Léonid Kamarski tenait bon, en dépit des flots d'injures des autres automobilistes. Dix minutes plus tard, après trois feux verts, ce qu'il attendait arriva. Les feux rouges interdisant la traversée de la place s'allumèrent et une voiture de la *Milicija* prit position en contrebas du pont.

Rapidement les véhicules s'agglutinèrent sur le pont. L'attente pouvait durer trois minutes ou une heure...

Léonid Kaminski remonta alors dans sa voiture, prenant un risque calculé. Ignorant le feu rouge, il démarra en direction de *Manezhnaya Ulitsa*, salué aussitôt par un coup de sirène furieux du véhicule de la *Milicija* arrêtée en face de la porte *Borovski*.

Le moment délicat avait duré moins d'une minute. Léonid Kaminski

savait que cette unique voiture ne pouvait se lancer à sa poursuite, étant tenue de sécuriser la porte du Kremlin. Si elle filait à sa poursuite, les voitures bloquées sur le pont risquaient de se ruer sur la place, au risque de couper la route des voitures officielles. Au pire, les miliciens avaient relevé son numéro et il écoperait d'une amende.

Ensuite, il fonça jusqu'à Tverskaia, remontant ensuite la grande avenue vers le nord, perdu dans la circulation. Certains que personne n'avait pu le suivre. Le reste était facile. Il suivit Leningradskii Prospekt jusqu'au MKAD, empruntant ensuite Volokolamsk chaussée, se gara devant la concession Mercedes du centre commercial où les oligarques faisaient leurs courses.

* * *

- Ils l'ont perdu ! lança Tom Polgar au moment où Malko pénétrait dans son bureau pour faire le point sur sa soirée avec Raissa Rachinski.

- C'est pas vrai ! Je croyais qu'il y avait plusieurs équipes...

- Cet enfoiré a employé une astuce diabolique, laissa tomber le chef de Station de la CIA.

Expliquant ce qui s'était passé. Malko se laissa tomber sur le canapé rouge. Effondré. Si Léonid Kaminski avait pris la peine de leur fausser compagnie, ce n'était pas pour aller à un rendez-vous galant.

- Il faut surveiller le bureau et le domicile d'Oleg Kazenine ! conseilla-t-il immédiatement.

- Ils sont déjà en route, fit simplement Tom Polgar. Seulement, il a pu prendre le métro, changer de voiture ou aller ailleurs.

Rechercher la Lada rouge dans Moscou, c'était comme chercher une aiguille dans une botte de foin.

Malko se versa un café. Maudissant Léonid Kaminski.

Oleg Kazenine tournait en rond comme un fauve dans sa datcha, allant d'une pièce à l'autre, donnant des coups de pieds dans les meubles.

Furieux contre lui-même de s'être emporté la veille contre Léonid Kaminski, au point de n'avoir pas fixé un nouveau rendez-vous.

Il était déjà midi et Léonid n'avait pas donné signe de vie. Oleg Kazenine n'osait pas l'appeler. S'il était suivi par les Américains, il pouvait aussi être écouté...

Or, il devait absolument lui remettre l'argent destiné aux «fourmis» qui reconditionnaient les S.300. Sous peine de les voir s'arrêter ou parler, ce qui était encore pire.

En plus, une sale petite pensée le taraudait : les Américains connaissaient-ils son rôle dans l'affaire des S .300 ? En dépit de ses relations, il n'était pas protégé comme Vladimir Ivanov, son «*kricha*», intouchable grâce à ses relations politiques.

Lui, Oleg Kazenine, en cas de pépin, ferait un parfait «fusible».

Même si Vladimir Ivanov avait déjà touché vingt millions de dollars pour sa protection, il n'hésiterait pas à se défiler, si les choses tournaient mal.

Quant aux Iraniens, c'était pire. Même si, pour l'instant, ils ne connaissaient pas son rôle, leur argent ayant été viré à un compte numéroté au Lichtenstein. Léonid Kaminski se dédouanerait sûrement sur lui, pour sauver sa peau.

Or, Oleg Kazenine savait qu'on ne vole pas impunément un État souverain de plusieurs centaines de millions de dollars. Surtout un pays comme l'Iran, plutôt porté sur la férocité... Son rêve menaçait de s'écrouler comme un château de cartes. Il était si absorbé dans ses pensées qu'il mit plusieurs secondes pour s'apercevoir que Mariana, sa secrétaire particulière, était plantée devant lui.

- Qu'est-ce qu'il y a ? aboya-t-il.

- On vous demande sur la ligne fixe, *gospodine*, annonça-t-elle.

- Qui ?

- Un certain Léonid.

Oleg Kazenine crut que son cœur sautait hors de sa poitrine. Mariana ne connaissait pas Léonid Kaminski qui ne venait jamais à la datcha.

- Où ?

- Dans le hall.

L'oligarque fonça, renversant une statue au passage, déboulant dans l'entrée aux dimensions du hall d'une petite gare. Le récepteur décroché était posé sur une console Louis XV fabriquée en Egypte. Il empoigna l'appareil.

- Léonid ! Où es-tu ?

- À la concession Mercedes de *Barvikha Luxury Village*. Je t'appelle de leur ligne. Envoie-moi Dmitri pour m'amener chez toi.

- Mais...

- On ne voit pas les passagers, à cause des vitres fumées, fit patiemment Léonid Kaminski. C'est plus discret que si tu te déplaces, toi.

Oleg Kazenine ouvrit lui-même la portière de la Maybach, tant il grillait de parler à Léonid Kaminski, lui jetant un regard inquiet.

- Tu es sûr qu'on ne t'a pas suivi ?

- Certain.

Il l'entraîna jusqu'à son bureau personnel, réplique de l'Oval Room de la Maison Blanche, donnant sur une magnifique pelouse recouverte de neige.

- Maintenant, dis-moi tout.

Léonid Kaminski obtempéra. Depuis l'intervention du lieutenant du FSG jusqu'à son astuce pour semer d'éventuels suiveurs.

Lorsqu'il eut terminé son récit, Oleg Kazenine était livide.

- C'est *total catastrophe*, lâcha-t-il d'une voix mal assurée. Comment ces salauds d'*Amerikanski* sont-ils remontés jusqu'à toi ?

- Je n'en sais rien, avoua Léonid Kaminski.

Une pensée horrible traversa Oleg Kazenine.

- Bien sûr, tu ignores depuis *quand* ils te suivaient...

- Évidemment.

- Donc, ils étaient déjà peut-être derrière toi quand nous nous sommes vus.

- On ne peut pas éliminer cette possibilité, reconnut Léonid Kaminski.

Sobrement.

Oleg Kazenine avait l'impression de se liquéfier. Si on était remonté jusqu'à lui, c'était infiniment plus grave... Les pensées s'entrechoquaient dans sa tête. Il essaya de se calmer.

- *Karacho*. Maintenant, ils t'ont perdu ?

- Oui. Même s'ils avaient plusieurs voitures, ils ne pouvaient pas prévoir dans quelle direction j'irai après le pont... Et je n'ai repéré personne derrière moi.

- Où est ta voiture ?

- Devant la concession Mercedes, à *Barvikha*.

- Donc, personne ne sait que tu es ici.

- Non.

- Qu'as-tu à faire d'urgent ?

- Aller à KMZ donner l'argent. Sinon, ils risquent d'arrêter le travail. Évidemment, on peut tout stopper quelque temps, pour se réorganiser. Oleg Kazenine secoua la tête.

- *Niet*. Tu m'as dis toi-même que les Iraniens s'impatientent. On ne peut pas risquer un problème de ce côté-là. Il faut que tu ailles donner cet argent.

- Je peux prendre le métro, avança Léonid Kaminski.

- Et puis, même si les *Amerikanski* nous ont vu ensemble, ils ne peuvent pas savoir pourquoi.

Oleg Kazenine lui adressa un regard ironique.

- Sauf, s'ils fouillent un peu dans mon passé. Tout le monde sait que j'ai été soupçonné d'exportation illégale de matériel militaire. Et que *toi*, tu travaillais à Rosoboronexport. Même le moujik le plus abruti se poserait des questions...

À l'idée d'être surveillé, Oleg Kazenine était partagé entre une panique viscérale et une fureur sans nom.

Il devait gagner du temps, absolument. Donc, éliminer cet agent de la CIA qui semblait mener la danse contre lui. Même s'ils en venaient beaucoup d'autres derrière. Les S.300, une fois de l'autre côté de la frontière, il pouvait arriver n'importe quoi, cela n'avait plus grande importance. Et, s'il avait des problèmes, son *Kricha* étendrait sur lui sa main protectrice.

Il fixa Léonid Kaminski.

- Je vais demander à mon *kricha* de nous débarrasser de cet agent de la CIA, mais il ne peut pas agir directement.

Cela ne se fera pas en deux heures. En attendant, on va s'organiser.

D'abord, une question très importante. Penses-tu qu'on t'a suivi jusqu'à l'usine ?

Léonid Kaminski secoua la tête.

- Je suis à peu près sûr que non. Je n'y ai pas été depuis un moment.

Sa réponse rassura un peu Oleg Kazenine. Certes, officiellement, Kagan Mash Zarod n'avait rien à voir avec la fabrication des S.300, mais c'était quand même une usine d'armement. Les Américains pourraient effectuer un fâcheux rapprochement.

- On va reprendre la main, annonça-t-il. Cette fois, tu vas disparaître pour de bon.

- Comment ?

- J'ai un appartement dans le centre que j'utilise pour loger des gens de passage. Tu vas t'installer là-bas. Et je vais te donner une voiture « safe » qu'on ne peut relier à personne. On ira chercher la tienne au village et on la planquera ici. De cette façon, tu peux continuer à surveiller les travaux à l'usine. Nous allons mettre au point un système pour communiquer entre nous.

- Comment ?

- Tu me laisseras des messages dans cet appartement. J'enverrai quelqu'un de sûr les chercher.

Léonid Kaminski n'était pas trop chaud pour déménager une seconde fois.

- Je n'ai rien avec moi, objecta-t-il.

Oleg Kazenine sortit de sa poche un énorme rouleau de billets et le lui lança.

- Tu achètes ce qu'il faut. Je vais aussi te donner les trois millions de roubles pour l'usine. Et si j'ai à te laisser de l'argent, je le mettrai, dans le micro-onde... La femme de ménage ne regarde jamais dedans. Elle vient une fois par semaine, le mardi, et elle est habituée à voir des gens différents. Tu ne lui parles pas.

- Et mon chat ?

- Pas question que tu ailles le chercher. Je vais dire à une *domarabotskaia* d'aller le nourrir. Tu es d'accord ?

- *Da*, répondit Léonid Kaminski, sans enthousiasme.

- Bien, tu vas repartir d'ici avec cette VW. Elle a une plaque « 50 » et est enregistrée au nom d'un de mes employés. Karacho ?

- Karacho.

Il lui tendit la valise contenant les trois millions de roubles et ils sortirent du bureau.

En retraversant le hall, ils croisèrent Natasha qui revenait de son shopping, magnifique avec des cuissardes rouge vif sous son vison, ses longs cheveux blonds ramenés en chignon. Elle jeta un regard indifférent à Léonid Kaminski et adresse un sourire salace à Oleg Kazenine.

Celui-ci la suivit des yeux sa silhouette quelques secondes. Dès qu'il avait l'esprit libre, il ne se lassait pas d'en profiter. S'il avait osé, il l'aurait baisée sur la scène du «Famous», pour que tout le monde voit son bonheur.

Ils gagnèrent l'immense garage pouvant tenir quarante voitures et il désigna à Léonid Kaminski une vieille Volkswagen noire, bien briquée.

- La *svidetelstoro reguistratsii* est dans la boîte à gants. L'appartement est au 5 Kalachni *Pereulok*.

Appartement 17 au 5ème étage. Le code 3412. Le frigo est plein. Il y a la télé. Tu vas sortir par là.

Il lui désigna une allée qui menait à la seconde sortie de la propriété qui débouchait dans la forêt et ne rejoignait Rublovo-Ouspenskoe chaussée que trois kilomètres plus loin. Grâce aux caméras qui surveillaient le domaine, Oleg Kazenine pourrait s'assurer que personne ne guettait l'ex colonel du GRU.

Il regagna son bureau et appela un numéro qu'il connaissait par cœur.

- Pourrais-je dire un mot au président Ivanov ? demandait-il. De la part de son ami Oleg Nicolarevitch.

- Je vais voir si je peux vous le passer.

Trente secondes plus tard, il entendit la belle voix de basse de Vladimir Ivanov.

- Oleg Nicolarevitch ! Quelle bonne surprise !

- Je voulais te remercier, fit sobrement l'oligarque.

- Pajolsk.

- Quand as-tu le temps de prendre un verre ?

Le président de Alma-Antai réfléchit quelques secondes puis proposa.

- Ce soir, au bar du Métropole, vers sept heures. Si tu es libre, on pourra dîner. Viens avec Natasha. Moi, j'aurai une beauté à te présenter. Même si tu es fidèle maintenant.

- Pour toi, je suis toujours libre, fit chaleureusement Oleg Kazenine.

Lorsqu'il raccrocha, il était euphorique. Vladimir Ivanov, après avoir dirigé l'administration présidentielle durant le premier mandat de Vladimir Poutine, désormais à la tête du conglomérat Alma-Antai, avait le bras très long. C'est lui qui avait eu l'idée de l'affaire des S.300. La part qu'il toucherait pour sa protection lui permettrait d'arrondir substantiellement sa «pension». Une sorte de «retraite-chapeau».

Et, en plus, il n'aimait pas les Américains.

Oleg Kazenine se dit qu'il allait passer une excellente soirée. Et pouvoir exposer ses nouveaux problèmes à son «associé» secret.

CHAPITRE VI

Tom Polgar semblait avoir reçu l'Empire State Building sur le crâne. Il s'était tassé et son regard était éteint.

- Nous avons définitivement perdu Léonid Kaminski, annonça-t-il d'un ton lugubre.

Pourtant, j'ai mis tous les gens dont je disposais sur le coup. Ils sont encore en place. Partout où il pourrait avoir été : l'appartement qu'il occupe actuellement, celui de Maksim Nachistik. Son ancien appartement dans Akademika Anocina, les bureaux d'Oleg Kazenine dans Novy Arbat et la propriété de ce dernier, à Joukovska. Là-bas, la surveillance est très délicate. Il y a des caméras partout, des miliciens et on ne peut pas stationner.

Malko demeura silencieux. C'était la catastrophe. La nuit était tombée et la lampe de bureau diffusait un éclairage verdâtre carrément sinistre.

Malko avait relaté son premier contrat, la veille au soir avec l'ex-maîtresse d'Oleg Kazenine, mais, pour l'instant, cela ne débouchait sans rien de concret.

La disparition de Léonid Kaminski stoppait l'enquête de terrain. Il ne fallait pas compter sur les autorités russes pour retrouver l'assassin de Cyntia Fisher et de Jim Malone. Il ne restait qu'Oleg Kazenine.

- Vous n'avez rien pu réunir sur Oleg Kazenine ? demanda Malko.

- Ce que je vous déjà dit. Son background durant l'Union Soviétique et les grandes lignes de son ascension financière dans les années postcommunistes. À l'époque du grand pillage de la Russie par ceux qui allaient devenir les oligarques...

Jamais, dans l'histoire du monde, aussi peu de gens avaient volé autant en aussi peu de temps...

- Et depuis ? insista Malko.

Tom Polgar eut un geste d'impuissance.

- Oleg Kazenine n'est pas assez en vue pour qu'on lui ai consacré beaucoup d'attention. Us sont plus de cent cinquante «petits» oligarques comme lui. Il ne s'est jamais mêlé de politique. Donc, le Kremlin ne l'a jamais ennuyé. Même son groupe industriel, Kurgan Mash Zarod, qui inclut plusieurs affaires de vente de vieux métaux, des ateliers de construction pour des véhicules militaires, des sous-traitances pour les camions Oural, n'a jamais fait parler de lui.

- Où vit-il?

- Comme la plupart des «riches», du côté de Joukovka, dans une «petite» datcha de cinquante pièces entourée de barbelés, de miradors et de caméras de surveillance. Quand il n'est pas sur la Côte d'Azur ou à pêcher en Sibérie. Il collectionne les putes comme d'autres collectionnent les montres.

- Il faut absolument que je trouve un «vrai» contact avec ce Youri Petrov, le conseiller financier d'Oleg Kazenine, conclut Malko. Raissa Rachevski m'a confirmé son importance.

- Il ne faut pas arriver par elle, remarqua Tom Polgar. Cela ne ferait pas sérieux.

- Non, j'ai une idée que je vais soumettre à Anatoly Arkadin. Avec ce que je lui ai promis, il faut qu'il «délivre».

Malko appela le playboy. Il était sur répondeur.

- On peut aller prendre un verre au café Pouchkine, suggéra le chef de Station. Cela nous changera les idées.

* * *

Le Métropole, jadis perle hôtelière de Moscou, était devenu carrément sinistre en dépit de sa rénovation, les visiteurs étrangers lui préférant les hôtels de la nouvelle génération, comme le Hyatt, le Ritz Carlton, le Kempinski et même le National, place du Manège, devant lequel on pouvait désormais se garer.

Oleg Kazenine sortit de sa Maybach et poussa la porte donnant sur le lobby. Deux grooms lui jetèrent un regard curieux.

Sa tête leur disait quelque chose... Quelques rares clients étaient en train de s'enregistrer à la réception, à gauche, et il fila vers le bar, au fond, à gauche, baigné dans un éclairage crépusculaire et pratiquement vide. Seuls quelques *siloviki* nostalgiques descendaient encore de la Loubianka pour y prendre un verre et draguer les putes de seconde zone qui le hantaient.

Il repéra tout de suite Vladimir Ivanov enfoncé dans un profond fauteuil caché derrière un pilier. Deux «bêtes» se tenaient debout à quelques mètres, lunettes noires, micro dans l'oreille et cheveux rasés. Un apparatchik de son rang ne pouvait pas sortir seul.

Il se leva et étreignit Oleg Kazenine, l'embrassant trois fois, à la russe.

Un carafon de vodka était sur la table, avec quelques zakouski. Vladimir Ivanov cligna de l'œil.

- C'est de la Tsarkaya, celle qu'on boit au Kremlin. Tu es venu seul ?

- Natasha s'est arrêtée au Goum, elle arrive. Je voulais te parler tranquillement. Et la tienne ?

Le président d'ALMA-ANTAI émit un gros rire heureux.

- Elle arrive aussi ! Alors, je t'écoute.

Oleg Kazenine le remercia d'abord pour son intervention auprès du FSB. Vladimir Ivanov se contenta de dire, d'une voix égale.

- Alexander Bartnikov est un vieil ami. Je lui ai dit que des éléments anti-russes cherchaient à espionner notre ami. Je vois qu'il a réagit rapidement.

- Ce n'est pas tout, enchaîna Oleg Kazenine à voix basse. J'ai peur que les *Amerikanski* soient remontés jusqu'à moi. Et ça, c'est très ennuyeux.

Vladimir Ivanov l'écouta développer ses craintes. Attentivement. Les intérêts d'Oleg étaient aussi, un peu, les siens et il avait envié" de toucher la seconde partie de sa commission. Or, si les Américains faisaient un vrai scandale, les autorités russes seraient obligées de réagir.

- Écoutes, dit-il, je vais réfléchir. Il ne faut à aucun prix, qu'ils te lient à l'affaire. Ne t'en fais pas.

Oleg Kazenine sourit, rassuré. Quand on a dirigé radministration présidentielle, on a le bras long. En plus, l'oligarque se demandait si Vladimir Ivanov n'avait pas mis le Kremlin au courant de l'affaire des S.300. Après tout, elle arrangeait tout le monde. Sauf les Américains. H n'avait jamais osé poser la question.

Détendu, il but, coup sur coup, deux vodkas.

Vladimir Ivanov lui donna soudain un coup de coude.

- Voilà Vania !

Une grande brune était en train de se débarrasser d'un long vison, découvrant un tailleur cintré qui mettait en valeur une taille incroyablement fine et une poitrine importante. Elle s'avança vers les deux hommes d'une démarche nonchalante de salope sûre d'elle. Vladimir Ivanov souffla à son voisin.

- Elle est belle, hein ! Quand tu verras son cul, tu auras les mains moites...

Lorsque Vania s'installa en face d'Oleg Kazenine, elle lui décocha un regard à foudroyer un requin et croisa avec une lenteur calculée deux jambes fuselées gainées d'un noir brillant.

- J'ai retenu au premier, annonça Vladimir Ivanov. Une suite. C'était plus discret que le restaurant et il n'y aurait pas trop de chemin

à parcourir pour gagner la chambre.

Contrairement aux oligarques, l'ancien chef de l'administration présidentielle devait préserver sa réputation. Le Métropole était parfait pour cela.

- Pourvu que Natasha n'ait pas dévalisé le Goum !

soupira Oleg Kazenine. Si elle n'est pas là dans un quart d'heure, on commence sans elle.

Vania, la brune pulpeuse qui avait ouvert la veste de son tailleur, découvrant une somptueuse poitrine moulée par un chemisier vert, lui plaisait décidément beaucoup. Comme un collégien, son regard s'attardait à l'ombre de ses cuisses découvertes par la courte jupe.

Une véritable bezoupretchnaia.

* * *

Tom Polgar et Malko, installés au bar du Café Pouchkine, regardaient distraitemment les gens entrer et sortir. Broyant du noir. Le portable de Malko sonna et, en voyant le numéro qui s'affichait, il dit merci au ciel. Anatoly Arkadin le rappelait.

- J'étais en réunion, s'excusa le play-boy. Cela s'est bien passé avec Raïssa ?

- Tout à fait, assura Malko, mais j'aurais besoin de vous voir.

- Quand ?

- Le plus vite possible. Ce soir ?

- J'ai un dîner avec des investisseurs, au café Pouchkine.

- J'y suis en ce moment, dit aussitôt Malko.

- Vous êtes seul ?

- Non, avec un ami.

- Bien. Installez-vous dans la salle du bas. Je passerai vers dix heures. On pourra bavarder quelques minutes.

- Parfait, approuva Malko. À propos vous avez des nouvelles de Lena ?

- Oui, elle est à Vladivostok, elle revient dans quelques jours.

Un mystère éclairci. Partiellement. Car Malko continuait à trouver l'attitude de la jeune femme plus que suspecte.

* * *

Léonid Kaminski avait garé sa Volkswagen assez loin de son nouvel appartement et marché, chargé de paquets, ayant fait son shopping au

passage. Avant de rejoindre sa nouvelle demeure, il était passé remettre les trois millions de roubles à son ami Maksim Nachistik, le responsable du refitting des S.300. Il en avait profité pour voir les six premiers déjà sur leurs wagons, protégés par des bâches vertes les dissimulant totalement aux regards. Cette voie ferrée pénétrant profondément à l'intérieur du complexe industriel KMZ était bien pratique.

Il enfila Kalachni *pereulok* et s'arrêta devant la porte du N° 5. Verte, en métal, comme la plupart de celles de Moscou.

Il tapa le code - 3412 - et prit l'ascenseur jusqu'au cinquième.

L'appartement était exactement comme Oleg Kazenine l'avait décrit. Propre, mais presque pas meublé. Le réfrigérateur était garni.

Il choisit une boîte de caviar rouge, prit du pain de seigle, de la vodka et s'installa, après avoir posé sur la table son vieux Makarov, son ancienne arme de service. Il éprouvait une impression bizarre dans ce lieu inconnu. Cela lui faisait un drôle d'effet de se trouver exilé dans sa propre ville. Mais Oleg Kazenine avait raison : il ne fallait prendre aucun risque. Il se dit que, lorsqu'il aurait récupéré ses deux cent mille dollars, il ne ferait plus rien d'illégal. Il avait envie de se consacrer à ses parents qui vieillissaient. Jusque-là, il fallait jouer le jeu.

Il se demanda si le FSB allait le retrouver...

* * *

Malko et Tom Polgar en étaient au café lorsqu'Anatoly Arkadin surgit enfin. Aussitôt, l'Américain se leva. Il ne voulait pas avoir de contact direct avec le jeune Russe. Ils se croisèrent dans la salle et le play-boy demanda en souriant.

- J'ai fait peur à votre ami ?

- Non, pas du tout, il avait un rendez-vous, il est resté avec moi uniquement pour ne pas me laisser seul.

- Il me semble que je le connais. Il ne travaille pas à l'ambassade américaine?

- Si.

Anatoly Arkadin n'insista pas.

- Je n'ai pas beaucoup de temps, dit-il, j'ai dit à mes investisseurs qui sont déjà en haut que je devais voir quelqu'un avant le dîner. Que voulez-vous ?

- Raissa m'a confirmé l'importance de Yuri Petrov, dit Malko. Je voudrais trouver un moyen de le rencontrer.

Anatoly Arkadin sembla se recroqueviller et dit à voix basse.

- Vous vous rendez compte de ce que vous me demandez ? Si je fais cela et que Petrov apprenne qui vous êtes, je suis mort.

Malko resta de marbre.

- D'abord, il ne l'apprendra pas, fût-il. Ensuite, si vous voulez gagner un million de dollars, cela mérite de prendre des risques. Vous êtes marié à la fille d'un ancien colonel du KGB. Cela devrait vous mettre à l'abri de pas mal de choses.

- Pas de tout ; laissa tomber le jeune homme. Oleg Kazenine n'est pas un *silovik*. C'est une brute. Il serait capable de me tuer de ses propres mains.

- Nous n'en arriverons pas là, assura Malko. D'ailleurs, j'ai une idée qui vous protégerai.

Anatoly Arkadin regarda sa montre. Nerveux.

- Il faut que j'y aille, dit-il. Je peux passer demain matin au Ritz Carlton. Directement dans votre chambre. C'est plus discret.

Malko se leva en même temps que lui, n'ayant pas envie de rester seul au Café Pouchkine. Ils se quittèrent en face du bar et Anatoly Arkadin fonça dans l'escalier menant au premier étage. Malko allait plonger vers le sous-sol pour récupérer son manteau lorsque la porte de la rue s'ouvrit sur Raissa Rachevski !

Malko la fixa, médusée, et elle sembla aussi surprise que lui. Puis, dans un grand envol de vison, elle se jeta pratiquement dans ses bras.

- Tu m'attendais ? demanda-t-elle en riant.

- Non, je partais. Et toi, tu venais me rejoindre ?

- Non, j'ai un dîner avec mon ami Anatoly. Je ne sais pas s'il est déjà arrivé. Accompagne-moi jusqu'au vestiaire. Malko descendit sur ses talons. Dépouillée de sa pelisse de vison blond, Raissa apparut absolument sublime dans une robe de stretch rose, faites de bandes horizontales qui la moulait comme une statue érotique. Sa somptueuse poitrine tendait le tissu, dessinant les pointes de ses seins.

Dans l'ombre, face à la machine à cirer les chaussures, elle se rapprocha, frôlant Malko.

- J'espère que tu vas me téléphoner, souffla-t-elle.

Tu restes encore un peu à Moscou ?

Il n'avait pas encore épuisé le crédit de ses 10000 dollars... Il caressa discrètement sa chute de reins et remarqua :

- Je ne voudrais t'enlever à Anatoly...

Raissa Rachevski éclata de rire.

- Tu es fou. Ce soir, c'est du business. Il avait besoin d'une jolie femme.

- Je croyais que toutes les femmes étaient folles de lui, remarqua Malko.

Raissa eut un rire un peu vulgaire et un geste encore plus, écartant les deux mains.

- Il a un machin comme ça. Moi, ça me laisse froide.

- Qu'est-ce qu'il fait exactement ? Il est maquereau ?

- Du business. Il procure des filles aux oligarques, il a son *kricha*, sa femme, qui est la fille d'un colonel du KGB. Il est intelligent et boit comme un trou. Il ne conduit pas et baise beaucoup. Une fois, il a sauté une fille dans les toilettes du GQ. Elle gueulait tellement qu'il a été obligé de la bâillonner.

- *Dobre* ! Il faut que j'y aille. Appelle-moi.

Elle effleura ses lèvres et se dirigea vers l'escalier.

Malko récupéra son manteau, et, un peu plus tard, ses « *baby-sitters* ». Réfléchissant à la façon dont il pourrait « tamponner » l'homme de confiance d'Oleg Kazenine. Si ce dernier trempait dans l'affaire des S.300. Yuri Petrov était fatalement au courant.

CHAPITRE VII

Oleg Kazenine et Vladimir Ivanov se retrouvèrent pratiquement nez à nez dans le couloir menant à la salle de bains de la suite où ils avaient eu leurs ébats et éclatèrent de rire ensemble. Il était trois heures dix du matin et Oleg s'était arraché de son lit pour satisfaire un besoin naturel. Quant à Vladimir Ivanov, il s'était fixé pour règle de ne jamais découcher. Après une douche, il allait rejoindre le domicile conjugal. Nus comme des vers, ils engagèrent une conversation à voix basse.

- Comment as-tu trouvé Vania ? interrogea le président d'Alma-Antai.

- Fantastique ! fit chaleureusement Oleg Kazenine. Et toi ?

Après avoir commencé à flirter dans la salle à manger de la suite, chacun avec sa chacune, ils étaient passés dans les chambres, échangeant leurs partenaires. La brune Vania s'était révélée être un brasier. Oleg en avait profité de toutes les façons, jusqu'à s'écrouler de fatigue, tandis que les hurlements de Natasha, venant de la chambre voisine, attestaient de la fougue de Vladimir Ivanov.

Ce dernier adressa à son ami un sourire extatique.

- Cette *zaïka maïa* est une merveille !

- Quand tu veux, tu t'amuses avec, assura Oleg Kazenine.

Ces récréations sexuelles partagées faisaient partie de leur relation intime. En Russie, quand on faisait du business ensemble, c'était mieux de faire *aussi* la fête. Cela rapprochait.

Vladimir s'ébroua en regardant sa montre.

- *Dobre*, il faut que j'y aille ! J'ai un conseil d'administration à huit heures.

- Tu ne m'oublies pas...

Vladimir Ivanov posa sa large main sur l'épaule nue de son ami.

- Je vais m'occuper de ton *amerikanski*. Et, s'il se rapproche de toi...

Il eut un geste expressif, passant le pouce le long de sa gorge. *Zakaskoïé*.

- Tu es un véritable ami, fit Oleg.

- À propos, enchaîna Vladimir Ivanov d'un ton neutre, tu es sûr que les Iraniens ne chercheront pas à nous baiser une fois qu'ils auront la marchandise ? On ne peut pas les faire payer avant ?

Oleg secoua la tête.

- Impossible ! Ils ont *déjà* payé la moitié. Mais, tu peux compter sur moi. Le premier argent sera pour toi.

L'amitié n'excluait pas les bons comptes. Vladimir Ivanov disparut sous la douche, Oleg Kazenine se soulagea et regagna sa chambre. Avec la ferme intention de profiter encore un peu de la croupe de folie de Vania, avant que le soleil ne se lève sur Moscou.

Rassuré par les promesses de Vladimir Ivanov.

Son rêve, c'était qu'on lui apporte la tête de ce maudit agent de la CIA, Malko Linge. Pour qu'il la donne à ses chiens.

* * *

Malko venait de terminer son breakfast dans sa chambre, lorsqu'on frappa à la porte. Après avoir vérifié dans l'ocilleton l'identité de son visiteur, il ouvrit.

Anatoly Arkadin portait le même costume croisé que la veille, la même cravate rouge, mais il paraissait tout fripé et sa barbe avait poussé.

Il se laissa tomber dans un fauteuil et demanda.

- Je peux avoir une vodka ?

Il n'était que neuf heures dix du matin. Malko alla prendre une bouteille dans le freezer et lui en versa un petit verre à dents qu'Anatoly Arkadin avala d'un trait.

- Vous vous êtes couché tard...

Anatoly Arkadin eut un geste évasif.

- Je ne me suis pas couché ! soupira-t-il. Ces types arrivaient du Kazakhstan et c'était leur premier soir à Moscou. Là-bas, ils vivent comme des sauvages.

Alors, on a fait la tournée habituelle et, ensuite, on est parti dans le bizarre...

Malko ne demanda pas ce que cela signifiait, ni si Raissa avait participé à ce «bizarre». Il laissa à son interlocuteur le temps de se remettre puis attaqua.

- Vous connaissez *bien* Yuri Petrov ?

Anatoly Arkadin fit la moue.

- Bien, c'est beaucoup dire... J'ai fait un peu de business avec lui, mais il est méfiant comme un serpent. Et froid comme un iceberg. Ce n'est pas lui qui irait faire la fête...

- Il est *très* proche de Kazenine.

Anatoly Arkadin leva son index et son majeur collés l'un à l'autre.

- Us sont comme ça, depuis toujours. Petrov est un petit bonhomme effacé, il ne jalouse même pas les riches. Je pense qu'il se grise de sa puissance cachée. Oleg a une entière confiance en lui. Pourquoi me demandez-vous cela ?

- Comment puis-je le rencontrer ?

Le jeune homme plissa les yeux et fixa Malko, qu'inquiet.

- Bien sûr, vous m'avez dit que vous aviez une idée ?

- Oui. Je voudrai lui proposer du business.

- Vous ne faites pas d'affaires...

- Il ne le sait pas. Si vous lui dites que j'en fais, il vous croira...

Anatoly Arkadin soupira.

- Ce n'est pas aussi simple que cela. Je vous ai dit qu'il est *très* méfiant. Je n'ai même pas son adresse, juste un portable auquel il ne répond jamais. Quelquefois, il rappelle. Dans un jour ou dans un mois.

- Qu'est-ce qui le fait courir ?

- La thune. L'excitation d'en faire gagner à son patron et de gérer une énorme fortune.

- Bien, conclut Malko, il faut donc trouver une offre qu'il ne puisse pas refuser. Quelque chose qui l'appâterait vraiment.

- Et ensuite ? Vous faites quoi ?

- Je l'ignore encore, avoua Malko, c'est le premier pas. Je pense qu'il est impensable qu'il trahisse Oleg Kazenine.

- Totalement.

- Bien, il faudra donc être plus vicieux. Nous allons réfléchir.

- Qu'est ce que vous voulez *exactement*? insista Anatoly Arkadin en se versant une seconde vodka.

- En savoir plus sur les circuits financiers d'Oleg Kazenine. En Russie et à l'extérieur.

- Effectivement, c'est l'homme idoine, reconnu Anatoly Arkadin. Yuri Petrov se ballade toujours avec une grosse serviette noire cadennassée qui contient tous les secrets d'Oleg Kazenine.

- Il n'a pas peur de se faire attaquer ?

- D'abord, personne ne sait qui il est et, à Moscou, il est toujours entouré de gardes.

- Où habite-t-il ?

- Je n'en sais rien. Il surgit à l'improviste. Oleg utilise un portable spécial pour le joindre. Mais s'il se doute de quelque chose, je suis mort. Et d'une façon sûrement très désagréable... Oleg serait capable de me démembrer vivant. Il prend son pied quand il abîme quelqu'un.

- À partir du moment où vous travaillez avec moi, assura Malko, vous aurez une couverture. Solide.

Le jeune homme le regarda froidement.

- La dernière fois, couverture ou pas, je me suis fait sérieusement abîmer par cette brute de Boris Kokov. Et ce n'était pas Oleg. Lui ne m'aurait pas laissé vivant. À propos, qu'est devenu ce Leonid Kaminski qui vous intéressait tant ?

- Je voudrais bien le savoir ! reconnut Malko. Vous pourriez m'aider à le retrouver ?

- Je ne le connais pas. Et je ne sais même pas ce qu'il fait...

Le silence retomba, mais Anatoly Arkadin semblait prêt à s'endormir; Malko le relança.

- Comment faisons-nous ?

Anatoly Arkadin s'ébroua.

- Si vous voulez que je contacte rapidement Yuri Petrov, il y a un bon moyen : je lui dois 50000 dollars depuis pas mal de temps et je ne les ai pas. Je pense que si je lui laisse un message pour lui, dire que j'ai sa thune, il me rappellera...

Lui, au moins, connaissait la nature humaine... Malko sourit intérieurement. Le poisson était accroché.

- Quand les voulez-vous ?

- Le plus vite possible. J'ai toujours peur de me trouver nez à nez avec un « encaisseur », qui va me tirer une balle dans le genou, avant même de me dire bonjour.

- Très bien, je les aurai à six heures. Où pouvons-nous nous voir ?

- Au *Salianka*, je serai dans le coin.

Anatoly Arkadin était déjà debout. Il avait un peu meilleure mine. Malko ne lui demanda pas pourquoi il devait cet argent à Yuri Petrov. Il s'en moquait. Comme disait feu le Président Mao, peu importe la couleur du chat du moment qu'il attrape les souris.

* * *

Le lieutenant Nicolai Abramovitch Eldar regarda pensivement

l'ordre de mission qui venait de lui être transmis par le responsable de la Section IV du FSB Moscou, celle chargée du contrôle des étrangers. La note était courte et claire : abandonner toute mission précédente pour se concentrer sur la surveillance extensive - le mot était souligné - d'un individu résidant au Ritz Carlton et ayant des liens étroits avec la CIA. Un certain Malko Linge.

Toute sa section devait être affectée à cette nouvelle tâche. Qui impliquait écoutes téléphoniques, filature, et enregistrement de tous les contacts. Il avait même droit à une note de défraiement de 1500 roubles par jour, sur justificatif, évidemment. C'était donc une affaire importante et il en fut fier.

Il regrettait d'autant moins d'avoir abandonné la surveillance de Leonid Kaminski que ce dernier avait faussé compagnie à l'équipe qui le suivait ! La planque continuait devant son domicile, sans résultat : il n'était pas rentré.

Le lieutenant Eldae apposa son paraphe sur le double de l'instruction qu'il mit sous enveloppe pour qu'elle remonte au sixième étage et se prépara à mettre son dispositif en place.

Malko était en route pour l'ambassade américaine lorsque Raissa Rachevski appela. Avec une voix douce comme le miel.

- Tu m'as manqué hier soir, soupira-t-elle.

- Tu ne manquais pas d'hommes pourtant... Elle grinça d'une voix soudain durcie.

- Des animaux. Ils descendaient directement

de cheval. Depuis qu'ils ont du pétrole, tous ces *tchernozopie* se prennent pour des humains. J'ai passé la soirée à les empêcher de mettre leurs grosses pattes sur moi et je me cassais le plus vite possible. Je vais engueuler Anatoly.

- Vous êtes amis, non ?

Elle pouffa :

- Anatoly n'a pas d'amis. Il se sert de tout le monde pour survivre. Une fois, quand j'étais avec Oleg, je l'ai vu se faire insulter par cette larve de Yuri Petrov qui l'accusait de l'avoir arnaqué.

- Anatoly n'est pas honnête ?

Raissa Rachevski eut un petit rire sec.

- Personne n'est complètement honnête, à Moscou. Je crois que si Anatoly boit autant, c'est pour conjurer sa peur. Il passe son temps à faire de l'acrobatie financière. *Dobre*. Appelle-moi quand tu auras envie de regarder un film...

Elle avait vraiment très envie de refaire sa vie.

* * *

Tom Polgar fixait Malko, pensif, après lui avoir remis une enveloppe contenant 50000 dollars en billets de cent. La somme réclamée par Anatoly Arkadin pour démarrer le contrat avec Yuri Petrov.

- Vous êtes sûr que ce garçon ne vous arnaque pas ? demanda-t-il.

- Hélas non, reconnut Malko, mais c'est mon seul vecteur pour me rapprocher d'Oleg Kazenine et de son système financier.

- Vous êtes toujours persuadé qu'il est mêlé à l'affaire des S.300 ?

- J'en suis à peu près sûr. Il me faut des preuves.

Le chef de station de la CIA semblait mal à l'aise.

Un peu embarrassé, il avoua.

- Je viens de recevoir un long télégramme de Langley. La DCI se demande si toute l'affaire des S.300 n'est pas un «hoax», une arnaque montée par les Israéliens pour nous forcer à harceler les Russes. J'ai la conviction absolue, aujourd'hui, que *Rosoboronexport* nous a dit la vérité. Nous n'avons repéré aucun signe, d'une livraison de S.300, à part cette foutue photo qui a mis le feu aux poudres et qui peut être un montage. Les « Schlomos » ont fait pire dans ce domaine. Peut-être nous battons-nous contre des moulins à vent.

- Dans ce cas, observa Malko, je n'ai plus qu'à regagner l'Autriche. Mais si ce sont des moulins à vent, comme vous le dites, ils sont très méchants.

Depuis mon arrivée à Moscou, il y a déjà eu quatre morts, dont trois dans nos rangs. Si cette affaire n'était qu'un bluff israélien, on ne nous empêcherait pas d'y fourrer notre nez.

- *You made a point* ! reconnut l'Américain, mais certaines personnes à Langley pensent que, si vous avez été ciblé, ce n'était pas pour votre enquête actuelle, mais pour vos activités passées.

- C'est vrai, reconnut Malko, on ne peut pas totalement éliminer cette hypothèse.

Cependant, elle est contrariée par deux faits.

Anatoly Arkadin a été passé à tabac parce qu'il s'était intéressé à Leonid Kaminski. Le même Kaminski qui s'est donné un mal fou pour nous échapper.

Lui, n'avait pas de contentieux avec nous...

- C'est vrai, dut reconnaître l'Américain. Je vais envoyer un

télégramme dans ce sens.

- On peut risquer un «chip» à 50000 dollars, conclut Malko. C'est à peine un quart d'heure de guerre en Irak ou en Afghanistan.

Le chef de station n'eut pas le temps de répondre. Sa secrétaire venait de déposer un mot sur son bureau. Il y jeta un coup d'œil et leva les yeux vers Malko.

- Tiens, notre ami, le général Chevarchine a besoin d'argent ! Il me demande d'envoyer quelqu'un à son bureau pour y récupérer une synthèse sur les nouveaux missiles antichars. C'est peut-être l'occasion de lui poser certaines questions. Vous voulez y aller ?

- Jusqu'à ce soir six heures, je n'ai rien à faire, fit Malko. Je vais y aller avec mes «baby-sitters». J'espère que ce n'est pas un piège et que je ne vais pas être reçu à coups de bazooka.

- Le général Chevarchine ne peut pas se le permettre, assura Tom Polgar.

* * *

Leonid Kaminski émergea de la station de métro Sokol, sur l'énorme Leningradskii Prospekt, balayée par un vent glacial, et continua à pieds sur une centaine de mètres. Il avait changé de ligne trois fois, exécutant consciencieusement des ruptures de filature, même si c'était inutile. Il avait mal dormi dans son nouvel appartement mal chauffé et s'était coupé en se rasant.

C'était hélas, le prix à payer pour sa sécurité.

Une nouvelle fois, en arrivant devant le magasin de sanitaires allemands, il se retourna. Absolument personne sur le trottoir.

Le magasin était vide. D'ailleurs, il n'avait guère de clients, à part les décorateurs des oligarques.

Les élégantes préféraient aller se faire voler dans les nouveaux magasins de Novy Arbat.

Leonid Kaminski était là depuis cinq minutes lorsqu'un homme poussa la porte et le rejoignit immédiatement. Ils se serrèrent la main longuement. Trente ans d'amitié. Leonid Kaminski était heureux que son vieux copain Maksim Nachistik ait accepté de coopérer à son projet. Il était tellement consciencieux qu'il en avait abandonné son appartement, campant dans un studio près de l'usine KMZ.

- Tout va bien, demanda Leonid Kaminski.

- Tout va bien, assura Maksim Nechistik.

- Alors, on y va !

Ils ressortirent et empruntèrent le passage souterrain pour gagner l'autre trottoir de Leningradskii Prospekt. Encore cinquante mètres et ils tournèrent dans la rue Babinskaia, une voie perpendiculaire qui s'enfonçait vers l'est, bordée de friches industrielles et d'usines tournant au ralenti. Des murs aveugles, même pas couverts de graffitis, des terrains vagues encombrés de débris. Pas un chat dans la rue. Les blocs d'immeubles les plus proches se trouvaient à près d'un kilomètre.

Un vieux camion Kamaz chargé de débris métalliques les doubla, les arrosant de neige sale et fondue. Un kilomètre plus loin, ils arrivèrent devant une porte métallique bleue à la peinture écaillée. Aucune inscription, sauf un STOP comme aux croisements.

Maksim Nachistik donna quatre tours de clef, puis encore deux, dans la serrure inférieure, et poussa le battant. La porte claqua derrière eux avec un bruit sourd. Maksim Nachistik la referma soigneusement. Ils se trouvaient dans une cour encombrée de carcasses métalliques, de camions abandonnés. Ils gagnèrent un hall d'usine en piteux état, qui semblait abandonné, quelques machines-outils couvertes de poussière, des caisses, des tôles empilées. Jusqu'à un grand monte-charge.

Direction, deuxième sous-sol.

Leonid Kaminski recula devant la lumière crue des néons aveuglants. Ici, c'était un tout autre spectacle : l'immense hall qui devait mesurer cent cinquante mètres était éclairé à giorno, une fourmilière d'ouvriers et de techniciens en blouses blanches, s'affairaient partout. Leonid Kaminski s'arrêta devant une rangée de bâtis supportant chacun un missile S.300 à l'aspect impressionnant : 7 mètres 50 de long 50 cm de diamètre, une ogive pointue peinte en noire. Celles-ci étaient démontées pour permettre aux techniciens d'accéder au dispositif de guidage électronique situé juste derrière. Maksim Nachiski se tourna vers son copain.

- Ces quatre là seront prêts à la fin de la semaine, annonça-t-il. Il ne restera plus qu'à les placer sur leurs véhicules porteurs et à effectuer les derniers tests au banc électronique.

Maksim Nachistik regardait fièrement les S.300 à l'acier brillant sous les néons. Ils s'allongeaient à perte de vue jusqu'au fond du hall.

- Certaines batteries nous ont donné du fil à retordre, commenta l'ingénieur, parce qu'ils avaient été mal entretenus, mais nos ingénieurs sont formidables ! Viens je vais t'emmener au banc d'essai des radars d'acquisition et de guidage.

Maksim Nachistik respirait la fierté. Ses yeux brillaient lorsqu'ils

regardent les longs cylindres pesant chacun près de deux tonnes, capables de voler à plus de 2000 mètres/seconde.

- Quand on pense que ces «vieilles bêtes» ont presque trente ans ! surligna Maksim Nachistik.

- Et les Patriotes américains ? interrogea Leonid. Ils ne sont pas meilleurs ?

L'ingénieur eut une moue méprisante.

- À côté de nos S.300, c'est «merderie absolue».

Les Iraniens allaient être contents.

CHAPITRE VIII

Le convoi des trois véhicules franchit la barrière contrôlant l'entrée du stade Dinamo sans encombre, dès que Malko eut lancé au vigile la formule magique «Porte 13». Les alentours du stade étaient toujours aussi sinistres, avec leurs tas de neige noirâtre alternant avec le sol boueux. Laissant ses *«baby-sitters»* dans leur voiture, Malko gagna le bureau de l'ancien patron du Premier Directorate du KGB. Le couloir sentait l'humidité et le tabac. Une secrétaire revêche, roulant comme un tonneau, surgit d'un petit bureau.

- J'ai rendez-vous avec le général Chevarchine,
annonça Malko en donnant sa carte.

Le général russe vint l'accueillir lui-même, tous sourires et le fit entrer dans le petit bureau aux boiseries sombres. Cette fois, il était seul. Après la traditionnelle cérémonie du thé, il lança à Malko.

- J'ai continué à travailler sur le cas que vous m'aviez signalé.
- Leonid Kaminski ?
- *Da.*

Le poulx de Malko s'emballa.

- Vous avez du nouveau ?
- *Da.*

Comme pour souligner l'importance de ce qu'il allait dire, le général Chevarchine alluma une cigarette et prit le temps de souffler la fumée, avant d'enchaîner.

- Je me suis renseigné. Leonid Kaminski ne travaille plus dans le secteur de l'armement. Il vit de sa retraite dans un petit appartement de Moscou dont je vais vous donner l'adresse. Vous pourrez aller le rencontrer de ma part.

- Donc, il n'est pas mêlé à cette affaire de S.300 ? demanda Malko.

- Non ! D'ailleurs, personne n'a mentionné cette affaire. Il semble que vous ayez eu de mauvaises informations au départ. J'ai aussi demandé aux gens de *Rosoboronexport*. Ils ne sont au courant de rien.

Malko demeura impassible, tandis que le général écrivait une adresse qu'il lui tendit. C'était celle de la rue Akademia Anocina, avec un numéro de téléphone, celui de l'appartement, et celui du Korpus.

- Voilà ! conclut l'ancien patron du Premier Directorate. Si vous l'appellez de ma part, il vous recevra bien. Mais je crains qu'il n'ait pas

grand-chose à vous dire.

En empochant le papier, Malko comprit pourquoi le général l'avait reçu sans témoin. Il était en train de l'enfumer...

Comment un ex colonel du GRU pouvait-il vivre à Moscou avec deux appartements et deux voitures, alors que sa pension devait s'élever à 10000 roubles par mois ?

Le général Chevarchine était en service commandé. Mais pour le compte de qui ?

Néanmoins, Malko le remercia chaleureusement et prit congé sans insister; une porte venait de se fermer. En ressortant du petit bureau, il était plus que jamais persuadé que la piste Kaminski était la bonne. Hélas, l'ex-colonel du GRU était dans la nature et désormais, il savait que les autorités officielles russes ne leur viendraient pas en aide.

Tom Polgar l'attendait, visiblement anxieux.

- Le général Chevarchine m'a enfumé, annonça Malko.

Le chef de Station de la CIA écouta son récit, visiblement préoccupé.

- Le général Chevarchine fait partie du système des *siloviki*, conclut-il, même s'il grappille un peu d'argent avec nous. C'est le pouvoir Kremlin ou FSB - qui lui a donné l'ordre de faire passer ce message. Pour moi, cela veut dire une chose : les Russes ont bien monté une arnaque autour des S.300 et commencent à s'inquiéter de notre insistance. Alors, ils essaient de faire retomber la pression.

- Je suis d'accord, renchérit Malko. Nous sommes donc tous seuls. Il faut savoir jusqu'où les autorités de ce pays iront pour arrêter notre enquête. Dans ce là, on peut s'attendre à tout...

J'espère que la piste Anatoly Arkadin va mener quelque part. C'est tout ce qui nous reste.

* * *

Leonid Kaminski, debout derrière les électroniciens, fasciné, n'arrivait pas à s'arracher au spectacle des «refitting» des S.300. Depuis deux heures, il observait leurs manipulations destinées à régler le système d'acquisition, grâce à un écran cathodique, et à un simulateur de cible. C'était encore un vieux système avec un seul écran rond à l'éclairage verdâtre, comme dans les années soixante-dix.

Chaque batterie de quatre tubes comportait un système de guidage permettant de mener le missile jusqu'à sa cible à une vitesse de Mach 5.

- C'est vraiment efficace ? redemanda Leonid Kaminski à son

copain, Maksim Nachistik.

- Très, affirma sans hésiter ce dernier. Bien sûr, ils n'ont jamais été testés en situation de guerre réelle, mais nous avons procédé à de multiples essais dans le Kazakhstan, dans les années soixante-dix. Il faut compter un ratio de deux missiles pour un objectif, ce qui est très supérieur au Patriote américain.

- Où en êtes-vous ?

- Les vingt-huit camions Oural qui supportent chacun quatre missiles sont déjà révisés. Ceux qui abritent les dispositifs de guidage aussi, ainsi que les véhicules de commandement. Il ne reste plus que la partie électronique de toutes les batteries à certifier.

Leonid Kaminski regarda les blouses blanches penchées à perte de vue sur les écrans et demanda.

- Ces gens-là, que savent-ils ?

- Rien, fit en souriant Maksim Nachistik. Ce sont des ingénieurs, sans motivation politique. Ils sont venus d'un peu partout, parce qu'ici, on les paie beaucoup mieux qu'en province et régulièrement. Nous leur avons aménagé des logements dans un Korpus, non loin d'ici, surveillé par nos hommes. De toute façon, ils sont habitués au secret, ayant tous travaillé dans des «villes interdites». Et, ils savent qu'à la moindre faute, ils seront virés. Sans indemnité.

- *Karacho ! Karacho !* approuva Leonid Kaminski.

Il allait pouvoir donner de bonnes nouvelles à Oleg

Kazenine. Pourtant, les questions se bousculaient encore sur ses lèvres. C'était la première fois qu'il voyait physiquement les S.300 destinés à l'Iran et il était très impressionné. Une question lui vint à l'esprit.

- Tu crois que les Iraniens sont capables de faire fonctionner des dispositifs aussi sophistiqués ?

Maksim Nachistik sourit.

- D'abord, ce n'est pas notre problème, mais je sais qu'ils ont déjà engagé une centaine de techniciens biélorusses au chômage qui géraient les S.300 de Belarus. Je crois qu'ils sont déjà en Iran. Et qu'ils s'entraînent sur l'unique exemplaire qu'on leur a fait parvenir. Il y a des Chinois aussi.

Cependant, il faudra bien six mois aux Iraniens pour être opérationnels. Et, encore, en travaillant douze heures par jour.

- Tu n'es pas inquiet pour le transport ?

L'ingénieur le prit par le bras.

- Viens, je vais te montrer comment tout est organisé.

Il l'emmena dans un bureau vitré en retrait dont il ferma soigneusement la porte, avant de se pencher sur un vieux coffre qu'il ouvrit avec une clef accrochée à sa ceinture et dont il sortit un dossier vert.

- Assois-toi ! Tu veux du thé ?

- Non. Explique-moi comment tu vas expédier tes missiles.

- Ils partiront d'ici directement par voie ferrée, déjà chargés sur des wagons, abrités sous des bâches. Ils feront partie d'un convoi qui livre à l'Iran du matériel autorisé, des BRB et des chars T.80. Bien entendu, ceux qui escorteront ce convoi posséderont toutes les autorisations nécessaires pour que *personne* n'ait le droit d'inspecter ce convoi. D'ici, celui-ci gagnera une gare de triage qui se trouve à une station de l'Elektrika et ils seront rattachés à un convoi plus important. C'est la société KMZ qui a réservé les wagons. Une filiale d'ALMA-ANTAI, appartenant à Oleg Kazenine, mais dont les actions étaient noyées dans le Holding.

- Et ensuite ?

- Ils prendront le transsibérien jusqu'à Omsk, tout près de la frontière du Kazhakstan où les wagons seront détachés du convoi continuant vers l'Oural pour être acheminés par un train local jusqu'à la frontière du Kazhakstan qu'ils franchiront à Oral. Les douaniers russes et Kazhaks travaillent avec nous depuis très longtemps. Ils ne poseront aucune question. Ils touchent mille dollars par wagon, et sont très contents.

D'Oural, les wagons gagneront le port de Atyrau, sur la mer Caspienne et seront chargés sur un cargo iranien qui fait régulièrement la navette entre les deux pays. Là non plus, les douaniers ne poseront pas de problèmes.

Ce cargo ira ensuite décharger sa cargaison dans un des rares ports en eau profonde de la Caspienne, Bandar e Torkoman, en Iran. Une fois déchargés, ils seront amenés à la gare et chargés sur un train. Les Iraniens les amèneront où ils veulent. Tu es satisfait ?

- C'est du beau travail ! reconnu Leonid Kaminski. Mais tu es certain que cela ne va pas attirer l'attention ?

- Ils partiront par petits paquets, au fur et à mesure de leur réception technique ; et ces matériels ont été officiellement «déclassifiés», c'est-à-dire qu'aux yeux de l'administration militaire, ce ne sont plus que des morceaux de ferraille.

Donc, nous avons juste besoin d'une licence d'exportation pour de

vieux métaux. Les Iraniens nous en ont achetés beaucoup, pour leurs aciéries.

Le système était parfait... Leonid Kaminski, du coup, accepta du thé et repartit faire des photos du hall d'assemblage. Pour rassurer les Iramens. Il avait quand même hâte que les S.300 aient quitté le territoire russe, même si ce genre d'opération avait été déjà été entrepris avec succès. Il n'avait pas posé de questions à Oleg Kazenine, mais se doutait que ce dernier possédait un «*kricha*» à toute épreuve pour que tout se déroule aussi facilement. En Russie, pays bureaucratique s'il en était, les fonctionnaires savaient fermer les yeux, soit achetés, soit sur une *Pozvonotchnost* venant d'un supérieur.

- *Dobre*, conclut Leonid Kaminski, je vais te quitter.

Maksim Nachistik le raccompagna jusqu'à la porte

de l'usine et il partit à pieds pour regagner le métro. Cette visite lui avait remontée le moral. Pourtant, il pensa à son chat abandonné dans l'appartement de Znameniki Pereulok. Pourvu que la *Domarabotskaya* d'Oleg Kazenine aille le nourrir.

* * *

Oleg Kazenine était sur les nerfs. Il n'avait plus eu des nouvelles depuis le départ de Leonid Kaminski de sa datcha. Ce qui était normal, mais il s'inquiétait quand même, sachant que Kaminski avait été porter de l'argent à l'usine et vérifier où en était la production.

Bizarrement, cette usine ne l'intéressait pas, pas plus que les autres qu'il avait acheté. Il n'y avait jamais mis les pieds ! Lui ne voyait que le cours des actions : la production industrielle ne l'intéressait absolument pas.

Enfin, son portable « secret » sonna. C'était Leonid Kaminski.

- Tout va bien, annonça ce dernier. J'ai été là-bas et j'ai fait des photos. Je vais les faire parvenir à l'Arménien.

- Bravo, approuva Oleg Kazenine.

- À propos, tu as fait nourrir mon chat ? demanda timidement Leonid Kaminski.

- Oui, bien sûr ! jura l'oligarque avant de raccrocher.

Jurant comme un charretier...

Il appela Mariana, la secrétaire, et lança.

- Il y a un putain de chat à nourrir. Je vais te donner l'adresse. Envoie une *domarabotskaya*.

Ensuite, il se détendit. La boule d'angoisse qui l'étouffait était en

train de fondre avec les photos, il allait calmer les Iraniens. Vladimir Ivanov s'occupait de la CIA, et les S. 300 prenaient forme.

Il avait l'impression d'être dans une forteresse assiégée de tous côtés. Il se persuada que, s'il tenait encore quelques semaines, l'avenir serait radieux. Il partirait sur la côte d'azur avec Natasha, ou à Londres, retrouver des amis oligarques.

À l'idée de ne plus avoir de problèmes d'argent, il était euphorique. Il allait pouvoir recommencer à vivre sans souci, à faire la fête, à chercher de la chair fraîche et à la consommer.

Et tout cela, sous le nez des Américains.

Il bénit son ami Viktor Ivanov de l'avoir mis sur ce coup. Il lui offrirait la plus belle pute de Moscou.

* * *

Malko venait de recevoir un appel d'Anatoly Arkadin décalant leur rendez-vous de six heures pour le remettre au lendemain, à l'heure du déjeuner au restaurant *Salianka*, lorsque son portable sonna de nouveau.

La voix douce de Galina Arkadin le prit par surprise.

- Je ne vous dérange pas ?

- Pas du tout, assura Malko. Quel bon vent vous amène ?

-Voilà, j'ai déjeuné avec mon père et il m'a appris quelque chose qui pourrait peut-être vous intéresser. Maksim Nachistik, l'ami de>Leonid Kaminski, a un frère, Gleb, qui vit à Moscou. Qui était, lui aussi, très lié à Leonid Kaminski. Mon père a retrouvé son adresse dans l'annuaire de sa promotion. Vous la voulez ?

CHAPITRE IX

Le lieutenant Nicolai Eldar était intrigué et flatté en même temps. Le chef de la IVème section du FSB venait de lui affecter quatre agents supplémentaires. Il avait reçu une instruction écrite et secrète, l'autorisant à engager tous les moyens dont il pouvait avoir besoin pour sa mission de surveillance de l'agent de la CIA Malko Linge : véhicules, agents, moyens techniques d'interception.

Au dernier étage du FSB, une équipe technique écoutait en permanence une demi-douzaine de portables. Celui de la cible et ceux des personnes avec qui il était en contact, signalées par les agents assurant la filature. Évidemment, il y avait un « trou » dans le dispositif : Malko Linge et le chef de Station de la CIA communiquaient par portable crypté. Deux fausses « *babouchka* » avaient pris position en face du Ritz Carlton où résidait leur « cœur de cible ».

Bref, c'était une très grosse opération, semblable à celles menées par le Second Directorate du KGB durant la Guerre Froide contre les espions américains opérant à Moscou. Seule frustration : le lieutenant Eldar ignorait totalement le but de ce déploiement de forces. Transmettant tous les éléments qu'il recueillait au sixième étage, où ils étaient analysés. Hélas, il ignorait tout du résultat de ces analyses.

On frappa à la porte : c'était un coursier qui lui apportait un compte-rendu d'écoutes, intercepté une demi-heure plus tôt. Il le lut : c'était très court. Un appel d'une certaine Galina Arkadin communiquait à l'agent Malko Linge le nom et l'adresse d'un certain Gleb Nachistik.

C'était totalement abstrait pour le lieutenant du FSB qui se contenta de transmettre l'information, immédiatement à la cellule du sixième étage qui gérât l'opération.

Dix minutes plus tard, on accusait réception de son message : un homme qui s'identifia seulement par son prénom, Gregori, et son numéro de poste, lui annonça qu'on allait adjoindre à son équipe deux hommes de la VIP section, qui ne dépendraient pas de lui, mais de la direction du FSB.

Le lieutenant Eldar raccrocha, pensif : la VIIème section c'était celle des « opérations humides ». C'est-à-dire la liquidation des éléments indésirables.

Flanqué de ses « *baby-sitters* » qui ne le quittaient plus, Malko avait foncé à l'ambassade américaine pour faire part à Tom Polgar de l'information communiquée de façon inespérée par Galina Arkadin, avant d'aller retrouver Anatoly Arkadin, au Salianka, pour lui remettre les 50000 dollars destinés à régler sa dette envers Vladimir Petrov.

Et, par la même occasion, de monter une opération de « tamponnage » envers ce dernier.

Le chef de Station exultait.

- *Well done! Well done!* lança-t-il. On va peut-être retrouver Leonid Kaminski ! S'il a utilisé l'appartement de Maksim Nachistik, il se sert peut-être aussi de celui de son frère. Vous avez l'adresse ?

- 37/5 Simferopolski Bulevar, Korpus II, appartement 216.

Ils regardèrent le grand plan de Moscou fixé au mur et trouvèrent facilement la voie indiquée. Dans le sud de la ville, entre le Koltso et le MKAD, tout près de la station de métro Sevastopolskaia, sur la ligne 8.

- C'est tout à fait une adresse possible pour un ingénieur à la retraite, commenta Tom Polgar. Je connais un peu ce coin : des grandes barres d'immeubles, quelques *produkti* et des terrains vagues.

En continuant plus au sud, on arrive à Yasenovo.

Le siège du SVR, le Premier Directorate du KGB, chargé du Renseignement Extérieur, jadis fleuron du KGB, aujourd'hui réduit à un rôle subalterne, à cause de la toute-puissance du FSB et de la chute d'intérêt pour les opérations à l'étranger. Le SVR ne faisait pratiquement plus que de l'espionnage industriel et quelques opérations spéciales.

- J'envoie immédiatement une équipe là-bas, annonça Tom Polgar, déjà pour vérifier si la Lada de Leonid Kaminski ne se trouve pas dans les parages. Et pour organiser une planque *around the dock*. Seulement, bientôt, je ne vais plus avoir assez de monde...

- Je peux vous rendre mes « *baby-sitters* » proposa Malko. Je suis parfaitement capable de me défendre tout seul.

Tom Polgar lui jeta un regard noir.

- J'en ai assez d'aller m'incliner devant des cercueils. Vous gardez vos « *baby-sitters* » et je vais me débrouiller.

Malko ne répondit pas. Pensant à Cyntia Fisher enterrée en grande pompe dans le cimetière de Sheridan, petit bourg du Wyoming, dont elle était originaire. Son cercueil avait été transporté sur une calèche,

suivi de toutes les autorités de la ville, entre deux haies d'habitants de Sheridan agitant des drapeaux en l'honneur de l'héroïne du pays.

Les circonstances exactes de sa mort n'avaient pas été révélées, même à sa famille, devant être tenues secrètes pour vingt-cinq ans. Le *Directeur of Central Intelligence* avait simplement écrit une lettre annonçant à ses parents que, désormais, une étoile d'or allait être ajoutée à celles qui brillaient sur le «Wall of Honor», du grand hall de la CIA, en souvenir des agents de l'Agence tombés en mission.

Les deux «marines», eux, se trouvaient dans l'immense cimetière d'Arlington, réservés aux Américains morts au champ d'honneur.

L'opération des S.300 était désormais en haut de l'agenda de la Station de Moscou. Et tout ce qui était humainement possible était fait pour ceux qui y participaient.

Bien entendu, Malko et Tom Polgar ne correspondaient que par Blackberry crypté et l'équipe des «*baby-sitters*» protégeait en principe contre une attaque directe. Mais, il était évidemment impossible d'utiliser des téléphones cryptés avec les gens avec qui Malko était en contact.

Ce qui laissait une faille béante. Il fallait donc trouver des astuces, comme au temps de la Guerre Froide, pour contrer la surveillance quasi certaine du FSB. Les soi-disant informations communiquées par le général Chevarchine prouvaient qu'au plus haut sommet de l'univers des *siloviki*, on protégeait Leonid Kaminski. Et, peut-être aussi, Oleg Kazenine.

- OK, conclut Malko, mettez votre dispositif en place, moi, je vais déjeuner avec Anatoly Arkadin, pour enclencher l'opération Yuri Petrov.

* * *

Gregori Aksilenko, agent de la VIIème section du FSB, ancien d'Afghanistan et de Tchétchénie, était un dur, mais chaque fois qu'il devait rendre compte ou prendre des ordres auprès du colonel Kolaski, son chef direct, il en avait des sueurs froides.

Même lorsqu'il était de bonne humeur, le colonel Kolaski donnait l'impression d'aboyer lorsqu'il ouvrait la bouche.

Ainsi, pénétra-t-il dans son bureau, l'estomac contracté. A son habitude le colonel du KGB arborait l'expression d'un bouledogue à qui on vient d'arracher un os. Il ne perdit pas une seconde de formule de politesse et s'adressa à Gregori Aksilenko, au garde-à-vous devant son bureau.

- Sergent, j'ai à vous confier une mission urgente et de la plus haute

importance. Si vous la réussissez, j'ajouterai une bonne note à votre dossier. Dans le cas contraire, vous serez muté dans le Caucase.

Autant dire en enfer. Voici vos ordres.

* * *

Anatoly Arkadin attendait, seul, à une table, au Salianka, en face d'un verre vide, il sourit à peine à Malko lorsque ce dernier prit place en face de lui. De nouveau, il semblait déprimé, la mèche dans l'œil, le regard éteint. Malko remarqua que ses ongles étaient extrêmement courts. Il se les rongea.

D'un geste bref, il appela la serveuse qui s'approcha. Malko commanda un expresso, lui, une autre vodka. Qu'il but d'un trait.

- J'ai réfléchi, dit-il. Je ne peux pas pour aider pour Yuri Petrov.

- Pourquoi ?

- C'est trop dangereux. Il va savoir qui vous êtes.

- Comment ? Oleg Kazenine ne m'a jamais vu, Petrov encore moins.

- Leonid Kaminski vous a vu. Au Bordo. Et les gens qui ont essayé de vous tuer, aussi. Ils sont en contact avec Oleg.

- Yuri Petrov va lui parler d'une éventuelle rencontre avec moi ?

Anatoly Arkadin hésita.

- Je ne sais pas, mais je ne veux pas prendre le risque. Tant pis.

Malko sentit qu'il ne le ferait pas changer d'avis tout de suite. Il ne restait plus qu'un « *long shot*. » Sortant de sa poche l'enveloppe contenant les 50000 dollars remis par Tom Polgar, il la posa sur la table.

- Je vous avais promis cet argent, dit-il, le voilà.

Même si vous renoncez à votre appartement d'un million de dollars, vous pouvez au moins rembourser Vladimir Petrov.

Cela vous évitera de boiter le restant de vos jours... Anatoly Arkadin prit l'enveloppe, après une courte hésitation et l'empocha.

- Merci, dit-il d'une voix détimbrée. Il ne faut pas m'en vouloir.

Il esquissa le geste de se lever et Malko demanda.

- Savez-vous si Lena est rentrée de Vladivostok ?

- Non. Appelez-la.

- C'est ce que j'ai fait. Vous ne voulez pas essayer ?

- Si, bien sûr.

Malko l'observa tandis qu'il cherchait le numéro dans la mémoire

de son portable et l'envoyait. Quelques secondes plus tard, la voix de Lena Vorontsova éclata dans le micro.

- Anatoly ! Comment vas-tu ? J'étais en voyage depuis plusieurs jours.

Le jeune homme esquissa le geste de tendre le portable à Malko qui lui fit signe de n'en rien faire. Il abrégéa la conversation, coupa, et dit simplement.

- Elle est revenue. Elle est chez elle.

Donc, c'est bien à Malko que Lena ne voulait pas parler. Et ce n'était pas à cause de Gocha Sukhumi... Ce qui renforçait ses soupçons sur sa participation au guet-apens qui avait coûté la vie à Cyntia Fischer et à Jim Malone.

Anatoly Arkadin était déjà debout.

- Je vous appellerai, promit-il avant de partir, laissant l'addition à Malko.

Celui-ci la régla et baissa les yeux sur sa Breitling. À peine une heure et demi. Il appela Tom Polgar sur le Blackberry crypté.

- Quoi de nouveau ?

- Pas grand-chose, avoua l'Américain. Ils ont été là-bas, mais n'ont pas vu la voiture de Leonid Kaminski. Quant à Gleb Nachistik, nous ignorons à quoi il ressemble et le numéro de sa voiture, s'il en a une. Donc, on a décroché. On reviendra ce soir et cette nuit. Et vous ?

- Ce n'est pas brillant ! avoua Malko. Anatoly Arkadin me claque dans les doigts. Il a peur.

- On ne peut pas le blâmer, remarqua Tom Polgar. Qu'allez-vous faire ?

- Un tour à Simferopolski bulevar.

* * *

À perte de vue, on n'apercevait que de gigantesques «clapiers» noyés de brume, plantés dans une sorte de no man's land boueux, semé d'énormes tas de neige sale. Quelques voies asphaltées zigzaguaient entre les blocs d'habitation, la plupart sans nom.

Tous les immeubles construits dans les années soixante-dix se ressemblaient : des «barres» d'une vingtaine d'étages, comportant des centaines d'appartements, implantés sans aucun plan d'urbanisme. De là, il fallait au moins une heure pour gagner le centre. Quelques voitures semblaient hiverner sous leur couche de neige. Surtout des Lada et des Volga. Le luxe n'avait pas encore franchi le Koltso.

Sa voiture de protection à bonne distance, mais pas inquiet : il n'avait pas prévu ce déplacement, et, donc, personne ne pouvait avoir préparé un attentat contre lui.

Il s'arrêta, sortit de voiture, gagnant un petit kiosque où on vendait de la vodka, des chocolats, des journaux. La vieille *babouchka* emmitouflée qui la tenait, avec des mitaines qui laissaient tout juste dépasser des doigts boudinés et rouges, regarda Malko avec surprise : on voyait rarement des étrangers dans ce coin.

Elle fut encore plus étonnée lorsqu'il lui demanda, en *russe*, comment trouver Simferopolski bulevar.

- Je l'ai trouvé, mais il s'arrête au numéro 25. Or, je cherche le numéro 37...

La vieille femme secoua la tête.

- C'est parce qu'ils avaient arrêté les constructions ! Ils ont recommencé quand il y a eu de l'argent et la rue a gardé le même nom, mais elle est ailleurs...

Elle lui expliqua comment retrouver le boulevard disparu. Contrairement au centre de Moscou, les rues n'étaient pas signalées par les habituels panneaux lumineux. En plus, les numéros des immeubles, très loin de la chaussée, étaient illisibles.

Au moment où Malko allait repartir, une vieille Lada d'une saleté repoussante passa devant eux, les aspergeant de boue. La *babouchka* lança aussitôt à Malko.

- Suivez-la. C'est dans cette direction, après *Apthek*.

Un kilomètre plus loin, Malko aperçut sur la gauche la pharmacie, minuscule entre les énormes clapiers. La vieille Lada qui était passée devant le kiosque était stationnée devant la grille voisine qui desservait les Korpus du 37 Simferopolski bulevar.

Il se gara à son tour, descendit, pataugea dans la bouillasse et gagna la sécurité où un gardien accueillait les visiteurs.

- *Dobredin*, je cherche Gleb Nachistik, dit-il en russe.

- Il habite l'appartement 216, Korpus II. L'homme vérifia sur sa liste et hocha la tête.

- C'est exact. Je vais voir s'il est là.

Il décrocha son téléphone intérieur et laissa sonner longtemps avant de raccrocher.

- C'est l'heure où il fait ses courses, dit-il. Vous n'avez qu'à l'attendre.

Un peu pris de court, Malko remercia et s'éloigna. Qu'allait-il dire à

Gleb Nachistik ? Il remonta dans sa voiture, maudissant sa précipitation, et s'éloigna. Il n'avait pas parcouru cent mètres qu'il réalisa qu'il pouvait trouver un prétexte pour lui demander s'il savait où trouver Leonid Kaminski. De toutes façons, ce dernier savait que Malko était à ses trousses. Il fit demi-tour et revint se garer devant la pharmacie. Aussitôt, le gardien du 37 lui adressa de grands signes.

- Vous ne l'avez pas vu !

- Non, avoua Malko.

- Il vient juste de passer! Regardez, il est là-bas, avec le filet plein d'oranges.

Malko suivit la direction de son regard et aperçut un homme un peu voûté dans une vieille canadienne marron qui se dirigeait vers le bâtiment du fond, coiffé d'une chapka en cuir noir.

- *Spasiba! Spasiba bolchoi* ! fit Malko en partant à sa poursuite.

Gleb Nachistik était déjà presque arrivé au Korpus II. Malko réalisa soudain que tous les immeubles russes étant défendus par des codes, il ne pourrait pas entrer, s'il ne le rattrapait pas. Il accéléra le pas et appela.

- *Gospodine* Nachistik !

Ce dernier était déjà presque arrivé à la porte de son immeuble. Il se retourna, vit Malko, hésita quelques secondes, puis reprit sa marche, atteignit l'entrée, tapa le code et disparut à l'intérieur! Lorsque Malko arriva à la porte, elle était déjà refermée. Il était obligé d'attendre qu'un autre occupant du Korpus II se présente pour pouvoir entrer et avoir accès à l'interphone de l'appartement 216.

Il décida de patienter, sachant que le gardien ne lui communiquerait *jamais* le code. Les Russes étaient paranoïaques. Soudain, il se rappela aussi d'un autre trait encore plus répandu chez les Russes : l'avidité. Pour 1000 roubles, l'autre se laisserait probablement convaincre...

Comme il s'éloignait en direction de la guérite du gardien, il entendit un cri aigu de femme derrière lui. Il se retourna. Une *babouchka*, plantée devant le Korpus II regardait la façade, la tête levée.

Malko sentit son cœur se retourner.

Quelque chose s'approchait du sol à toute vitesse. Ou plutôt quelqu'un. Une silhouette qui avait sauté d'un des étages.

Il s'écrasa avec un choc mou presque inaudible sur la dalle de ciment au pied du Korpus II au moment où Malko se mettait en branle.

Lorsqu'il arriva au pied du Korpus H, en même temps que la *babouchka*, l'homme était étendu au milieu d'une mare de sang, disloqué. Malko ne vit qu'un filet rempli d'oranges qu'il n'avait pas lâché dans sa chute.

C'était Gleb Nachistik.



- La *Milicija* dit qu'il s'est suicidé ! annonça Malko d'un ton amer. Juste en revenant de son marché. Sans lâcher ses oranges...

Tom Polgar soupira.

- C'est déjà arrivé. On l'attendait et on l'a fait taire. Il a fallu au moins deux hommes pour le précipiter par la fenêtre.

Bouleversé, Malko se versa un peu de café, se maudissant de n'avoir pas été plus rapide. S'il avait rattrapé Gleb Nachistik en bas de l'immeuble, ils seraient montés ensemble. Bien sûr, ils seraient tombés sur ses assassins, mais Malko était armé.

- Une chose est certaine, conclut Tom Polgar, cet homme pouvait nous mener à Leonid Kaminski. Les *siloviki* ne tuent jamais gratuitement. Si ce malheureux a été assassiné, c'est qu'il détenait une information «sensible».

- L'adresse de Leonid Kaminski, conclut Malko. Tout est d'une parfaite logique. C'est la confirmation qu'il existe bien un trafic de S.300 à laquelle le gouvernement russe ne veut pas se mêler officiellement. Au début, ils se sont dit que l'affaire était bien bordée, puis, lorsque nous avons commencé à nous rapprocher de la zone sensible, ils ont agi comme d'habitude.

Pas d'homme, pas de problème» comme disait Staline.

Le « suicide » de Gleb Nachistik confirme que Leonid Kaminski joue un rôle important dans cette histoire, comme le général Chevarchine nous l'avait dit, avant de nous jurer le contraire, sur ordres supérieurs.

Donc, toutes les portes vont se fermer. Nous devons être entourés d'un «filet» protecteur et invisible, qui a pour but de déceler nos éventuels progrès et de réagir préventivement. Je suis heureux que vous ne soyez pas monté avec Gleb Nachistik. Les gens qui l'attendaient vous auraient liquidé de la même façon...

Un ange passa, un brassard noir sur les ailes. Malko était certain que Tom Polgar avait raison. Moscou était toujours une ville aussi dangereuse pour les espions.

- Donc, nous sommes écoutés, conclut-il. Ma conversation avec Galina Arkadin a été interceptée.

- Ils sont chez eux, c'est facile, remarqua Tom Polgar. Je suis sûr que notre ambassade est bourrée de matériel d'espionnage électronique, à part le «yellow submarine». Pourquoi changer une méthode qui marche ?

Malko enrageait intérieurement. On était revenu à l'époque de la Guerre Froide sous une forme plus sournoise. On n'arrêtait plus les adversaires, on les tuait. Il avait déjà connu cela lors de son enquête sur Vladimir Poutine, quatre ans plus tôt.

- Bien ! conclut-il. Il ne nous reste plus qu'une piste : Oleg Kazenine.

- Qui, lui aussi, est entouré d'une barrière infranchissable, conclut l'Américain.

- Je vais essayer de convaincre Anatoly Arkadin, conclut Malko.

Pensant soudain à quelque chose. Tout n'était peut-être pas perdu.

- On va forcément enterrer Gleb Nachistik, dit-il. Il y a de fortes chances pour que Leonid Kaminski assiste à l'enterrement de son vieil ami.

- *Bingo* ! approuva Tom Polgar. Je vais envoyer mes gens là-bas pour qu'ils trouvent où cela se passe.

- Ce n'est pas certain que Leonid Kaminski y assiste, reconnut Malko. Et, s'il vient, il sera protégé. Nous avons désormais en face de nous l'appareil d'État, avec des moyens illimités.

Or, en Russie, l'appareil d'État ne reculait devant rien, certain d'une impunité totale, la justice et les différents services de police étant entièrement contrôlés par le Kremlin. On l'avait vu, en 1999, lorsque des immeubles avaient explosé, tuant des centaines d'innocents.

Personne n'avait jamais été arrêté pour ces crimes.

Le Kremlin avait toujours la même excuse : c'étaient les Tchétchènes ! Et tout se perdait dans la nébuleuse caucasienne.

Il y avait une chose urgente à faire : prévenir Galina Arkadin ne plus *jamais* utiliser le téléphone pour transmettre une information.

CHAPITRE X

Maksim Nachistik avait été bouleversé par le coup de fil de la *Milicija*, lui annonçant le suicide de son frère. Il ne comprenait pas : Gleb avait une vie tranquille, paisible, pas de problèmes d'argent, ni de cœur.

Un retraité sans histoire.

Il avait été reconnaître le corps à la morgue, avait pris les dispositions pour l'enterrement et, maintenant, après avoir récupéré les clefs de l'appartement de son frère, il avait décidé d'aller sur place, essayer de comprendre ce qui s'était passé. D'après la *Milicija*, personne n'avait rien remarqué d'anormal, à part la visite d'un étranger qui le cherchait, quelques minutes avant sa mort. C'est cette présence qui intriguait Maksim Nachistik. Son frère ne connaissait pas d'étrangers, ne parlant aucune langue à part le russe et ayant fait toute sa carrière dans l'Oural. Ce n'est qu'après avoir hérité de ses parents ce petit appartement qu'il était venu s'installer à Moscou. Plus il y réfléchissait, plus, ce suicide lui semblait suspect.

Il eut du mal, lui aussi, à trouver l'immeuble où avait demeuré son frère, car il n'y allait jamais, dans le dédale de rues sans nom. H s'adressa directement au gardien.

- Je suis le frère de Gleb Nachistik, expliqua-t-il.

Que s'est-il passé ?

Le gardien demeura de table.

- Il a sauté par la fenêtre, juste en rentrant de ses courses.

- Comme ça ?

- Comme ça.

Maksim Nachistik secoua la tête et chercha le regard fuyant de son interlocuteur. Il avait trop longtemps appartenu aux *Organes* pour ne pas sentir que l'autre était sur ses gardes. il insista.

- Il était malade ?

- Oh, pas du tout, il trotta comme un cerf, il ne prenait jamais froid.

- Il avait une femme dans sa vie ?

Le gardien secoua la tête.

- Non, il y a longtemps que cela ne l'intéressait plus ; il aimait la musique et lisait beaucoup. Quelquefois aussi, il allait au théâtre dans

le centre.

- C'était un type sans histoire.

Le gardien semblait n'avoir qu'une idée ! Se débarrasser de Maksim Nachistik.

Une rafale de vent charriant des flocons de neige balaya la cour et Maksim Nachistik rentra la tête dans les épaules. Puis, il mit la main à sa poche et y prit deux billets de cinq mille roubles qu'il posa sur la tablette, en face de la vitre. Le gardien, méfiant, ne les prit pas tout de suite, puis la cupidité fut la plus forte et il s'en empara rapidement.

- Tu dois bien avoir une idée ? demanda Maksim Nachistik. Toi, à ta place, tu vois tout.

- Oui, c'est vrai, reconnut le gardien. Il y a eu un truc bizarre : juste avant qu'il ne saute, un type est venu le demander. Un étranger mais qui parlait très bien russe. Gospodine Nachistik était parti faire des courses et je lui ai dit d'attendre. Ce qu'il a fait.

- Comment était-il ?

- Grand, blond, il conduisait une BMW grise. Une belle voiture, mais j'ai eu l'impression qu'il n'était pas tout seul.

- Qu'est-ce que tu veux dire ?

L'autre baissa encore la voix.

- Il y avait une autre voiture plus loin, un gros 4x4 avec deux types.

Maksim resta muet. Leonid Kaminski lui avait dit que des espions américains rodaient autour de lui à cause des S.300, mais comment étaient-ils arrivés jusqu'à son frère, qui n'était en aucune façon mêlé à cette affaire. Et que cherchaient-ils ?

C'était incompréhensible.

- Tu crois qu'il aurait pu... demanda-t-il. Il faut se méfier de ces étrangers.

Le gardien arbora une expression désolée.

- Non, ce n'est pas possible : il était dehors lorsque *gospodine* Nachistik a sauté. Il n'avait pas pu entrer parce qu'il n'avait pas le code.

Ils se regardèrent. Maksim Nachistik sentait bien que le gardien avait envie d'ajouter quelque chose, mais se taisait, par peur. Il lui glissa un nouveau billet de 5 000 roubles et son interlocuteur se pencha à travers son guichet, parlant encore plus bas.

- J'ai vu deux types arriver un peu avant le retour de *gospodine* Nachistik. Ils avaient garé leur voiture là, une Lada 1500. Eux ne

m'ont rien demandé, mais sont allés directement au Korpus II où ils sont entrés.

Comme ils n'ont pas eu de problème avec le code, j'ai pensé qu'ils connaissaient quelqu'un.

- Et ensuite ?

- Je les ai vu repasser après que votre frère ait sauté. Ils étaient calmes : des types jeunes, costauds.

Il se tut et les deux hommes échangèrent un long regard, puis le gardien s'ébroua avec un sourire contraint.

- Allez, c'est l'heure du bortsh. Surtout, il ne faut jamais répéter ce que je vous ai dit. Peut-être que votre frère a eu un coup de cafard et qu'il a sauté, comme ça.

On voyait bien qu'il n'y croyait pas une seconde... Maksim Nachistik regagna sa voiture, perplexe et bouleversé. Le suicide de son frère lui paraissait de plus en plus bizarre. Et inexplicable. Ils ne se voyaient pas beaucoup, mais étaient très attachés l'un à l'autre. Une sale petite idée commençait à faire son chemin dans sa tête : son frère n'était pas mort de mort naturelle : il avait été «suicidé».

Une méthode courante en Russie, pratiquée depuis des années par les *siloviki*. Beaucoup de gens s'étaient ainsi « suicidés » sans la moindre raison; la *Milicija* ouvrait un dossier et le refermait aussitôt. S'il avait été liquidé, il voulait savoir pourquoi et par qui. Une seule personne pourrait répondre à ses questions : Leonid Kaminski, son vieil ami.

* * *

Le frère de Gleb Nachistik ne s'était pas éloigné depuis cinq minutes que le gardien des deux immeubles vit deux hommes sanglés dans des vestes de cuir noir descendre d'une voiture orange - une Volga assez récente - et venir vers sa guérite. L'un d'eux se pencha à travers le guichet et demanda d'une voix égale :

- *Gospodine* Georgi Kotuzov ?

- *Da*, confirma le gardien.

Surpris et inquiet que ces deux inconnus sachent son nom. Celui qui lui avait parlé plongea la main dans sa poche, en sortit une carte plastifiée et, avec la rapidité d'un prestidigitateur, la laissa entrevoir à Georgi Kotuzov.

Une carte du FSB.

Le gardien sentit sa gorge se nouer. Il ne pouvait plus émettre un mot. Le plus vieux des deux hommes dit doucement :

- Tu viens d'avoir une longue conversation avec un homme. Qui est-ce ?

- Le frère du retraité qui s'est suicidé il y a deux jours, Gleb Nachistik.

- Qu'est-ce qu'il voulait ?

- Savoir ce qui s'était passé.

- Qu'est-ce que tu lui as dit ?

Le gardien bredouilla.

- *Dobré*, la vérité. Qu'il avait sauté en rentrant de ses courses. Je l'ai vu tomber.

- C'est tout ?

Georgi Kotuzov sentit qu'il fallait ajouter quelque chose.

- Je lui ai dit aussi, qu'un étranger était venu le demander, juste avant.

- Décris-le.

Le gardien le décrivit. Le plus jeune prenait des notes. Ensuite, il referma son calepin avec un claquement sec, griffonna quelques mots sur une carte et la tendit à Georgi Kotuzov.

- Si d'autres personnes viennent te poser des questions, essaie de relever le numéro de leur voiture et appelle aussitôt ce numéro. Il y a toujours quelqu'un pour répondre.

Do svidania.

Ils s'éloignèrent vers la Volga orange, laissant Georgi Kotuzov abasourdi et liquéfié. C'était la première fois qu'il avait affaire aux «organes». Il verrouilla sa guérite pour aller faire sa pause, l'appétit coupé, se félicitant de n'avoir pas parlé aux deux agents du FSB, des deux hommes qui avaient pénétré dans l'immeuble juste avant que Gleb Nachistik ne saute dans le vide. Depuis deux ans, les Russes avaient recommencé à avoir peur, à ne plus parler en public de sujets «sensibles».

Du temps de l'Union Soviétique, la chape de plomb sécuritaire était lourde, mais on savait à quoi s'en tenir. Il y avait des tribunaux qui condamnaient à des peines décidées d'avance, aux camps de travail ou à l'exécution, mais très peu de liquidations «sauvages».

Le parti Communiste tenait à apparaître légaliste.

Les choses avaient bien changé avec le nouveau pouvoir de Vladimir Poutine ; on envoyait beaucoup moins au goulag, mais les meurtres inexpliqués se multipliaient. Sans jamais la moindre

arrestation.

Certes, ce n'étaient pas les agents du FSB ou du MVD, le Ministère de l'Intérieur, qui agissaient eux-mêmes, mais ils avaient à leur disposition un vivier d'assassins, ex militaires ou *spetnatz*, qui avaient faim et tuaient comme ils respiraient. Il suffisait d'aller les voir, de leur expliquer qu'un tel s'était mal conduit et de dire :

« Il faut que ce problème soit réglé. »

Il l'était toujours, à la satisfaction générale, sauf celle de la victime, évidemment.

Georgi Kotuzov se jurera de ne pas parler de cet incident à sa femme. On n'est jamais assez prudent. Et cela lui permettait de conserver les 15000 roubles pour lui.

* * *

- L'enterrement de Gleb Nachistik aura lieu après-demain, lundi, dans le cimetière de Sebastopolskaya, à trois heures, annonça Tom Polgar. Je vais y envoyer du monde.

- J'avais pensé à demander à Galina Arkadin de s'y rendre pour essayer de repérer Leonid Kaminski, mais c'est idiot, répondit Malko. Si ce malheureux Gleb Nachistik a été assassiné, c'est justement, à la suite de la conversation qu'elle a eu avec moi.

- Donc, conclut Tom Polgar, il avait des informations qui auraient pu vous mener à Leonid Kaminski.

- Evidemment, approuva Malko. «Ils» n'ont voulu prendre aucun risque.

- Qui sont les « ils » ?

- Je suis certain que nous n'avons pas à faire à des « privés », mais désormais à l'appareil d'État. Les privés auraient tout simplement logé une balle dans la tête de ce retraité, sans mettre en scène un suicide. La conclusion est claire : il y a bien un trafic de S.300, très probablement traité par des auteurs privés, mais protégé par la nébuleuse *Silovik*. Il faudrait savoir jusqu'où cela remonte, conclut Tom Polgar. Nous savons tous qu'il y a des liens complexes et étroits entre certains businessmen et le *siloviki*.

Et souvent, même si les autorités sont au courant, elles laissent faire : soit parce que cela les arrange, soit parce que cela fait gagner de l'argent à leurs amis.

- Votre analyse est excellente, renchérit Malko. Au début de notre enquête, nous les avons pris par surprise, parce qu'ils ne s'attendaient pas à la divulgation de ces photos. Ils ont un peu pataugé, tout en

réagissant avec une extrême brutalité. Désormais, ils se sont organisés et, systématiquement, éliminent tout ce qui pourrait nous mener au cœur de cette opération.

- Dont les deux principaux protagonistes sont Oleg Kazenine et Leonid Kaminski, laissa tomber Tom Polgar.

- Ceux que nous connaissons, souligna Malko, mais ils ne sont pas seuls. Sans parler de ceux qui les protègent.

Nous évoluons en milieu hostile. Avec, contre nous, des professionnels de l'espionnage, qui sont chez eux et n'ont à craindre aucun contrôle.

Tom Polgar secoua la tête, accablé.

- J'ai bien peur qu'on se fasse baiser ! Nous avons déjà payé un prix horriblement élevé et nous piétinons. Rien sur Oleg Kazenine, Leonid Kaminski est dans la nature et, chaque fois que nous arrivons à isoler une «source» possible, elle est éliminée féroce.

Un jour, nous allons apprendre que les S.300 sont en Iran et nous aurons l'air d'imbéciles. Un ange passa, volant très, très bas... Malko se revoyait, à Washington, avec Frank Capistrano. Il balançait entre le découragement et la fureur.

- Il faut que je torde le bras à Anatoly Arkadin, conclut-il. C'est notre unique chance de progresser.

- Recommandez-lui d'être très prudent, conseilla le chef de Station. À lui et à sa femme. Ils nous ont rendu beaucoup de services et ce sont à peu près les seuls auxiliaires qui nous restent.

- Pas tout à fait, corrigea Malko. Je suis certain que Lena Vorontsova a été mêlée à la tentative d'assassinat contre moi, où Cyntia Fisher et Jim Malone ont été tués. Elle me fuit, mais je vais tenter de la coincer. Et puis, il y a aussi Raissa Rachevski. Elle a partagé longtemps la vie d'Oleg Kazenine. À force de l'interroger, je découvrirai peut-être un détail intéressant.

- Je vous souhaite bonne chance ! conclut Tom Polgar.

Malko était déjà en train d'appeler Raissa Rachevski. Il tomba sur le répondeur et laissa un message, l'invitant à dîner. Bien sûr, il savait que cet appel risquait d'être intercepté par le FSB, mais il ne pouvait pas se résigner à ne plus voir personne.

Et, à part son lien assez lointain avec Oleg Kazenine, Raissa n'avait aucun lien avec l'affaire des S.300. Donc, le FSB pouvait la considérer comme un « leurre » utilisé par Malko pour distraire leur attention.

Leonid Kaminski avait passé son dimanche à broyer du noir. Il était presque certain que Gleb Nachistik avait été assassiné par les «organes» pour éviter qu'il ne parle à la CIA. Le *kricha* d'Oleg Kazenine s'avérait d'une terrible efficacité.

La mort du retraité n'avait précédé que de quelques minutes la visite de Malko Linge, agent de la CIA, à son domicile... Nouveau mystère : comment les *Amerikanski* avaient-ils pu remonter jusqu'à Gleb Nachistik ? De toutes façons, en le recherchant, c'était lui, Leonid Kaminski, son ami de trente ans, qu'ils cherchaient à retrouver. En dépit de sa formation de *silovik*, Leonid Kaminski réprouvait cette exécution brutale. Il eut été plus simple de prévenir Gleb Nachistik qui aurait sûrement accepté de ne pas parler.

En plus, Maksim, son frère, risquait de se poser des questions. Pourvu que cet incident ne perturbe pas le bon déroulement de l'opération des S.300 dont Måksim Nachistik était la cheville ouvrière.



Le lieutenant Nicolai Eldar profitait de la tranquillité du dimanche après-midi pour rédiger son rapport d'étape réclamé par le sixième étage, récapitulant les opérations de surveillance de l'agent de la CIA Malko Linge. Les derniers éléments recueillis lui mettaient la puce à l'oreille. Après avoir transmis le résultat d'une écoute technique entre une certaine Galina Arkadin et la «cible» la personne mentionnée dans cette écoute - un retraité du nom de Gleb Nachistik s'était suicidé. Juste au moment où la « cible » lui rendait visite.

Le lieutenant Eldar n'avait aucun doute sur ce «suicide». Il s'agissait d'une opération «humide» menée par les gens de la VIIe section.

Donc, d'une affaire très sérieuse, qu'il ne cernait pas encore bien. Son téléphone sonna : c'était le colonel Kolaski qui, lui aussi, faisait des heures supplémentaires et lui demandait de monter au sixième étage.

Lorsqu'il entra dans le bureau, l'officier supérieur était penché sur une liste et il leva la tête, saluant brièvement.

- Asseyez-vous, lieutenant Eldar, dit-il. Jusqu'ici vous avez fait du bon travail et je vous félicite. Je vais désormais vous en dire plus sur votre mission. Nous surveillons des espions américains qui tentent de s'emparer d'un important secret d'État. Nous devons tout faire pour les en empêcher...

- Bien sûr ! acquiesça le lieutenant.

- Ils tentent ou vont tenter d'entrer en contact avec un certain nombre de personnes, des citoyens russes, continua le colonel Kolaski.

Votre mission est de les en empêcher à tout prix. En voici la liste.

Il lui tendit une feuille de papier que le lieutenant Eldar parcourut : elle ne comportait que quatre noms.

Maksim Nachistik.

Gleb Nachistik.

Leonid Kaminski.

Oleg Kazenine.

- En ce qui concerne Gleb Nachistik, le problème est réglé, corrigea le colonel d'une voix égale.

Le lieutenant leva la tête.

- Oleg Kazenine, c'est l'oligarque ?

- Oui. Mais je ne pense pas que cet espion arrive jusqu'à lui. Concentrez-vous sur les autres.

Autre chose : la femme qui a communiqué l'adresse de Gleb Nachistik à l'espion américain est la fille d'un colonel de chez nous. Ce serait bien de la contacter et de faire en sorte qu'elle se comporte bien.

Plus nous en saurons sur ces espions de la CIA, mieux nous pourrons les vaincre.

CHAPITRE XI

Raissa Rachevski émergea de son immeuble, enveloppée dans un long vison foncé, coiffée d'une chapka assortie et se glissa dans la Porsche Cayenne de Malko sans même un regard pour la BMW des «*baby-sitters*». Elle avait rappelé Malko alors qu'il se trouvait encore à l'ambassade pour accepter son invitation.

- C'est gentil de m'avoir téléphoné, fit-elle, j'ai décommandé un dîner avec un plouque de l'Oural qui m'aurait traitée comme un morceau de viande.

Visiblement, elle n'avait aucune arrière-pensée sur les motivations de Malko à son égard. Celui-ci, devant le charme enveloppant de cette splendide créature, avait un peu de mal à réaliser qu'il se trouvait au cœur d'un conflit féroce dont le « suicide » de Gleb Nachistik n'était que le dernier et sinistre épisode.

- Où m'emmènes-tu ? demanda-t-elle.
- Au Soho. Ils sont ouverts le dimanche.
- Bravo. Ils ont un fantastique caviar rouge.



La moitié d'une bouteille de «*Tsarskaya*» s'était évaporée. La «vodka du Kremlin» se buvait comme de l'eau. Assise sur un des hauts tabourets servant de siège du Soho, Raissa Rachevski, sa somptueuse poitrine offerte par le décolleté carré de sa robe noire, semblait apprécier la compagnie de Malko. Ce dernier n'avait pas encore mentionné Oleg Kazenine, se contentant de banalités, lorsque Raissa demanda.

- À propos, est-ce que tu as contacté Yuri Petrov ? Malko faillit tomber de son tabouret.

- Pourquoi l'aurais-je fait ?

Raissa le fixa, avec une drôle d'expression.

- Tu m'as bien dit que tu cherchais des investisseurs à Moscou ? Quand je t'ai parlé de lui, je pensais que tu demanderais à Anatoly de te le présenter. Il le connaît quand même assez bien.

- J'ai eu d'autres choses à faire, prétendit Malko.

Raissa termina sa glace et dit.

- Si tu veux le faire, c'est le moment. Il est à Moscou en ce moment.

- Comment le sais-tu ?

- Je suis restée copine avec une petite *domarabotaskaya* ouzbek qui travaille toujours chez Oleg. Je lui téléphone régulièrement et elle me donne des informations. Au cas où Oleg se retrouverait provisoirement seul... Donc, Yuri Petrov s'est installé pour quelques jours à la datcha.

- Tu sais pourquoi il est venu ?

- Il fait régulièrement le point financier avec Oleg. Et il lui apporte du cash. Oleg n'a pas beaucoup d'argent en Russie. Tout est à l'extérieur et c'est Petrov qui assure la liaison. Quand j'étais là-bas, il débarquait régulièrement avec des valises pleines de billets de cent dollars.

Une fois, même, au milieu des billets, il y avait une tête enveloppée dans du plastique.

- Une tête ! s'exclama Malko. Horrifié. Une tête de quoi ?

- Ça devait être une tête de Tchétchène, précisa Raissa Rachevski, parce que Vladimir Petrov arrivait de Grosny. J'en ai parlé à Oleg, il m'a dit que c'était celle d'un type qui avait voulu le voler. Avec les *tchernozopie*, ça arrive souvent.

- Qu'a-t-il fait de cette tête ?

- Oh, il l'a donné à ses cochons. C'était juste pour s'assurer que le type avait bien été puni.

Du coup, elle se resservit un peu de *Tsarskaya*, imité par Malko.

Celui-ci se dit qu'elle venait de lui donner un prétexte pour relancer Anatoly Arkadin.

Déjà, elle était en train de se laisser glisser de son tabouret d'une façon tellement sensuelle qu'il se demanda si elle n'allait pas s'enrouler autour de lui, séance tenante. Elle se contenta de suggérer.

- On va regarder un film chez moi, si tu as le temps ?

Même à l'article de la mort, un moribond l'aurait pris...

Apparemment, elle s'était entichée de Malko, en dépit de la modestie de son « *golden hello* ». Ou alors, elle avait des vues sur lui, et voulait lui montrer toutes les facettes de son talent. Pour son ego, Malko privilégia la première hypothèse.

Dans la Porsche Cayenne, Raissa se tint très sagement. Puis, arrivée chez elle, installa Malko dans le salon rouge et lança.

- Installe-toi, j'arrive. Je me demande si on ne va pas aller faire un tour au «Famous».

Malko réalisa, alors qu'elle avait déjà disparu, que c'était bizarre

d'être repassé chez elle pour ressortir. Raissa était déjà de retour, enveloppée dans une pelisse en vison mauve descendant jusqu'à ses escarpins. Malko se leva. Elle voulait *vraiment* ressortir... Raissa s'immobilisa en face de lui :

- Je te plais ?

- Tu es magnifique ! fit-il. Mais...

Il n'eut pas le temps de continuer : Raissa venait écarter les pans de sa pelisse. Malko éprouva un petit choc à l'épigastre. Sous le vison, elle ne portait que des bas noirs montant jusqu'à l'aîne, accrochés à une guêpière assortie au vison. Celle-ci s'arrêtait juste au-dessus de son pubis à la fourrure soigneusement taillée. Raissa prit la main droite de Malko et la posa entre ses cuisses.

- Tu veux sortir ou rester ici ? demanda-t-elle doucement.

Il était déjà en train de l'envahir. Fermant les yeux, Raissa gémit.

- Fais-moi mal aux seins. Maltraite-les...

C'était d'autant plus facile que le haut de sa guêpière s'arrêtait bien en dessous des mamelons, se contentant de soutenir la lourde masse des seins... Ds restèrent ainsi debout, titubant sous leurs caresses réciproques, puis Malko poussa Raissa sur le canapé, l'y renversa et s'enfonça dans son ventre tandis que la jeune femme posait sa cuisse gauche sur l'accoudoir pour lui permettre de l'envahir plus profondément.

Elle avait gardé son vison dont les pans retombaient autour d'eux, comme un écrin. Les mains crispées sur les seins arrachés de la guêpière, Malko explosa très vite, se libérant des angoisses de la journée. Lorsqu'il se retira, Raissa se releva, fit glisser le manteau de ses épaules et prit Malko par la main.

- Viens, on va regarder un film...

Elle glissa un DVD dans le lecteur, s'allongea sur le ventre, face à l'écran, sans ôter sa guêpière. Malko comprit vite pourquoi : c'était un film X avec, comme vedette, une actrice qui ressemblait à Sophia Loren.

- Viens, demanda Raissa.

En même temps, elle surélevait son bassin et se cambrait au maximum. Malko s'agenouilla derrière elle et demeura immobile, son sexe posé sur sa croupe. Assez vite, il la sentit reprendre de la consistance et, tout naturellement il s'enfonça dans le ventre de Raissa et y demeura presque sans bouger.

- Baise-moi doucement, souffla-t-elle.

Il fit ce qu'elle désirait tandis que le regard glué à l'écran, Raissa se caressait.

* * *

Galina Arkadin se préparait à sortir lorsque la sonnerie stridente de son interphone la fit sursauter. Elle n'attendait personne. Elle décrocha le récepteur et, aussitôt, une voix d'homme demanda.

- *Gosnaya* Arkadin ?

- *Da*.

- Federalniya Slushba Bezopasnosti. Nous pouvons monter ?

La jeune femme en demeura muette quelques secondes, tétanisée. Que lui voulait le FSB ?

- *Setchas* ! insista son visiteur.

Elle appuya sur le bouton libérant la porte d'en bas.

Ils furent là quelques instants plus tard. Jeunes, plutôt bien habillés, polis, mais le visage sévère. L'un d'eux exhiba une carte tricolore.

- *Gosnaya* Arkadin, nous avons l'ordre de vous emmener.

- *Oui* demanda la jeune femme d'une voix étranglée.

- Nous ne sommes pas autorisés à vous le dire.

Ils restaient là, plantés devant elle. Les images s'entrechoquaient dans la tête de Galina Arkadin. Des récits de la sinistre prison de Lefortovo. Les cellules «froides» où on grelottait sans couverture, par -20°, sous une lumière aveuglante. Les cellules « chaudes », où le prisonnier était assis par terre sur un sol recouvert de gros sel, par une chaleur de 45°.

- Je viens, bredouilla-t-elle, en enfilant son manteau.

Ils montèrent tous les trois dans une Lada récente beige et prirent la direction du sud de la ville, traversant la Moskwa.

Galina Arkadin en fut un peu soulagée : ils n'allaient pas dans les bureaux du FSB. Ils roulèrent une demi-heure, toujours vers le sud, gagnant un quartier de « barres », sinistre, puis un vaste cimetière donnant sur un grand boulevard. La voiture s'arrêta à l'entrée et ils continuèrent à pieds.

Le cimetière était presque vide, à part un petit groupe rassemblé devant une tombe, trou sombre au milieu de l'étendue neigeuse.

Il y avait très peu de monde, une quinzaine de personnes, des hommes, à l'exception de deux «*starishkas*», la tête recouverte d'un

fichu. Les hommes portaient des casquettes et des vestes de cuir. Ses deux « anges gardiens » prirent Galina par le bras et l'un d'eux souffla.

- Restez ici.

Galina était tellement paniquée qu'elle ne songea même pas à demander qui était celui ou celle qu'on enterrait dans ce cimetière perdu.

Le pope terminait sa prière. Galina Arkadin aperçut à côté de la tombe deux hommes qui semblaient très affectés. L'un pleurait. Puis, pendant que l'on descendait le cercueil dans la fosse, un des deux agents du FSB la prit par le bras.

- Venez.

- Où allons-nous ?

- Bolchaïa Lubianka.

La rue où se trouvait le FSB Moscou. Elle sentit ses jambes se dérober sous elle, mais ne dit rien. A quoi bon ?

Une demi-heure plus tard, on la poussait dans l'ascenseur du 26 Bolchaïa Loubiauka. Puis, on l'installa dans un petit bureau surchauffé aux murs blancs et nus. Elle y resta près de vingt minutes avant qu'un homme l'y rejoigne. La trentaine, blond, plutôt sympathique. Il s'assit de l'autre côté du bureau et dit poliment.

- *Dobredin, gosnaya* Arkadin. Je suis le lieutenant Nikolai Eldar.

- *Dobredin, gospodin*, répondit d'une voix étranglée Galina Arkadin.

- Vous êtes la fille du colonel Rouslan Kovalev, qui appartenait au Second Directorate du KGB et se trouve en retraite actuellement ?

Galina Arkadin inclina la tête affirmativement. L'allusion à son père l'avait un peu rassurée.

- Vous êtes donc une citoyenne responsable et respectueuse de nos institutions, continua l'officier du FSB.

- Oui, bien sûr.

Il y eut un bref silence. Elle se demandait où il voulait en venir. Puis, le lieutenant Eldar enchaîna.

- Savez-vous qui on enterrait tout à l'heure, au cimetière où mes hommes vous ont emmenée ?

- Non.

- Un certain Gleb Nachistik. Un ingénieur à la retraite. Vous le connaissiez ?

- Non.

Le lieutenant Eldar se pencha légèrement en avant.

- Dans ce cas, pourquoi avoir communiqué son adresse et son nom à un espion américain ?

* * *

- Mes gars n'ont même pas pu approcher du cimetière ! explosa Tom Polgar. Ils ont été interceptés par une voiture de la *Milicija*, qui a vérifié leurs papiers et leur ont dit que la zone était provisoirement interdite aux étrangers.

Donc, les agents de la CIA n'avaient pas pu assister à l'enterrement de Gleb Nachistik. Et, encore moins vérifier si Leonid Kaminski s'y trouvait.

Malko hocha la tête.

- Cette fois, ils ne se cachent plus. L'opération que nous essayons de démanteler est protégée par les autorités. Évidemment, ils n'avoueront pas, mais feront tout pour nous empêcher de progresser.

Nous aussi, nous allons verrouiller. Oublions Leonid Kaminski : il me reste une carte à jouer : Oleg Kazenine et son conseiller financier, Yuri Petrov.

Grâce à Raissa Rachevski, je sais qu'il se trouve à Moscou en ce moment. Je vais «activer» Anatoly Arkadin.

- Le FSB qui vous surveille va le savoir...

- Pas nécessairement, répliqua Malko. Pendant la Guerre Froide, les agents de la *Company* opérant à Moscou étaient étroitement surveillés par le KGB. Ils ont quand même réussi à « traiter » des « sources », au prix d'efforts incroyables, d'une prudence de tous les instants et, d'astuces toujours renouvelées. Désormais, je vais protéger mes contacts de cette façon.

- Comment? demanda Tom Polgar, intrigué.

Lui n'avait pas connu la période de la Guerre Froide.

- Je vais faire porter une lettre à Anatoly Arkadin au lieu de lui téléphoner, expliqua Malko. Chez lui. J'ai le code de son immeuble. Avez-vous quelqu'un qui puisse le faire ?

- Oui, bien sûr.

- Le FSB ne peut pas surveiller tous les membres de l'Agence, renchérit Malko. Donc, cela devrait marcher. Je vais donner rendez-vous à Arkadin, demain matin dans ma chambre du Ritz Carlton. Il y va tout le temps, pour y rencontrer des tas de gens.

- Vous êtes certain que votre chambre n'est pas « sonorisée ».

- Non, mais vous allez m'envoyer tout de suite une équipe de «dératiseurs».

- On peut jouer comme ça ! reconnu le chef de Station. Sinon, vous n'avez plus qu'à retourner dans votre fichu château.

* * *

Maksim Nachistik et Leonid Kaminski quittèrent le cimetière les derniers, en compagnie du pope. Ils n'échangèrent pas un mot jusqu'à la sortie, remontant ensuite dans la voiture de Maksim Nachistik, une Mazda plus très jeune. Dès qu'ils eurent démarré, Maksim se tourna vers son ami.

- Que penses-tu de ce suicide ?

Leonid Kaminski demeura silencieux quelques secondes, puis laissa tomber.

- C'est très triste.

- Je lui téléphonais tous les jours, enchaîna Maksim Nachistik. Nous avions convenu d'aller ensemble à Ismalova dimanche prochain. Gleb collectionnait les vieilles décorations. Il était en très bonne santé, il n'avait pas de problèmes. Il n'avait aucune raison de se suicider.

La conversation prenait un ton inquiétant. Leonid Kaminski décide de brusquer son ami.

- Qu'est-ce que tu penses ?

Maksim Nachistik se tourna vers son copain.

- Il a été assassiné.

- Qu'est-ce qui te fais dire ça ?

- J'ai été là-bas, j'ai parlé à des gens. Quelques minutes avant sa mort, un étranger cherchait mon frère. Et juste avant lui, deux types sont entrés dans son Korpus. Des types que personne ne connaissait mais qui avaient le code de l'immeuble. Quelques instants plus tard, Gleb sautait par la fenêtre.

- Qu'est-ce que tu penses ?

- Ils l'ont assassiné.

- Qui ?

- Des *prestoutniks*, payés par les Organes.

- Pourquoi ?

- Je ne sais pas. J'ai peur que ce soit lié à ce que nous faisons en ce moment.

- Tu crois que les *Amerikanski* l'auraient fait assassiner ?

- Les *Amerikanski* ou d'autres, fit Maksim Nachistik en actionnant son bip pour ouvrir le portail de l'usine KMZ.

- Qui d'autre ?

L'ingénieur descendit de voiture et se tourna vers Leonid Kaminski.

- Tu sais bien à qui je pense ! Nous sommes protégés par des gens puissants et dangereux. Tu me l'as dit toi-même.

- Oui, bien sûr, reconnut Leonid Kaminski, mal à l'aise.

- Leonid, je veux que tu trouves qui a jeté Gleb par la fenêtre de son appartement du dix-huitième étage, avec son filet à provisions encore plein ! Gleb était ma seule famille. Je veux savoir qui l'a tué et pourquoi.

- Je n'ai aucun élément, protesta Leonid Kaminski.

Maksim le fixa longuement et dit :

- Leonid, pas un seul S.300 ne quittera cette usine tant que je ne saurai pas qui a tué mon frère et pourquoi.

- Bien, promit Leonid Kaminski, je vais faire une enquête.

Pour la première fois depuis très, très longtemps, ils se quittèrent sans s'embrasser.

* * *

Galina Arkadin avait l'impression d'avoir perdu plusieurs kilos et, pourtant, elle n'était dans les locaux du FSB que depuis une heure à peine. Le lieutenant Eldar lui avait posé mille questions sur sa relation avec Malko Linge et elle avait raconté tout l'historique de leurs rapports, expliqué, qu'innocemment, elle avait demandé à son père des renseignements qu'elle avait ensuite transmis à Malko Linge, un ami de son mari. Elle n'avait pas parlé de son voyage à Kagan et le lieutenant n'y avait pas fait allusion. Donc, ils ne la surveillaient pas depuis longtemps.

Bien entendu, elle avait juré qu'à aucun moment, elle ne s'était doutée qu'il s'agissait d'un espion, le prenant pour une sorte de chercheur.

Régulièrement, le lieutenant Eldar vérifiait ses dires dans un épais dossier posé devant lui. Ce dernier venait de s'absenter du bureau et elle en avait profité pour fumer une cigarette. Il réapparut, tenant un document de plusieurs pages à la main, qu'il posa devant Galina Arkadin.

- Voulez-vous relire et signer, dit-il, avant de ressortir.

Galina Arkadin était trop bouleversée pour vraiment relire. Elle

parcourut le procès-verbal et le signa. Juste au moment où son interrogateur réapparaissait. Il relut le procès-verbal puis leva la tête.

- *Gostnaya* Arkadin, je pense que vous êtes consciente que, sans la personnalité de votre père, vous ne seriez pas ressortie libre de ce bureau.

- Mais, protesta la jeune femme, je n'ai rien fait de mal.

- Vous avez participé à une entreprise de déstabilisation de l'État en coopérant avec l'agent d'une puissance étrangère, l'espion Malko Linge. Avez-vous couché avec lui ? Galina sursauta.

- Non, bien sûr.

Le lieutenant Eldar n'insista pas.

- Désormais, vous êtes consciente de vos erreurs qu'il va falloir nous aider à réparer.

- Bien sûr, bredouilla Galina Arkadin sans discuter.

Elle aurait donné n'importe quoi pour se retrouver dehors, dans la rue.

- *Dobré*, conclut son interrogateur. Voilà donc vos instructions. D'abord, vous ne devez dire à personne - pas même à votre mari - que vous êtes venue ici.

- D'accord.

- Ensuite, continua le lieutenant Eldar, désormais, chaque fois que vous serez en contact avec cet espion, il faudra immédiatement me rendre compte. Voilà le numéro où vous pouvez me joindre nuit et jour.

- Mais je ne veux plus le voir ! protesta Galina.

- Si, il faut continuer, répliqua le lieutenant Eldar, sinon, il se méfierait.

Elle prit le bristol qu'il lui tendait.

Son cerveau n'arrivait pas à réaliser la vérité : désormais, elle faisait partie de l'immense armée des «collaborateurs» des «organes». Elle en aurait pleuré de honte.

Le lieutenant du F.S.B contourna son bureau et ouvrit la porte.

- Voilà, dit-il. Si vous nous conduisez bien, ce dossier sera classé définitivement.

Galina Arkadin eut l'impression qu'une porte de cellule se refermait derrière elle : en une heure, elle venait de changer d'univers. Sachant que, désormais, avec ce procès-verbal, le Procureur Général de Russie pouvait ouvrir une instruction contre elle pour «espionnage». Une

peine punie de plusieurs années de camp de travail. Or, les juges faisaient strictement ce que leur intimait le procureur.

Elle jaillit de l'immeuble de béton gris et s'éloigna à pieds comme un automate. Le plus dur restait à faire : commencer sa carrière de collaboratrice du FSB en mentant à son mari et à tous ceux qu'elle croiserait.

Le chef de Station de la CIA arborait une mine d'enterrement et ce n'était pas l'infâme café dont il se goinfrait toute la journée qui lui remonterait le moral. En attendant son rendez-vous avec Anatoly Arkadin, Malko essayait de lui remonter le moral.

Ce qui n'était pas évident.

- Depuis le début de cette affaire, nous ne prenons que des coups ! résuma Tom Polgar.

Chaque fois que nous explorons une piste, elle se termine en impasse sanglante...

Le vestiaire du Bordo, le malheureux Gleb Nachistik, «suicidé» simplement parce qu'il était susceptible de nous mener à son frère. On aurait pu lui donner l'ordre de se taire, mais les Russes ne comprennent que la férocité.

Peu à peu, le FSB vous a enfermé dans une espèce de cage invisible, à l'intérieur de laquelle vous vous débattiez.

En plus, vous devriez être mort...

- Nous avons quand même acquis la certitude qu'il se passe quelque chose autour des S.300, objecta Malko.

Tom Polgar lui jeta un regard ironique.

- Vous pensez que je peux faire un rapport avec des «certitudes» ? L'Agence m'a demandé de lui fournir un dossier solide permettant d'impliquer le gouvernement russe. On n'en prend pas le chemin... Malko ne répondit pas : l'Américain avait raison : il n'arrivait pas à réunir des preuves concrètes de ce qu'il soupçonnait. Les Russes étaient chez, avaient tous les pouvoirs légaux et illégaux et une volonté féroce de garder leur secret.

Il releva la tête.

Où voulez-vous en venir ?

- Qu'est ce que vous préconisez ?

Tom Polgar n'hésita pas.

- Il me l'ai dit : je me réveille tous les matins en me demandant s'il ne faut pas «démonter».

- Tout laisser tomber ?

- Exactement. Inutile de risquer votre vie, celle de gens qui peuvent vous aider.

- J'ai encore une piste : Oleg Kazenine... objecta Malko.

L'Américain secoua la tête.

- Vous êtes persuadé qu'il est mêlé à cette affaire mais c'est seulement une impression, pas une preuve.

- Les rencontres avec Leonid Kaminski qui, lui est au cœur du problème.

- Rien ne dit qu'ils se voient pour cette affaire, objecta Tom Polgar. Et même si c'est vrai, comment allez-vous «confesser» Oleg Kazenine?

Il ne va certainement pas coopérer et vit dans un autre univers inaccessible ; il n'a même pas besoin de la protection du FSB.

Malko se sentit très fatigué d'un coup. Les pensées désagréables se bouscullaient dans sa tête. Comme la récréation de la veille au soir avec Raissa Rachevski semblait loin. C'est vrai, il ne lui restait plus beaucoup de munitions, mais, s'il arrivait à remonter sur Yuri Petrov, l'homme de confiance de l'oligarque, il trouverait peut-être quelque chose.

Tout reposait sur Anatoly Arkadin.

- Donnez-moi quelques jours de plus, demanda-t-il. J'ai un vecteur pour remonter sur Oleg Kazenine.

Si cela ne marche pas, *Ich gibt auf*

Tom Polgar secoua la tête.

- OK. Vous êtes têtue, mais attention ! Après avoir éliminé vos «sources», le FSB veut la cerise sur le gâteau : votre tête. Il y a six mois, nous avons récupéré, grâce aux Cousins, un defecteur du FSB. Il nous a dit que votre portrait se trouve tout en haut de la liste du FSB des gens à éliminer.

Je pense que si Vladimir Poutine pouvait vous arracher les yeux avec un crochet de boucher, ce serait le plus beau jour de sa vie.

Vous leur avez fait beaucoup de mal.

-Eh, bien, conclut Malko en se levant, je vais essayer de leur en faire encore. Priez pour qu'Anatoly Arkadin vienne ce soir.

CHAPITRE XII

Sanglé dans un manteau noir au col de velours qui mettait en valeur sa silhouette mince, chemise blanche, cravate bleue, Anatoly Arkadin était très élégant. Seuls, son regard un peu fuyant et sa barbe de deux jours détonaient sur cette gravure de mode. À peine Malko eut-il entrouvert la porte de sa chambre, qu'il se glissa à l'intérieur, vif comme un chat.

Malko jeta un coup d'œil dans le couloir : personne.

Anatoly Arkadin était en train de défaire son manteau.

- Pourquoi ne pas m'avoir téléphoné? demanda-t-il.

- Pour vous éviter des problèmes. Je pense que le FSB surveille toutes mes communications.

Anatoly Arkadin hocha la tête et annonça.

- Je n'ai rien de nouveau.

- Moi, si, répondit Malko. Yuri Petrov est à Moscou. Il faudrait le relancer.

- Je lui avais laissé un message, protesta mollement Anatoly Arkadin, il ne m'a pas rappelé.

- Peut-être parce qu'il n'était pas là. Il faut le contacter. Organiser ensuite une rencontre avec moi et votre rôle sera terminé.

- Et vous pensez qu'Oleg Kazenine ne me fera rien, ensuite ? protesta le banquier-playboy.

- Vous aurez la possibilité de quitter la Russie et d'être protégé pendant un certain temps. Ensuite, Oleg Kazenine ne pourra plus s'attaquer à vous. J'ai parlé de vous à l'ambassade américaine, dont le conseiller commercial serait prêt à vous recommander à des banques américaines, par la suite. En sus de votre million de dollars.

Anatoly Arkadin regardait la moquette ; il releva la tête et laissa tomber sans enthousiasme.

- *Dobre, it* vais rappeler Yuri Petrov. Mais...

- Vous ne me téléphonez plus *jamaïs*, souligna Malko. Si Petrov vous fixe un rendez-vous, glissez sous ma porte une carte du restaurant Salianka. Ensuite, c'est moi qui vous contacterez. Notre relation doit être totalement protégée.

Le jeune homme était en train de remettre son manteau. Il adressa un sourire timide à Malko.

- On va faire comme cela...

Malko alla vérifier que le couloir était vide, avant de le laisser partir et recommanda :

- Prenez l'ascenseur jusqu'en haut et redescendez, comme si vous veniez du bar. La porte refermée, il se dit qu'il jouait sa dernière carte.

* * *

En reconnaissant la voix de Lena Vorontsova, Malko n'en crut pas ses oreilles.

- Tu as cherché à me joindre, fit-elle, j'étais à Vladivostok avec Gocha. Qu'est ce que tu voulais ?

- Te voir, dit Malko. Je suppose que tu es déjà prise ce soir?

Il était un peu plus de huit heures.

- Oui, et, en plus, Gocha ne veut plus que je te voie. Tu le comprends, non ?

- Tout à fait, admit Malko, mais je ne souhaitais pas te voir pour te faire la cour. Seulement pour te poser une question.

- Laquelle ?

- Pourquoi m'as-tu demandé de passer te voir d'urgence, le matin du jour où on a tenté de me tuer, lorsque je suis sorti de chez toi. Tu n'avais rien à me dire.

- J'avais envie de te voir...

- Tu mens, fit calmement Malko. Quelqu'un t'a demandé de me « convoquer ». Pour faciliter le travail de l'homme qui a tiré sur nous, ensuite, dans ta rue.

Il avait hésité avant de lancer sa bombe, mais il ne savait pas quand il pourrait de nouveau parler à Lena. Celle-ci resta silencieuse quelques instants puis lâcha :

- Je ne veux plus parler de cela. Tu m'a causé assez de problèmes. Si je te répondais, je risquerais ma peau.

Sans préavis, elle raccrocha, laissant Malko sur sa faim, mais, dans un sens, satisfait : il ne s'était pas trompé. Lena Vorontsova avait bien collaboré à l'attentat où Cyntia Fisher et Jim Malone avaient trouvé la mort.

Il faudrait qu'il remonte à la charge.

Quant à ses motivations, c'étaient toujours les mêmes dans l'univers russe régi par la violence. Quand des gens dangereux vous demandaient un service, la plupart du temps, on cédait.

Juste pour rester vivant.

Mais qui était le sponsor ? Le FSB ou d'autres ? Il ne connaîtrait peut-être jamais la réponse.

* * *

Il était presque une heure de l'après-midi et le lieutenant Eldar était toujours plongé dans l'examen des relevés téléphoniques de Lena Vorontsova, à la suite de la communication interceptée entre cette dernière et l'espion de la CIA. Or, en recoupant les appels reçus avec les numéros répertoriés dans l'ordinateur central du FSB, il venait de faire une découverte intéressante.

Un des appels donnés à Lena Vorontsova émanait d'un certain Vadim Stoletovo, *ex-silovik* passé dans le privé, aux activités hautement sulfureuses. À ce titre, toutes ses communications étaient enregistrées.

Le lieutenant Eldar rédigea donc une fiche de demande à l'intention du service de la gestion des écoutes, demandant à ce qu'on lui sorte le transcript de cette conversation. L'ayant fait, il boucla tout dans son coffre et descendit rejoindre un de ses vieux copains du MVD avec qui il avait rendez-vous pour déjeuner au *Chit y Metch*, juste en face du siège du FSB Moscou.

* * *

Malko descendit d'une rame allant à Kirousko-Franciskaya à la station Komosomolskaia et gagna la galerie dominant les voies, d'où on pouvait partir dans différentes directions.

Depuis le matin, il s'entraînait à des « parcours de sécurité » après avoir été briefé par un ancien de l'ambassade qui lui avait appris quelques trucs utilisés par les agents de la CIA, durant la Guerre Froide, pour se débarrasser de leurs suiveurs du KGB. Le métro russe était parfait pour ce genre d'exercice, avec ses voies sur différents niveaux, ses énormes stations et ses lignes descendant profondément sous la ville. C'était le métro le plus profond du monde, à dessein, construit pour servir d'abri aux autorités.

Il plongea brusquement dans un petit couloir donnant sur la ligne N ° 1. Une rame entrait en gare, direction Podbelskogo. Il sauta dedans, se retourna et surveilla le couloir par lequel il était arrivé.

Personne ne s'y était montré lorsque la rame repartit. Il se détendit, ravi. Il avait déjà semé ses « *baby-sitters* », sans le vouloir, et désormais, il avait aussi semé ses éventuels suiveurs du FSB.

Cet exercice avait un double avantage. D'abord, s'entraîner pour de

futurs rendez-vous «sensibles», et, ensuite, déstabiliser le FSB.

Qui se demandait sûrement qui il allait retrouver pour se donner autant de mal... Il redescendit à la station Sokolniki et repartit en sens inverse, jusqu'à Arbatskaya. Il allait flâner un peu dans le vieil Arbat.

Depuis deux jours, il était au point mort. Anatoly Arkadin n'avait pas donné signe de vie, il n'osait pas rappeler Raissa Rachevski pour ne pas la compromettre aux yeux du FSB.

* * *

La nourriture était devenue infecte au *Chit y Metch*, jadis fréquenté par l'élite du KGB. Le lieutenant Eldar était furieux : 450 roubles pour de la merde, il n'avait pas les moyens, même en trichant sur ses notes de frais.

La vue du dossier qu'on avait déposé sur son bureau lui rendit sa bonne humeur. Il l'ouvrit et s'y plongea. En réalité, il s'agissait seulement de deux conversations téléphoniques, entre Lena Vorontsova et Vadim Stoletovo, l'homme surveillé par le KGB.

Très courtes.

Dans la première, il lui rappelait qu'ils s'étaient vus à l'époque où elle partageait la vie d'Oleg Kazenine et qu'il faisait appel à elle pour un petit service. Les intérêts d'Oleg Kazenine étaient menacés par quelqu'un qu'elle connaissait, un agent de la CIA. Il lui demandait comme une faveur de l'attirer chez elle, le lendemain, afin que ses hommes puissent démarrer une filature, le prévenant ensuite en temps réel.

Lena Vorontsova avait un peu discuté, puis s'était laissé convaincre.

La seconde conversation était encore plus courte : émanant de Lena Vorontsova, elle ne durait que quelques secondes. La jeune femme annonçait que Malko Linge venait de quitter son appartement.

Il n'y aurait pas eu de quoi fouetter un chat si cet appel n'avait pas débouché sur un double meurtre...

Le lieutenant Eldar rédigea une note explicative, y joignit les comptes-rendus d'écoute et les fit porter par un planton au sixième étage, chez le colonel Kolaski. Lui seul pouvait dire quelle suite il convenait de donner à cette information.

* * *

Malko arrêta une Lada verdâtre et se pencha à la glace ouverte.

- Dobredin. Amerikanski Posolstro, pajolsk. Novinski bulevar.

- 300 roubli, fit le chauffeur.

- Davai.

Il se laissa tomber sur le siège arrière, totalement défoncé et qui sentait le chou. Il en avait assez de cette inaction et, si le lendemain, il n'avait pas de nouvelles d'Anatoly Arkadin, il allait le relancer. En roulant vers l'ambassade, il se consola en se disant que ses suiveurs surveillaient sûrement l'ambassade et qu'ils allaient être persuadés qu'il venait rendre compte d'un important rendez-vous.

Le colonel Kolaski reçut à six heures et demi la réponse au rapport qu'il avait fait parvenir au chef du FSB, Alexander Bortnikov, dans une enveloppe cachetée fermée par le sceau personnel de Bortnikov. La réponse était très concise.

« Ce problème doit être réglé. Transmettez à la Section VII »

Malko tournait en rond comme un fauve en cage. Près de quatre jours d'inactivité avait eu raison de ses nerfs, et il finissait par se demander si la suggestion de Tom Polgar - démonter - n'était pas la solution la plus sage.

La veille, après ses habituelles pérégrinations dans le métro, il avait pris le risque calculé de déposer une carte de l'hôtel Ritz Carlton dans la boîte aux lettres d'Anatoly Arkadin. Espérant que le jeune play-boy comprendrait le message. La veille au soir, il avait dîné avec Raissa Rachevski, sans même en profiter. Moscou lui sortait par les yeux. Il se donna encore quarante-huit heures.

* * *

Lena Vorontsova entrouvrit les yeux et les referma. La veille elle s'était couchée très tard, avait un peu abusé de la cocaïne et de la vodka. Dans la fête où elle se trouvait, un superbe appartement de la « chaussée des milliardaires », tous ceux qui étaient là cherchaient de la chair *vraiment* fraîche. À leurs yeux, elle était déjà dévaluée, même si partout ailleurs dans le monde, les hommes seraient tombés raides devant elle.

Les oligarques voulaient des filles arrivant de province, d'une beauté sublime, n'ayant jamais baisé avec personne à Moscou.

À leurs yeux, elle était déjà une vieille femme.

À trente-deux ans.

Certes, elle avait récupéré Gocha Sukhumi et son avance matériel semblant assuré, mais il la traitait mal, pour le venger de son infertilité. Elle rouvrit son portable et écouta ses messages. Surtout des copines. Plus une de Gocha lui donnant rendez-vous au Café Pouchkine pour déjeuner.

Elle entendit la porte d'entrée : c'était sa *domarabotskaya* qui venait préparer le petit-déjeuner et apporter le courrier. Elle déposa sur son lit quelques lettres que Lena regarda d'un œil distrait ; sauf la dernière. Celle-ci venait de Novossibirsk. Elle en reconnut pas réécriture mais elle y avait encore des copines qui n'avaient pas eu autant de chances qu'elle. Avec son ongle, elle décolla le rabat et ouvrit l'enveloppe.

Ne découvrant qu'une feuille de papier bleue !

Intriguée, Lena la retourna, faisant tomber une poudre blanche dans sa main. Elle la renifla : cela n'avait aucune odeur. Finalement, elle froissa l'enveloppe, la jeta dans la corbeille à papiers et s'apprêta à prendre ses saucisses et son thé.

Ce n'est qu'une heure plus tard qu'elle se glissa sous sa douche. Elle ne s'y trouvait depuis plus d'une minute qu'elle fut prise d'une violente quinte de toux.

Ce qui ne lui arrivait jamais.

La toux à peine calmée, elle eut un vertige si fort qu'elle dut s'appuyer à la paroi pour ne pas tomber. À peine sortie de la cabine, elle éprouva brutalement une violente nausée et vomit, ses saucisses sur le carrelage.

Elle alla s'étendre, se disant qu'elle avait dû boire une mauvaise vodka la veille.

Parfois dans ces soirées, on retrouvait des *samisgod* dans des bouteilles de vodkas de marque. Le personnel consommait la bonne.

Une heure plus tard, son état ne s'était pas amélioré. Avec une atroce migraine et des crampes d'estomac. Inquiète, elle composa le numéro de son médecin, Piotr Golovin, qui était aussi un de ses anciens amants du temps où elle était pauvre.

Miracle : il était là. Second miracle : il lui promit de passer très vite. Elle ne le payait jamais, le laissait parfois la sauter.

Ensuite, elle ferma les yeux, après avoir pris du paracétamol et essaya d'oublier une douleur qui paraissait se promener à travers tout son corps. Elle était en nage.

* * *

Malko connaissait par cœur l'itinéraire du Ritz Carlton à l'ambassade américaine. Ce vendredi, il avait décidé de faire un break avec les ballades dans le métro et de tenir une réunion de crise avec Tom Polgar. Le chef de Station, lui aussi, commençait à s'impatisser.



Piotr Golovin débarqua vers midi moins le quart. Un homme corpulent à la barbe grise bien taillée et aux cheveux rares. La *domarabotskaya* l'emmena directement dans la chambre. En découvrant le visage cireux de Lena Vorontsova, il comprit tout de suite que c'était sérieux.

Après avoir pris son pouls, sa tension artérielle et sa température, il fut certain d'une chose : Lena souffrait d'un empoisonnement dont il ignorait la cause. Brûlante - elle avait 40° et 8 dixième, elle avait du mal à parler, mais rien de ce qu'elle avait appris à Piotr Golovin n'était utile à ce dernier.

- Il faut te faire hospitaliser, conseilla-t-il. Très vite.

- Non, non, je ne veux pas. Appelle mon ami, Gocha Sukhumi.

Elle essaya de composer le numéro, mais n'y arriva pas et c'est le médecin qui dut le faire. Gocha Sukhumi était en route pour le Café Pouchkine. Heureusement, ce n'était pas très loin.

- J'arrive, dit-il.



Malko se trouvait avec Tom Polgar et son *deputy* depuis presque une heure et ils tournaient en rond. Leonid Kaminski semblait avoir changé de planète, en dépit des planques maintenues partout où il aurait pu se cacher.

Anatoly Arkadin continuait à faire le mort.

- Vous voulez qu'on aille passer le week-end à Saint-Petersburg ? proposa le chef de Station.

Malko avait d'envie d'aller à Saint-Petersburg comme de se pendre. Au moment où il allait répondre, son portable sonna. Il reconnut, étonné, la voix de Gocha Sukhumi. Tendue, angoissée.

- Où es-tu ? demanda-t-il.

- À l'ambassade américaine. Pourquoi ?

- Il y a de bons médecins là-bas ?

- Oui, je pense. Pourquoi.

- Lena ne va pas bien du tout. Tu peux venir ?

- Tout de suite ?

- Oui. Et si tu peux amener une ambulance, c'est encore mieux.

Après avoir raccroché, Malko résuma la conversation à Tom Polgar.

- C'est pour Lena Vorontsova. Apparemment, elle va très mal.

- Elle est russe, cela m'est très difficile de l'accueillir dans un local diplomatique, fit le chef de Station. Allez voir. Ça doit être une bonne cuite.

* * *

- Elle a été empoisonnée !

Gocha Sukhumi était livide. Il montra à Malko une enveloppe enfermée dans une boîte en plastique transparent et précisa :

- Elle a reçu cette lettre ce matin, elle l'a ouverte. Il y avait une poudre blanche à l'intérieur... C'est un truc classique. Ils l'ont déjà fait des dizaines de fois.

Malko regarda l'enveloppe ; La *Technical Division* de la CIA aurait sûrement un avis.

- Son pouls est à 140, elle à 41° de fièvre et un rythme cardiaque complètement fou. Elle est bourrée de toxine. Si on ne fait rien, elle va mourir.

Lena paraissait inconsciente, le teint cireux, la peau couverte de transpiration. Le médecin appelé était reparti, devant son refus de se faire transporter à l'hôpital.

Malko n'hésita pas et prit son Blackberry crypté. Tom Polgar répondit instantanément et il ne lui laissa pas le temps d'ouvrir la bouche.

- Ce n'est pas une cuite, fit-il. C'est beaucoup plus grave. Elle a été empoisonnée. J'ai récupéré une enveloppe qu'elle a reçu ce matin. Il faut qu'on s'en occupe. C'est lié à notre affaire.

- Très bien, fit le chef de Station. Je prévient L'*American Medical Center* qu'ils envoient une ambulance. Donnez-moi l'adresse.

À coté de Malko, Gocha Sukhumi fumait nerveusement, visiblement bouleversé. Il jeta un regard noir à Malko.

- Tout ça, c'est à cause de toi !

Malko regarda Lena Vorontsova. Se disant que c'était un peu vrai. Leur dernière conversation avait dû être interceptée. Et les Organes avaient réagi. Pour que Lena ne soit jamais tentée de parler.

Qui allait être la prochaine victime ?

CHAPITRE XIII

Lena Vorontsova ouvrit les yeux et murmura.

- J'ai soif.

Malko alla chercher une bouteille de Borjoni dans la cuisine. Quand il revint, Gocha Sukhumi avait ouvert à deux infirmiers, accompagnés d'un médecin. Tous Américains.

Ils installèrent Lena sur la civière et se lancèrent dans l'escalier, l'ascenseur étant trop exigü... Une ambulance était garée devant la porte. Au moment où les infirmiers s'apprêtaient à enfourner la civière dans le véhicule, une autre ambulance déboula la rue, sirène hurlante, et stoppa à son tour devant l'immeuble. Il portait sur ses flancs le nom de l'hôpital *Sklifasorski*.

Trois infirmiers en surgirent, et, en voyant Lena Vorontsova sur une civière, se précipitèrent dans sa direction. L'un d'eux apostropha le médecin de l'ambassade.

- C'est *Gostnaya* Lena Vorontsova que vous emmenez ?

- Oui.

- Nous venons la chercher.

Lena Vorontsova était déjà dans l'ambulance de *l'American Médical Center*.

- Nous l'emmenons, répliqua fermement le médecin américain. Elle nous l'a demandé. Je suis désolé que vous soyez venus pour rien...

- Pas question, protesta l'infirmier de l'hôpital *Sklifasorski* : c'est nous qui devons l'emmener. Elle nous a appelés.

Malko se tourna vers Gocha Sukhumi.

- C'est toi qui a appelé cette ambulance ?

- Pas du tout.

- Ça n'est pas la *domarabotskaya* ?

- Non, elle parle à peine russe.

Déjà un des infirmiers russes essayait d'ouvrir la porte arrière de l'ambulance où se trouvait la jeune femme.

Malko le repoussa sèchement et lança au médecin de l'ambassade américaine.

- Allez y ! Je vous rejoins.

L'ambulance démarra aussitôt et il affronta le regard furieux de l'ambulancier russe, visiblement prêt à lui sauter à la gorge.

- Qui vous a appelé ? demanda-t-il.

- La malade.

- Non, nous allons la soigner. Vous pouvez me suivre, si vous le souhaitez. Nous allons Prospesk Mira.

Déjà, il regagnait la BMW garée sur le trottoir. Il vit l'ambulancier remonter dans son véhicule et partir en marche arrière. Gocha Sukhumi avait déjà sauté dans sa Mercedes et suivait l'ambulance de *L'American Médical Center*.

* * *

Le Colonel Kolaski était satisfait. Il venait de rédiger un rapport satisfaisant sur l'opération en cours. La situation était désormais sous contrôle. Il mit le rapport dans une enveloppe qu'il cacheta, collant sur le rabat une bande de papier sur laquelle il apposa sa signature, puis écrivit ensuite le nom du destinataire.

Gosp. Rem Stalevitch Tolkatchev.

Ensuite, il sonna pour appeler un planton qui apparut si vite qu'il devait être collé derrière la porte.

- Qu'on porte ce pli immédiatement, ordonna le colonel Kolaski.

Inutile de préciser l'adresse. Tout le monde savait où se trouvait le bureau de Rem Stalevitch Tolkatchev. Et, comme le Kremlin ne se trouvait qu'à quelques centaines de mètres, le message arriverait très vite.

* * *

Lena Vorontsova avait repris connaissance, grâce à la perfusion et aux piqûres de tonicardiaque, mais elle n'était plus que l'ombre d'elle-même. Le teint cireux, les joues creuses, la peau couverte d'une mauvaise sueur, elle continuait à avoir une fièvre très forte, accompagnée de vomissements fréquents.

Malko quitta sa chambre au troisième étage de *l'American Médical Center* et gagna le bureau du médecin en charge de la jeune femme. Cet hôpital privé, aux tarifs prohibitifs, disposant d'un scanner, d'un appareil à résonance magnétique et d'une batterie sophistiquée d'instruments de mesure.

Le médecin leva les yeux, l'air visiblement soucieux, lorsque Malko pénétra dans son bureau.

- Vous avez pu faire un diagnostic ? demanda ce dernier.

Le praticien secoua la tête négativement.

- Pas encore. C'est un cas étrange. Certains symptômes évoquent une hépatite foudroyante, mais d'autres ne collent pas.

- Vous n'avez pas trouvé traces d'empoisonnement ?

- Non. Nous n'avons pu identifier aucune substance spécifique, mais les scanners auxquels nous avons procédé montrent des résultats étonnants. On dirait que son foie, son cerveau, ses reins ont été atteints d'une sorte de dégénérescence accélérée. Je n'ai jamais rien vu de semblable.

- Je pense qu'elle a été empoisonnée, fit Malko.

- Par quoi ?

- Je n'en sais rien. Elle a reçu une lettre bizarre contenant une poudre blanche, une heure avant qu'elle ne présente des symptômes inquiétants. C'est une méthode classique dans ce pays.

La lettre récupérée chez Lena Vorontsova était déjà dans le bureau de Tom Polgar, amenée par les « *baby-sitters* ».

- Une méthode de quoi ? demanda le médecin qui n'était pas à Moscou depuis longtemps.

- D'assassinat, laissa tomber Malko. JJ y a un point que je voudrai vérifier. Peut-elle parler en ce moment ?

- Oui, je pense, si on lui applique un masque à oxygène pendant quelques minutes, pour irriguer son cerveau. Mais ne la fatiguez pas trop. Je vais donner des instructions.

Malko attendit dans le couloir que l'infirmier ait mis en place l'appareil pour pénétrer dans la chambre. On venait d'ôter le masque en caoutchouc et Lena Vorontsova avait les yeux ouverts. Elle tourna la tête vers Malko, qui s'approcha de son lit, avec un sourire rassurant.

- Tu as été intoxiquée, dit-il, mais, ici, tu vas être soignée comme aux États-Unis.

- Merci, dit-elle, je me sens très mal. Je ne comprends pas.

- Je voudrais te poser une question, continua Malko. Lorsque tu t'es sentie mal, as-tu appelé un médecin ?

- Oui, bien sûr, mon ami Piotr Golovin.

- C'est tout ? Tu n'as pas contacté un hôpital ? Un faible sourire éclaira le visage de Lena.

- Un hôpital ! Tu n'y penses pas.

- Bien, conclut Malko. Je reviendrai te voir dans la journée. Gocha va revenir très vite.

En refermant la porte de la chambre, il était fixé. Lena Vorontsova avait été empoisonnée, par un poison sûrement contenu dans l'enveloppe reçue dans la matinée.

Parce qu'elle savait quelque chose qu'elle aurait été susceptible de communiquer à Malko. L'ambulance de l'hôpital *Sklifasorsky* avait sûrement été envoyée sur ordre des «Organes» pour parachever le travail. Dans un hôpital russe, elle aurait été déclarée morte d'une maladie «normale», sans possibilité de vérification. Comme toutes les victimes précédentes du FSB ou du KGB, frappées de maladies qu'elles n'avaient jamais eu avant.

Le mortel bétonnage continuait.



Bouleversé par ce qui venait d'arriver à Lena Vorontsova, Malko avait décidé de contre attaquer. L'enveloppe reçue par la jeune femme était en train d'être analysée par la T. D. Désormais, la pression russe s'intensifiait. Aussi, Tom Polgar et Malko avaient-ils décidé de tenir une réunion de crise dans le «*yellow submarine*».

Une pièce suspendue dans le vide, protégée par une myriade de dispositifs électroniques, qui avait été conçue pour résister aux pénétrations» du KGB, à la fin de la Guerre Froide. Là, on pouvait parler sans risquer la moindre interception.

On ne s'en servait plus guère.

Ce n'est qu'installés dans le confort Spartiate de cette cellule de sécurité que Malko exposa le fond de sa pensée.

- Je vais essayer d'entraîner les Russes sur une fausse piste, proposa-t-il. Dans l'espoir de faire baisser un peu la pression sur la piste Oleg Kazenine.

- On est pour le moment au point mort, remarqua Tom Polgar.

- C'est vrai, mais je ne lâcherai pas Anatoly Arkadin.

- Après ce qui vient d'arriver à Lena Vorontsova, je comprends sa réticence, remarqua le chef de Station. Il ne faudrait pas qu'il lui arrive la même chose. Vous avez une énorme responsabilité morale.

Malko faillit répondre que c'étaient toujours les mêmes qui se laissaient les mains... Les bureaucrates, eux, comptaient les points.

- Je sais, se contenta-t-il de dire, je ferai tout ce qui est en mon pouvoir pour le protéger.

Oleg Kazenine est notre seule piste. Inutile de courir après Léonid Kaminski. Le FSB le protège et nous ne l'atteindrons pas.

- Oleg Kazenine, aussi, est sûrement protégé...

- Certes, mais ce qui m'intéresse, c'est de « pénétrer » ses structures financières et de le contrer - s'il est concerné - à partir de là.

- Ça me paraît tiré par les cheveux, dit, du bout des lèvres, Tom Polgar.

Malko sourit :

- Souvenez-vous que c'est par le biais financier que le FBI a fait tomber Al Capone.

- OK. Quel est votre plan de diversion ?

Malko le lui expliqua et ils sortirent ensuite du « *yellow submarine* » pour regagner le bureau du chef de Station.

Ensuite, escorté par ses « *baby-sitters* », Malko prit la direction de *Tvverskaia* et s'arrêta devant le *Magazin Elissaiev*. Cette fois, il ne craignait pas d'être suivi.

Au contraire.

* * *

Malko zigzagua entre les plaques de neige, suivant le sentier boueux menant à la porte N° 13 du stade Dinamo, serrant précieusement contre son cœur une bouteille de cognac Delamain achetée à prix d'or au *Magazin Elissaiev*.

Le général Chevarchine, lorsqu'il l'avait appelé pour lui demander un rendez-vous en urgence, n'avait pas hésité à lui offrir de venir immédiatement.

La même secrétaire revêche accueillit Malko et l'installa dans une salle d'attente minuscule à l'éclairage jaunâtre. Il patienta en regardant les très belles photos de Sukhoi 30 épinglées au mur.

C'est le général Chevarchine lui-même qui vint le chercher, engoncé dans un gros pull gris qui alourdissait encore sa silhouette. À peine furent-ils installés qu'Igor Preline, l'adjoint du général, se glissa dans le bureau. Ne connaissant pas le but de la visite de Malko, l'ancien patron du premier Directorate reprenait la procédure standard.

Malko posa sur le bureau la bouteille de cognac Delamain.

- Ceci pour vous remercier de vos excellents conseils, annonça-t-il.

Le général défit l'emballage et contempla la bouteille comme si c'était la photo de Félix Dzerzinski. Lorsqu'il croisa le regard de Malko, il y avait une émotion sincère dans son regard.

- C'est magnifique ! fit-il, je n'y toucherai que dans les grandes occasions ! *Tchai* ?

- Tchai.

Le Russe rangea soigneusement la bouteille de cognac, et demanda.

- Avez-vous retrouvé Léonid Kaminski ?

- Non, j'ai essayé son numéro, mais cela ne répond jamais. Il est peut-être en voyage.

- C'est possible, fit le général, impassible, mais il reviendra.

- Cela a moins d'importance désormais, assura Malko parce que j'ai avancé dans mon enquête.

- Ah bon ?

- Oui, en examinant le dossier, j'ai pensé à une autre personne susceptible d'avoir monté un trafic de S.300.

Le général, penché en avant, lança un seul mot.

- Qui ?

- Le nom d'Evgueni Amaniev vous est-il familier ?

Il ne fallut que quelques secondes au général pour répondre.

- L'ancien directeur de *Rosoboronexport* !

- Oui. En effet, il a dirigé cette maison de 1998 à 2004 et vous savez qu'il a été démis de ses fonctions en 2004 pour avoir détourné dix-huit millions de dollars sur un contrat de cent dix-sept millions de dollars concernant des chasseurs Mig 25 livrés au Chili. Depuis, il est en fuite.

Un ange passa. Le général Chevarchine, les yeux plissés, semblait s'être endormi.

- Vous êtes bien informé, laissa-t-il enfin tomber. Je me souviens de cette affaire. Quel est le lien avec ce que vous cherchez ?

- Je voudrais retrouver Evgueni Amaniev, dit Malko. Pourriez-vous m'aider ?

- C'est une enquête difficile, laissa tomber le général Chevarchine. Si, vraiment, nos services ne l'ont pas trouvé, je ne vois pas comment je pourrais faire.

Malko esquissa un sourire.

- Peut-être que certaines personnes n'ont pas intérêt à ce qu'il refasse surface. Vous avez sûrement encore beaucoup de relations.

- C'est difficile, répéta le général. Cela peut amener à engager des frais importants...

- J'en ai parlé à Tom Polgar, assura Malko, si vous acceptez de nous aider, nous sommes prêts à vous verser un «retainer» de trois mille

dollars par jour. A partir d'aujourd'hui.

Le général Chevarchine devait être un bon joueur de poker. Il ne broncha pas, mais, après un court silence, laissa tomber.

- Je vais essayer.

Malko sortit une enveloppe de sa serviette et la posa sur le bureau.

- Voici pour la première semaine. Dès que vous obtiendrez une information, appelez-moi.

Cette fois, c'est l'ancien directeur du Premier Directorate lui-même qui le raccompagna jusqu'à l'escalier extérieur.

Lorsqu'il remonta dans la BMW, Malko était plutôt satisfait. Le paiement cash ne pouvait que conforter le général Chevarchine du désir réel de la CIA de retrouver Evgueni Amaniev. Donc, l'information remonterait jusqu'au FSB... Qui comprendrait pourquoi Malko s'étant donné tant de mal pour se débarrasser de ses suiveurs. Malko pourrait ainsi explorer la piste Kazenine, avec un peu moins de pression.

* * *

Anatoly Arkadin avait rendez-vous avec Yuri Petrov dans les bureaux d'Oleg Kazenine, sur Novy Arbat. Il n'avait pas voulu reprendre contact avec Malko Linge sans avoir quelque chose de précis à lui annoncer.

Finalement, l'appât du gain avait été plus fort que la prudence. L'achat de cet appartement pouvait être le début de sa fortune.

Il avait rappelé le conseiller financier d'Oleg Kazenine, et, cette fois, Yuri Petrov l'avait rappelé, lui fixant rendez-vous.

En l'attendant, il feuilletait un magazine en anglais dans l'entrée, sous le regard admiratif de la standardiste qui aurait pu être une star à Hollywood. Oleg Kazenine ne supportait que de jolies femmes dans son entourage. Même s'il ne les baisait pas toutes, il voulait *avoir envie* des femmes qui l'entouraient.

Olga, la réceptionniste, envoya un regard de velours à Anatoly Arkadin et annonça d'une voix d'hôtesse d'aéroport.

- *Gospodine* Petrov vous attend dans le bureau N° 8. Voulez-vous que je vous accompagne ?

- Non, merci, déclina Anatoly Arkadin.

Il était trop tendu pour avoir envie de flirter. H suivit le couloir et frappa à la porte du bureau indiqué.

Yuri Petrov était déjà assis derrière un bureau, l'air toujours aussi

chafouin, une sorte de fouine au regard perçant. Il échangea avec son débiteur une poignée de main molle, et dit d'une voix grinçante :

- Alors, tu t'es souvenu de moi...

- Je n'avais pas oublié, assura d'un ton faussement outragé, Anatoly Arkadin, mais j'avais des problèmes d'argent. Voilà.

Il tira une enveloppe marron de sa poche intérieure et la posa sur la table. Yuri Petrov s'en empara, sortit les billets et commença à les compter dans un silence de mort. Ensuite, il les remit dans l'enveloppe et regarda son vis-à-vis.

- Le compte y est ! dit-il simplement.

Pas de merci, pas de sourire. Rien, un glaçon. Anatoly Arkadin se sentait paralysé devant ce petit monstre froid, mais il *devait* faire quelque chose. Il lui fallut un effort surhumain pour dire d'un ton détaché.

- J'ai rencontré ces jours-ci quelqu'un qui pourrait peut-être vous intéresser.

- Moi ?

- Enfin, Oleg.

- Il le connaît ?

- Non. D'ailleurs, il vient de Zurich et s'occupe d'un fond d'investissement en Suisse. Il sait que les actions des sociétés russes ont beaucoup baissé et il cherche à en racheter, mais pas en bourse, directement à leurs propriétaires. Alors, j'ai pensé à vous.

Yuri Petrov était en train de s'humaniser; le mot «investissement» sonnait doux à ses oreilles.

- Où l'as-tu rencontré ?

- Dans un breakfast de banquiers au Ritz Carlton.

Ce qui était parfaitement plausible : c'était le lieu de rendez-vous favori de tous les financiers de Moscou.

- Qui représente-t-il exactement ?

Anatoly Arkadin pris de court ne peut que répondre évasivement.

- Un grand fond d'investissement américain qui a un bureau à Zurich.

Yuri Petrov ne montra aucune émotion, mais dit d'une voix égale.

- Demande-lui le nom de son fond et la preuve qu'il est accrédité pour ces opérations ! Une lettre de son *board*.

- Si vous êtes intéressé, je lui demanderais, promet Anatoly Arkadin.

- Je vais demander à monsieur Kazenine, répliqua Vladimir Petrov. Mais je ne lui en parlerai pas tant que je ne saurai pas à qui j'ai affaire... *Dobre*, j'ai du travail. Quand tu en sais plus, laisse-moi un message ; je suis ici pour quelques jours. Ensuite, je repars.

- Toujours à Vienne ? avança Anatoly Arkadin.

Yuri Petrov lui lança un regard aigu, plein de méfiance.

- Comment sais-tu que je vais à Vienne ?

- C'est vous qui me l'avez dit, une fois.

Yuri Petrov se leva sans répondre et ils se séparèrent dans le couloir. Anatoly Arkadin avait l'impression d'avoir pris le thé avec un cobra, mais il avait avancé.

* * *

Tom Polgar avait le visage grave lorsque Malko débarqua dans son bureau, de retour de chez le général Chevarchine.

- Je viens d'avoir *L'American Médical Center*, annonça-t-il. L'état de Lena Vorontsova s'est aggravé.

- J'y vais, fit aussitôt Malko.

* * *

Le médecin que Malko avait déjà rencontré ne prit pas de gants.

- Je n'ai jamais vu un cas semblable, dit-il. Ni une détérioration aussi rapide du cerveau, des reins, du foie. On dirait que des toxines extrêmement puissantes sont en train de la dévorer vivante.

- Qu'est-ce que vous pouvez faire ?

- Ici, pas grand-chose. Il faudrait lui faire subir des examens très sophistiqués pour lesquels je ne suis pas équipé. Et, de plus, je ne suis pas certain qu'elle soit transportable.

- Son pronostic vital est engagé ?

Le médecin hocha la tête.

- Oui. D'ailleurs, je viens d'avertir son ami, Gocha Sukhumi. Voulez-vous la voir ?

- Oui.

Malko sentit sa gorge se serrer en découvrant le teint cireux, jaunâtre, de Lena. Elle avait les yeux fermés, respirait lentement et semblait inconsciente... Le médecin montra à Malko le moniteur qui suivait le pouls et la tension de la patiente. La courbe était presque plate.

- J'ignore combien de temps elle pourra tenir ainsi, dit-il, mais pas plus de quelques jours.

Nous la nourrissons par perfusion, sinon, elle rejette tout ce qu'elle avale, même l'eau...

Malko était ému aux larmes. Il se revoyait à Tbilissi avec Lena, en train de profiter de son corps magnifique. Le médecin s'éclipsa et il allait l'imiter quand il aperçut, posé sur la table de nuit, le sac Chanel de la jeune femme. Il l'ouvrit, aperçut un trousseau de clefs, un porte-cartes Vuitton bourré et un petit bloc à la couverture jaune. Il la souleva. Deux lignes étaient notées sur la première page. Rien que des chiffres. Son pouls s'envola : la première ligne était un numéro de voiture. 77 PY 411598. Celui de la BMW de l'ambassade américaine qu'il utilisait.

L'autre un numéro de portable moscovite : 9265053602. Il arracha la feuille et la mit dans sa poche. Après un dernier regard pour Lena Vorontsova. Il sortit de la chambre et repassa par le bureau du médecin.

- Prévenez-moi si son état s'aggrave, demanda-t-il.

- Je vous ai dit ce qu'il en était, répondit le praticien. Il n'y a pas beaucoup d'espoir.

- Il faut toujours espérer, répondit Malko. Sans illusion.

En quittant Prospekt Mira, il regagna le Ritz Carlton. Démoralisé.

Machinalement, il ouvrit la porte de sa chambre et son pouls grimpa brusquement : une carte était posée sur la moquette, celle du restaurant Salianka.

Anatoly Arkadin reprenait contact.

CHAPITRE XIV

Malko ramassa la carte et l'examina : elle ne comportait aucune inscription. Refrénant l'envie d'appeler Anatoly Arkadin, il se dit soudain que s'il avait déposé cette carte sous sa porte, c'est qu'il était venu à l'hôtel. Il y était peut-être encore. Il ressortit et descendit. Se dirigeant vers le *Business Center*, ce qui lui permettait d'inspecter tout le lobby. Son poulx s'accéléra : Anatoly Arkadin était bien là, au milieu de plusieurs businessmen. Malko continua son chemin jusqu'au *Business Center*, y resta quelques instants, puis refit le même parcours. Cette fois, il eut l'impression qu'Anatoly Arkadin l'avait vu.

Après avoir acheté le Herald Tribune chez le concierge, il remonta.

Il n'y avait plus qu'à prier.

Une heure plus tard, le bref coup de sonnette le fit sursauter. Anatoly Arkadin se glissa dans la chambre. Cette fois, il était rasé de frais et ne perdit pas de temps.

- J'ai vu Petrov, annonça-t-il, je lui ai rendu son argent et j'ai parlé de vous. Il m'a demandé le nom du fond d'investissement et si vous aviez la preuve que vous étiez mandaté pour acheter des actions ici. Malko buvait du petit lait : son «long shot» avait l'air de fonctionner.

- Je vais préparer tout cela. Vous l'aurez dans vingt-quatre heures.

- Comment ?

- Vous avez une voiture ?

- Oui.

- Donnez-moi son numéro et sa marque. Désormais, quand vous la garez, laissez-la ouverte. Je déposerai les éléments dont vous avez besoin dans une enveloppe sous le siège passager, quand vous ne serez pas là. Ensuite vous contacterez Yuri Petrov, et, lorsque vous aurez obtenu un rendez-vous, vous me laisserez une carte comme tout à l'heure. Essayez, ensuite de rester un peu dans l'hôtel et on fera comme aujourd'hui.

Si c'est impossible, le soir même, laissez les coordonnées du rendez-vous avec Petrov dans la voiture.

L'enveloppe sera relevée dans la nuit.

Anatoly Arkadin ne semblait pas totalement rassuré.

- Vous m'avez dit que le FSB vous surveillait, remarqua-t-il. Si on vous voit débarquer chez Oleg Kazenine, ils vont réagir.

Malko sourit.

- Ils ne me verront pas. Je ne pense pas qu'ils surveillent les bureaux de Kazenine. Or, moi, je les aurai semé. Je me suis entraîné tous ces jours.

- Et Petrov ?

- Je ne pense pas qu'il soit en contact avec le FSB.

- Il vous faut une fausse identité. Oleg connaît votre nom.

- Ce n'est pas un problème, affirma Malko. Bravo. Le plus dur est fait.

L'expression d'Anatoly Arkadin montrait qu'il ne partageait pas son avis... Il se leva et ils se quittèrent sur une poignée de mains chaleureuse. Malko laissa s'écouler cinq minutes, puis sortit à son tour. Direction : l'ambassade américaine. Il allait avoir besoin de la *Technical Division*.

* * *

Léonid Kaminski sortit du métro à la station Arbatskaia et remonta Novy Arbat à pieds. Jusqu'au magasin «Louvre». Bien qu'il se sache sous la protection du FSB, il continuait à être prudent. Une fois dans le magasin, il appela de son portable le bureau d'Oleg Kazenine. En principe, c'était le moment où il s'y trouvait. Lorsqu'il eut donné son prénom, on le lui passa aussitôt.

- Je suis au « Louvre », annonça Léonid Kaminski. Je t'attends.

Cinq minutes plus tard, l'oligarque débarquait dans le grand magasin désert et fonçait sur son associé, en train d'admirer des costumes Armani.

- Qu'est-ce qui se passe ?

Léonid ne venait jamais s'il n'y avait pas de nouvelles, bonnes ou mauvaises...

- Un problème, fit sobrement Léonid Kaminski.

- Amerikanskii

- *Niet*. Maksim Nachistik. Oleg Kazenine se figea.

- Il est mort ?

Il ne voyait pas d'autre problème possible.

- Non, mais il est très en colère.

Il lui résuma les menaces de l'ingénieur en charge du «refitting» des S. 300. Il était repassé à l'usine le matin même et Maksim Nachistik était revenu à la charge, lui demandant où en était son enquête sur la

mort de son frère... Léonid n'avait pas eu grand chose à lui dire, et Maksim Nachistik avait réitéré sa menace : aucun S. 300 ne prendrait le Transsibérien tant qu'il ne saurait pas.

Oleg Kazenine demeura d'abord muet, puis demanda :

- On ne peut pas le remplacer ?

- Impossible, c'est lui qui connaît tous les ingénieurs.

L'oligarque se dit qu'il était également inutile de le tuer, dans ce cas. Il pensait toujours d'abord, aux solutions simples.

- Il faut lui donner de l'argent, conseilla-t-il. Beaucoup. Léonid Kaminski secoua la tête.

- Non, surtout pas. Il faut que je trouve une histoire. Sinon, il est capable de tout. Il adorait son frère. C'était une connerie, ce qui a été fait.

- Ce n'est pas de ma faute, protesta l'oligarque. Il y a des gens qui ont fait du zèle. *Dobre*, trouves une solution !

Il détestait les mauvaises nouvelles et s'enfuit littéralement du magasin. Léonid le regarda partir pensivement. Ce n'était pas évident de trouver une solution avec un homme comme Maksim Nachistik. Celui-ci n'échangerait pas son chagrin contre une poignée de dollars.

* * *

Oleg Kazenine, qui venait de remonter de son rendez-vous avec Léonid Kaminski, était d'une humeur épouvantable lorsque Natasha, vêtue d'un pull de cachemire orange moulant et d'un pantalon de cuir noir qui avait coûté le prix d'une voiture, littéralement moulé sur elle, entra dans son bureau, portant deux énormes sacs de fringues : Dolce Gabbana à gauche, Christian Dior à droite.

- Tu veux voir ce que j'ai acheté pour te plaire ? demanda-t-elle d'une voix sucrée.

- Non, fit l'oligarque, je les verrai bien quand je te baiserais dedans.

- Alors, tu ne risques pas de les voir beaucoup, dit-elle suavement.

L'oligarque lui jeta un regard noir.

- Qu'est-ce que tu racontes ?

Natasha accentua son sourire devant la fureur qui luisait dans les yeux de son amant.

- Ça fait cinq jours que tu ne m'a pas baisée. Tu ne bandes plus ? Prends du viagra.

D'abord, Oleg Kazenine demeura muet. C'était vrai. Rongé par

l'angoisse des S. 300, sa libido était en berne. Et sa récente conversation avec Léonid Kaminski n'arrangeait pas les choses. Puis, la fureur prit le dessus.

- Viens ici ! fit-il sèchement, en se levant.

Natasha s'approcha. Dès qu'elle fut assez près, Oleg l'attrapa par les seins, la tirant à lui, crispant ses gros doigts dans la chair tendre. Natasha hurla de douleur.

Déjà, il commençait à défaire la ceinture du pantalon de cuir. Ensuite, il descendit le zip avec une telle brutalité qu'il se coinça et, à deux mains, il déchira le pantalon jusqu'à la couture.

Natasha hurla.

- Tu es fou !

Elle avait horreur qu'on abîme ses affaires... Sans souci de ses cris, Oleg Kazenine était en train de déchirer le cuir, arrachant les coutures, jusqu'à ce qu'il ne reste plus qu'un petit tas noir sur la moquette du bureau... Le slip de dentelle orange assorti au pull fut arraché avec la même fureur. À partir de la taille, elle était nue.

- Montes sur le bureau ! ordonna Oleg.

Comme elle ne bougeant pas, il lui tordit les seins si fort qu'elle hurla de nouveau. Ses cris devaient s'entendre dans tout l'étage, mais il n'en avait cure. Terrifiée, Natasha, grimpa enfin sur le bureau.

- Maintenant, ordonna Oleg fais-moi ton numéro. Tu sais, le grand écart.

Natasha prit son souffle et commença à écarter lentement les jambes, se laissant doucement tomber, le torse vertical, face à son amant, juste au bord du bureau.

Débout en face d'elle, Oleg Kazenine empoigna un long coupe-papier de la main gauche et, le tenant dans son poing serré, le plaça verticalement, juste au dessus de l'entrejambe de Natasha qui s'abaissait lentement dans sa direction. Terrifiée, la jeune femme arrêta sa descente, au prix d'un énorme effort musculaire.

- Si tu t'arrêtes, je t'étrangle, gronda l'oligarque.

- Mais tu vas m'éventrer ! gémit Natasha.

- T'en en as pris des plus longues, ricana Oleg Kazanine. Continue.

Elle reprit sa descente et frissonna en sentant la pointe du coupe papier écarter les grandes lèvres de son sexe.

- Continue, répéta Oleg Kazenine, le regard fixé sur la lame chromée en train de s'enfoncer millimètre par millimètre dans le vagin de Natasha. Celle-ci s'arrêta à nouveau de descendre. Aussitôt, Oleg

posa sa main droite sur son épaule et pesa un peu.

- Alors, *bliat* tu aimes ma nouvelle queue ? Tu veux que je te la mettes un peu plus loin.

En même temps, il pesait imperceptiblement sur ses épaules. Le coupe-papier pénétra de quelques millimètres supplémentaires.

Le temps sembla s'arrêter. Le visage crispé de Natasha était couvert de sueur. Même sans la main pesant sur son épaule, elle avait toutes les peines du monde à ne pas continuer à descendre. Mais, si elle se laissait aller, la pointe du coupe-papier allait lui transpercer l'utérus.

Oleg Kazenine lâcha son épaule.

Tenant toujours le coupe-papier vertical dans son poing, il se défit, exhibant un sexe congestionné, énorme, une vraie matraque. Lentement, de la main gauche, il commença à se masturber, sans quitter des yeux le coupe-papier enfoncé dans le ventre de Natasha.

- Si tu tiens jusqu'à ce que jouisse, fit-il, tu t'en sors !

Natasha banda désespérément les muscles de ses cuisses. Elle avait une peur panique de se laisser aller d'un coup, sans pouvoir se retenir. Et puis, d'un coup, Oleg Kazenine explosa, projetant un jet de sperme sur le bureau, avec un grognement porcin.

Lâchant le coupe-papier qui tomba par terre. Natasha se laissa tomber, écartelée, muette de terreur. Déjà, Oleg se rajustait.

- Casse-toi, maintenant ! lança-t-il.

Natasha resta encore d'interminables secondes, écartelée sur le bureau, puis, pivota et ses pieds reprirent contact avec la moquette.

Oleg Kazenine ne la regardait même pas. Sans un mot, elle prit une jupe dans un des sacs, la passa et sortit du bureau.

Un bloc de haine.

- Lena Vorontsova est morte il y a trois quart d'heure, annonça Tom Polgar. Elle n'avait pas repris connaissance.

Malko s'assit, la tête vide. Lena n'avait fait que traverser furtivement sa vie, avait été complice d'une action tendant à l'assassiner, mais ce n'était pas une mauvaise fille.

- La TD a trouvé quelque chose sur la poudre blanche qu'elle a vraisemblablement respiré ? demanda-t-il.

- Ils cherchent, répondit le chef de Station. C'est un poison biologique foudroyant. Es vont envoyer des échantillons à Langley. Ils n'ont jamais vu cela.

- Les Russes ont toujours été forts dans les poisons, remarqua Malko

avec tristesse.

- Je suis désolé qu'ils n'aient rien pu faire, au *Médical Center*, ajouta Tom Polgar.

- Personne n'aurait rien pu faire, rétorqua Malko, refoulant sa fureur. Nous avons affaire à des assassins professionnels. Sans notre intervention, le décès de Lena aurait été déclaré dans un hôpital russe comme une hépatite foudroyante et personne n'aurait jamais rien soupçonné.

Tom Polgar soupira.

- Si vous saviez comme je voudrais que vous réussissiez ! En dehors de cette malheureuse, nous avons perdu trois citoyens américains. Je voudrai mettre un nom sur le responsable. J'obtiendrai un «*executive order*» du président Obama pour m'attaquer à lui, de n'importe quelle façon. Y compris non conventionnelle. Malko redressa la tête.

- Eh bien, nous allons faire un pas en avant. Je vais rencontrer Yuri Petrov.

Il expliqua alors au chef de Station ce qu'il attendait de lui. Tom Polgar ne se troubla pas.

- Vous allez avoir un dossier en béton. Les faux papiers ne posent pas problème : vous avez juste à choisir votre nouveau nom.

Quant au fond d'investissement, nous possédons une « structure » dans le Delaware, qui a une succursale à Zurich, entre autres. *Berkshire Investments*. C'est une entité connue mondialement, avec pignon sur rue. Je vais vous faire préparer tous les documents dont vous avez besoin : un «prospectus» de *Berkshire Investments*, le détail de son implantation en Suisse, avec les noms des responsables au *board*.

Vous aurez une lettre du *board*, vous accréditant ici. Tout est «*checkable*».

- Qui dirige cette boîte ? Tom Polgar sourit :

- Un ancien directeur de l'Agence...

- J'ai hâte de rencontrer Yuri Petrov, conclut Malko. Je suis certain d'en sortir quelque chose.

- Que le ciel vous entende. C'est la partie la plus facile. Ensuite, il faudra plonger dans la fosse aux crocodiles.

Bousculé par les événements tragiques de la journée, Malko réalisa soudain qu'il avait omis de parler à Tom Polgar du numéro de téléphone trouvé dans le calepin de Lena Vorontsova. Il lui expliqua de quoi il s'agissait et lui tendit le document.

- On va s'en occuper tout de suite, promit le chef de Station.

Et, ce soir, je vous emmène dîner chez l'ambassadeur. Il tient absolument à faire votre connaissance. Cela vous changera les idées.

CHAPITRE XV

- Voilà, annonça Tom Polgar, dès que Malko pénétra dans son bureau. Nous avons identifié le propriétaire du 926 5053602. Il s'agit du portable d'un certain Vadim Stoletovo, qui dirige l'agence «World Security ». Les bureaux sont situés dans l'immeuble Vysocta, sur le quai Kotelnicheskaya.

- Quelle est l'activité de cette société ?

- Ils fournissent des gardes de corps, des vigiles, ils sécurisent certains événements.

- Vous les connaissiez ?

- Non, mais il y en a des dizaines de cette espèce à Moscou. Tenus par d'anciens *siloviki* ou d'anciens militaires. Ils jouent aussi au détective privé, se chargent des encaissements «difficile».

- Ils sont armés ?

- Cela dépend de leur relation avec les autorités officielles. Certains de leurs hommes ont des permis de port d'arme.

Malko étouffa un bâillement : la soirée chez l'ambassadeur. La soirée s'était terminée très tard, dans des vapeurs de vodka dignes d'un dîner russe. Après cela, il avait eu du mal à s'endormir, revoyant le visage cireux de Lena Vorontsova sur ce qui était devenu son lit de mort.

- Je vais essayer d'en savoir plus sur ce Vadim Stoletovo, dit Malko. Voir s'il est lié à Léonid Kaminski ou à Oleg Kazenine.

- Comment ?

- En interrogeant Rais sa Rachevski, elle le connaît peut-être.



Au déjeuner, le Scandinavia était plein comme un œuf. Raissa Rachevski et Malko s'étaient retrouvés dans un coin, le long du bar. La Russe avait tout de suite accepté l'invitation de Malko, deux heures plus tôt. Sagement vêtue d'un gros pull blanc, de jeans - quand même extrêmement moulants - glissés dans ses bottes, un maquillage léger, elle passait presque inaperçue.

Visiblement, elle avait pris Malko en affection ou alors n'avait rien d'autre à faire. Depuis sa «mise» initiale, il n'avait rien ajouté.

Il la laissa finir une glace - les Russes adorent les glaces - avant de

poser la question qui lui tenait à cœur.

- Quand tu étais avec Oleg, demanda-t-il, il était jaloux, il te faisait surveiller par ses gardes de corps ?

Raissa Rachevski sourit.

- Non, pas vraiment ! Il s'en méfiait. La fille qui était avant moi, se les tapait pour avoir la paix. Oleg l'avait découvert et avait fait un vrai drame à Vadim, le menaçant de ne plus faire appel à ses services.

- Qui est Vadim ?

- Vadim Stoletovo. Un de ses vieux copains. Il a une agence de sécurité et Oleg fait appel à lui pour toutes sortes de trucs.

Malko ne fit aucun commentaire. Ce qu'il venait d'apprendre confirmait ses soupçons. Lena Vorontsova avait eu un contact avec un des hommes de main de l'oligarque. Par prudence, ce dernier l'avait fait taire. Au cas où elle déciderait de dire à Malko ce qu'elle savait. Comme toujours, pour dîner avec le Diable, il fallait une cuillère avec un très long manche. Celui de Lena était trop court.

Cela lui avait coûté la vie.

Sous la table, la jambe de Raissa Rachevski, inconsciente de l'importance de ce qu'elle venait de dire, s'enroula autour de Malko et elle dit à voix basse :

- Quand tu seras libre, j'aimerais bien regarder un film avec toi.

Malko sourit sans répondre. Pour l'instant, il avait d'autres soucis en tête.

Tant qu'il n'aurait pas rencontré Yuri Petrov, il n'aurait pas l'esprit libre.



Le lieutenant Nikolai Eldar était perplexe. Les comptes-rendus de filature de l'agent de la CIA Malko Linge ne révélèrent plus rien d'intéressant. Après une période où, trois jours de suite, il avait semé les agents du FSB chargés de le surveiller, grâce à des ruptures de filatures très professionnelles, c'était le calme plat.

Il y avait eu un contact avec Gocha Sukhumi, au domicile de Lena Vorontsova, à la demande de Gocha Sukhumi, et, depuis, le «sujet» allait de son hôtel à l'ambassade américaine. Comme s'il était en vacances.

Son dernier contact était un déjeuner avec une certaine Raissa Rachevski, courtisane de luxe qui n'avait jamais eu affaire au FSB.

Le recrutement de Galina Arkadin n'avait débouché sur rien. Malko

Linge n'avait plus eu aucun contact avec elle. Pas plus qu'avec son mari.

Visiblement, cet agent de la CIA avait réussi à prendre des contacts à la barbe du FSB et c'était le lieutenant Eldar qui était responsable de cet échec.

Il termina son rapport d'étape destiné au colonel Kolaski, en reconnaissant qu'une partie des activités de cet espion de la CIA n'avait pu être déterminée.

Ce n'était pas un bon point pour lui.

* * *

Tom Polgar étala sur son bureau tout une série de documents. Certains étaient arrivés de Zurich, par courrier spécial. Une « brochure » officielle sur papier glacé expliquant ce qu'était le fonds d'investissement *Berkshire Investment*, donnant le nom de ses dirigeants et rappelant que cette organisation financière était une filiale d'un des fonds américains les plus riches du monde, *Carlyle Investments*. Une lettre à entête certifiait que Monsieur Dieter Ponickau, sujet autrichien, était bien mandaté pour mener des opérations d'investissements en Russie, en rachetant des actions décotées d'affaires en difficulté.

À la fin de cette lettre se trouvaient les noms de deux des dirigeants de Zurich qui pouvaient, le cas échéant, confirmer la qualité de Malko Linge.

Celui-ci leva les yeux.

- Pourquoi Dieter Ponickau ?

- C'est un des collaborateurs de *Bershire Investments*. Il est aux États-Unis en ce moment. Voici un passeport à son nom, les cartes de visite, les cartes de crédit, tous les documents concernant votre « légende », y compris votre adresse à Vienne.

Bien entendu, tout est *checkable*.

Ils y ont joint un petit mémo concernant les achats d'actions russes. Pour que vous n'ayez pas l'air d'un amateur.

- Parfait, approuva Malko, en rangeant dans son attaché case son vade-mecum.

- Vous savez quand vous aller rencontrer ce Yuri Petrov ?

- Pas encore. Pouvez vous faire déposer cette nuit des photocopies de ces documents dans la voiture d'Arkadin garée devant chez lui? Ensuite, il me contactera.

- Ce sera fait, assura le chef de Station.

- À propos, enchaîna Malko, j'ai acquis la preuve que Lena Vorontsova a été assassinée sur l'ordre du clan Kazenine.

Tom Polgar l'écouta en silence et secoua la tête.

- C'est pire que la mafia. Ces types tuent comme ils respirent. Pour éviter le moindre risque...

- Qu'est-il advenu de la dépouille de Lena ? demanda Malko.

- Elle est à la morgue de *L'Américain Médical Center*. Personne n'a réclamé son corps.

- Trouvez lui une sépulture décente, demanda Malko. Un cimetière où elle repose en paix. Que, si, un jour, des membres de sa famille se manifestent, ils puissent aller s'incliner devant sa tombe. C'est une victime collatérale de notre opération. Elle mérite bien cela.

- Ce sera fait, promit le chef de Station de la CIA. Je m'en occupe moi-même.

Sans se l'expliquer, Malko dormit d'une traite. Lorsqu'il ouvrit les yeux, il était dix heures et demi.

Un sommeil sans un rêve, profond comme la mort.

C'est en allant vers la salle de bains qu'il aperçut la carte glissée sous sa porte. Juste quelques mots.

- Ce soir, je dîne au GQ, vers dix heures. On peut se voir au sous-sol, aux toilettes. Je serai dans la salle du fond. J'aurai le rendez-vous.

Malko regarda longuement le bristol. Le système avait fonctionné. Il était dans la dernière ligne droite. Encore une journée à se tourner les pouces.

Il descendait prendre son breakfast lorsque le téléphone fixe de sa chambre sonna. Une voix de femme russe lui demanda d'attendre quelques secondes puis annonça :

- Je vous passe le général Léonid Chevarchine.

- *Gospodine* Linge, lança le général. D'abord, je voulais vous remercier pour votre cognac. Il est tout simplement merveilleux.

- C'est un plaisir de vous faire plaisir, assura Malko.

- Passez donc, tout à l'heure, vers deux heures, nous en boirons un peu.

- Avec joie.

Il n'avait plus qu'à passer par l'ambassade et à demander à Raissa Rachevski si elle voulait dîner au GQ. S'il s'y rendait seul, cela risquait d'exciter le FSB. Par miracle, il ne mit qu'une demi heure pour rallier

l'ambassade. Tom Polgar allait partir pour un déjeuner.

- L'inhumation de Lena Vorontsova aura lieu demain, dit-il, à dix heures, au cimetière de Novo Devitchi.

- Je veux des fleurs, dit Malko. Beaucoup de fleurs. Si je peux, j'irai.



Le général Chevarchine rayonnait. Il avait accueilli Malko seul dans son bureau. Il était donc en mission «officielle». D'ailleurs, il ne perdit pas de temps.

- J'ai retrouvé Evgueni Amaniev, annonça-t-il.

- Où est-il ?

- A Minsk, en Biélorussie.

- Je l'ignorais, mais nos autorités le savaient.

Hélas, celles de Minsk refusent de l'extrader. Vous savez, nos relations ne sont pas très bonnes.

C'était exact.

Le général se pencha au-dessus du bureau.

- J'ai encore des amis là-bas, dit-il à voix basse. Un particulièrement, qui a servi sous mes ordres. Nous sommes restés en très bons termes. Je l'ai prévenu, si vous voulez aller là-bas, il vous aidera à entrer en contact avec Evgueni Amaniev.

- Vous pensez qu'il pourrait être mêlé à cette affaire de S. 300 ?

L'ex patron du Premier Directorate plissa ses yeux malicieux et lança.

- Et y a plus de S. 300 en Belarus qu'en Russie !

Et vous savez que le Belarus a été mêlé à de nombreuses affaires d'exportations clandestines de matériel militaire. Evgueni Amaniev a besoin d'argent et n'a pas beaucoup de scrupules...

S'il y a quelque chose de vrai dans cette affaire de S. 300, la solution est peut-être là-bas. Comptez vous vous y rendre ?

- Évidemment ! affirma Malko sans hésiter. Mais j'ai besoin de contacts ?

Sans un mot, le général Chevarchine lui tendit une carte où étaient inscrits un nom et plusieurs numéros de téléphone : Pavel Bourdanov, 3 Gikalo *ulitza*, Minsk.

Suivaient une kyrielle de numéros commençant tous par le préfixe 375, celui du Belarus.

- Attendez d'être sur place pour l'appeler, conseilla le général Chevarchine. C'est plus prudent.

Au téléphone, dites lui que vous venez louer des autobus. Il sait ce que cela veut dire.

Il éclata d'un rire ravi. Non seulement, il avait gagné 50 000 dollars, mais il enfumait Malko... Celui-ci se leva.

- Je vous remercie, général. Je vous tiendrai au courant.

Le général se leva à son tour et remarqua.

- À propos, je sais pourquoi vous n'avez pas pu joindre Léonid Kaminski : il est parti à Irkousk voir sa famille. Hélas, je n'ai pas son numéro là-bas.

- Cela ne fait rien, assura Malko, je vais plutôt m'orienter vers le Belarus.

- Il y a une forte possibilité pour que vous trouviez là-bas la solution à votre problème, assura l'ancien chef du Premier Directorate.

* * *

Comme toujours, le GQ était bourré ! Beaucoup de femmes toutes plus belles les unes que les autres dont la plupart mesuraient 1 m 80, des hommes mal habillés, bruyants et vulgaires, une sono à faire exploser les tympans et le ballet des serveuses court vêtues. Raïssa Rachevski portait une robe très romantique, boutonnée jusqu'au cou, mais extrêmement moulante jusqu'à taille et s'évasant ensuite en corolle.

Malko était arrivé volontairement tôt vers neuf heures, et avait commandé une bouteille de Taittinger Comtes de Champagne Rosé, émerveillant Raïssa, plutôt habituée à la vodka. À la troisième flûte, elle se pencha à travers la table et dit, en fixant Malko dans les yeux.

- J'aime beaucoup cette robe ! Je voudrais la garder tout à l'heure quand tu me feras l'amour.

- C'est une bonne idée, approuva-t-il.

- Je n'ai pas mis de soutien-gorge, précisa Raïssa, tu pourras quand même jouer avec mes seins.

Dont les longues pointes semblaient prêtes à transpercer la soie noire.

Ils étaient en train de danser sur la petite piste face au piano, Raïssa, le bassin incrusté contre lui, lorsqu'il vit arriver Anatoly Arkadin, très élégant, accompagné de sa femme, en robe longue fendue très haut sur la cuisse et de ce qui semblait être une bande de

bûcherons. Ils s'installèrent tous à une table ronde du fond.

Leurs regards s'étaient croisés pendant une fraction de seconde et Malko, lorsqu'il regagna sa table, était serein.

Il y avait tellement de monde, qu'il faillit ne pas voir, une heure plus tard, Anatoly Arkadin se diriger vers l'escalier du sous-sol, où se trouvaient les toilettes et le vestiaire. Il attendit deux minutes avant de se lever à son tour.

En bas, entre les femmes qui faisaient la queue devant les toilettes pour aller prendre leur rail de coke et les gens déposant leurs manteaux au vestiaire, il y avait autant de monde qu'en haut.

Anatoly Arkadin était en train de cirer ses chaussures à la machine automatique. Malko s'approcha et mit son pied gauche sous l'autre brosse. Sans tourner la tête, le jeune play-boy dit à voix basse.

-Nous avons rendez-vous demain à trois heures, au 46 Novy Arbat, cinquième étage, dans les bureaux de Kurgan Mash Zarod, avec Yuri Petrov.

CHAPITRE XVI

Malko en aurait crié de joie.

- Vous pouvez m'en dire plus ?

- Oui, il m'a dit de rester silencieux, de ne pas le contredire. Il va vous proposer le fond « Katiouшка » qui est coté à la bourse de Moscou et a perdu 82 % de sa valeur.

- Il n'est pas le seul ! remarqua Malko.

- C'est vrai, mais dans son cas, c'est amplement justifié. Ce fond consistait à acheter des forêts, puis à construire des usines de pâte à papier qui manquent cruellement en Russie, en achetant des machines aux Finlandais et aux Allemands. Sur le papier, c'est très séduisant. Mais il y a un loup. Il y a bien des milliers d'hectares de bois, mais aucune route pour le transporter.

Cela coûterait des sommes fabuleuses pour construire des routes. Peu de gens sont au courant, car ces bois sont au fin fond de la Sibérie et personne ne va vérifier sur place.

- Merci, dit Malko. Je vais faire semblant de mordre à l'hameçon.

Anatoly Arkadin glissa sa seconde chaussure sous la brosse et demanda, visiblement inquiet :

- Vous êtes certain que vous ne serez pas suivi ? Ce serait une catastrophe.

- Si j'ai le plus petit doute, assura Malko, j'annulerai le rendez-vous.

- Alors, à demain trois heures.

Lorsque Malko remonta un peu plus tard, Raïssa Rachevski avait terminé le Taittinger et n'avait qu'une idée : entraîner Malko dans sa tanière rouge...

L'esprit libre, il se pencha à son oreille :

- Ce soir, on ne regarde pas de film : je vais te violer. Vingt minutes plus tard, il remplissait sa promesse. Ils n'atteignirent même pas la chambre. À peine dans l'entrée, Malko plaqua Raïssa contre le mur et commença à malmener sa somptueuse poitrine, à travers la robe, lui arrachant des soupirs heureux. Ensuite, il la troussa comme une bonne, soulevant la corolle de la robe pour atteindre son ventre et arracher sa culotte.

La bonne nouvelle avait libéré sa libido. Retournant Raïssa contre le mur, il pesa sur sa taille pour la cambrer encore plus et s'enfonça en

elle si violemment qu'il la souleva presque du sol.

Surprise par cette intrusion brutale, Raissa miaula comme une chatte saillie. Les deux mains crachées dans ses hanches, Malko la besogna aussi longtemps qu'il put se retenir puis, d'un ultime coup de rein, se vida en elle.

Lorsqu'il se retira, la robe retomba, et Raissa se retourna, empourprée. À part la petite boule de dentelles noires par terre, elle était parfaitement convenable. Malko lui prit la main et la baisa.

- Je te laisse, *douchetchskayai* une longue journée demain.

* * *

Galina Arkadin se détendit enfin. Toute la soirée elle avait dû faire la conversation à des rustres qui savaient tout juste lire et écrire, mais avaient amassé des fortunes colossales en volant. Néanmoins, elle était heureuse d'avoir passé la soirée avec son mari qu'elle ne voyait pas beaucoup.

Cependant une intuition la tracassait.

- Tu as vu Malko Linge, ce soir ? Il était là avec Raissa.

- Oui.

- Vous êtes descendus ensemble aux toilettes. Tu lui as parlé ?

Après une courte hésitation, Anatoly laissa tomber.

- Oui.

- Qu'est-ce que tu fais avec lui ?

Là encore, il hésita, mais il cachait peu de choses à sa femme.

- Il m'a rendu un grand service, en m'avançant 50000 dollars que je devais à Yuri Petrov. En échange, il m'a demandé de le lui présenter. On le voit demain.

- Pourquoi faire ?

- Du business. Mais n'en parle à personne.

Il finissait de se garer entre deux tas de neige et Galina abandonna le sujet. Intriguée. Malko Linge n'était pas un businessman, mais un espion. Pourquoi voulait-il rencontrer le conseiller financier d'Oleg Kazenine ?

* * *

Le glas sonnait pour Lena Vorontsova au clocher doré du monastère de Novodevitchi, sous le ciel gris et plombé.

La tombe avait été creusée dans la seconde partie du cimetière dont

la partie « noble » était réservée aux personnalités de la Russie, de Gogol à Gagarine, en passant par Kroutchev. Des sépultures souvent surmontées de monuments totalement kitsch.

Il y avait peu de monde pour dire adieu à Lena Vorontsova. Un pope, deux copines en lunettes noires, trois *babouchkas*, la petite bonne Ouzbek et Gocha Sukhumi qui semblait bouleversé.

En dépit de cette modeste assistance, le cercueil disparaissait sous les fleurs. Le pope acheva son homélie, le cercueil commença à descendre dans la fosse et Gocha Sukhumi se retourna. Il avait, bien entendu, vu Malko, mais ils ne s'étaient pas adressé la parole.

Le Géorgien s'approcha de lui. Il avait des larmes plein les yeux et du mal à parler.

- Je lui avais pardonné, dit-il à voix basse. Nous avons décidé de nous marier. C'était une garce et une salope, mais je l'aimais.

Ces salauds l'ont empoisonnée. J'étais là quand elle a cessé de respirer, elle n'était plus que l'ombre d'elle-même.

- Je le crois aussi.

Tandis qu'ils s'éloignaient vers la sortie, Malko demanda :

- Vous connaissez un certain Vadim Stoletovo ?

- Oui, bien sûr, c'est un ancien de la Maison. Pourquoi ?

Malko lui expliqua sa découverte dans le sac de Lena. Gocha Sukhumi se figea, et gronda.

- Cet enculé ! Il a eu les jetons que Lena te parle...

Ils étaient arrivés à la grille donnant sur l'avenue Novol'devitchi. Gocha Sukhumi tendit la main à Malko.

- Je sais que tu ne voulais pas ça. Merci du tuyau.

Il s'éloigna vers sa Mercedes et Malko gagna l'entrée du métro Sportivnaya. Il avait encore une formalité à accomplir avant d'aller à son rendez-vous : semer les éventuels agents du FSB. Arrivé en voiture, avec ses «*baby-sitters*», il allait repartir en métro. Avec un itinéraire soigneusement étudié, comportant au moins trois possibilités de rupture de filature, de quoi arriver «*clean*» à Novy Arbat, pour son rendez-vous avec Yuri Petrov.

* * *

Malko s'engagea dans le passage souterrain reliant les deux trottoirs de l'énorme avenue Novy Arbat. Au lieu de ressortir directement de l'autre côté, il s'arrêta à côté du guitariste qui braillait ses refrains dans le vide, comme s'il attendait quelqu'un. Surveillant les gens qui

auraient pu être sur ses talons.

Au bout de cinq minutes, rassuré, il se dirigea vers l'autre sortie.

Depuis son départ de Novodevitchi, il n'avait pas chômé. Une vraie course d'obstacles soigneusement préparée.

De Sportivnaya, il était allé à Park Kultury, une station de la ligne circulaire, repartant ensuite pour Kievskaya. L'idéal pour une rupture de filature : trois lignes s'y croisaient dans un labyrinthe de couloirs sur différents niveaux.

Il avait ainsi erré entre Kalininskaya, Arbatskaya et Biblioteka Lenina.

Normalement, personne n'avait pu le suivre. Il était ensuite parti jusqu'à la station Borovitskaya où il était enfin remonté à la surface.

Suivant un sens interdit à pieds, il avait arrêté une voiture pour se faire conduire Place du Manège. Terminant ensuite à pieds son parcours. Il était trois heures moins dix.

Il poussa la porte du 46 Novy Arbat, gardée par deux vigiles et prit l'ascenseur pour le cinquième étage. Une énorme plaque de cuivre annonçait : *Kurgan Mash Zarod*. La réceptionniste, dès qu'il eut poussé le battant, lui adressa un sourire à faire jaillir sa libido au plafond.

- Gospodine ?

- J'ai rendez-vous avec *Gospodine* Yuri Petrov annonça-t-il, en lui tendant sa carte. Dieter Ponickau. Il n'eut pas longtemps à attendre.

La fille donna un coup de fil, se leva et le pria de la suivre, avec une démarche telle qu'il se demanda si c'était un rendez-vous d'affaires ou une invite sexuelle.

Elle poussa une porte et s'effaça :

- Pajolsk, gospodine Ponickau.

C'était un immense bureau donnant sur Novy Arbat. Plutôt une salle de conférence. Deux hommes s'y trouvaient déjà. Anatoly Arkadin et Yuri Petrov.

Malko se dit que Yuri Petrov avait l'air d'une fouine. Son col de chemise trop large, sa veste sans couleur, sa cravate hideuse, tout évoquant chez lui l'Union soviétique. Anatoly Arkadin fit les présentations et Malko sortit de son attaché tous les documents relatifs à *Berkshire Investments* ; les remettant à Yuri Petrov, avec sa carte. Pendant qu'il les étudiait, Anatoly Arkadin commande du thé.

Dix minutes plus tard, Yuri Petrov releva la tête et lança à Malko.

- Ya vam slichov, gospodine.

Malko avait préparé ses explications : le fond qu'il représentait, *Berkshire Investments*, qui disposait de beaucoup de cash, cherchait des opportunités d'investissement sur le marché russe et il avait été amené à en parler à Anatoly Arkadin.

Yuri Petrov l'avait écouté sans l'interrompre. Il posa sa première question.

- Quelle est la hauteur de votre investissement éventuel ?

- Entre cent et cinq cent millions de dollars.

Yuri Petrov ne manifesta aucune émotion, comme un bon joueur de poker.

- Mr Kazenine est propriétaire d'une affaire qui pourrait correspondre à ce que vous cherchez, fit-il. Il s'agit du fond Katioushka, qui regroupe des terres, en Sibérie, des forêts de différentes essences. L'idée est à partir de l'exploitation de ces forêts, de créer des usines de pâte à papier dont nous manquons cruellement en Russie. Avant la crise, ce fond était coté plus de huit cent millions de dollars.

- Et aujourd'hui ? demanda Malko.

Yuri Petrov laissa tomber :

- À cent cinquante millions, nous sommes vendeurs. Voulez-vous le dossier ?

- Bien sûr. Je vais l'étudier et revenir vers vous...

Le Russe sortit une chemise rouge de sa serviette et la tendit à Malko. Celui-ci le lut et demanda.

- Vous n'avez confié de mandat de vente à personne ?

- Non.

- Vous désirez, éventuellement que la transaction se passe en Russie.

- Pas particulièrement.

- Nous travaillons avec plusieurs banques, à Zurich et à Vienne, dit Malko.

Anatoly Arkadin, qui n'avait pas ouvert la bouche jusque-là, lança.

- Monsieur Kazenine travaille beaucoup avec la banque Martini à Vienne.

Malko intercepta le regard furieux de Yuri Petrov qui garda son calme et parle d'un ton posé.

- Nous avons *plusieurs* banques, à Vienne et à Zurich. Si l'affaire vous intéresse *vraiment*, nous en reparlerons. Il se leva, signifiant la fin

de l'entretien. Malko en profita pour se tourner vers Anatoly Arkadin.

- En tant qu'apporteur, quelle est votre intérêt.

- 0,5 %, répondit le play-boy, mais cela peut être discuté.

Yuri Petrov les raccompagna. Jusqu'à l'entrée à peine dans l'ascenseur Malko remarqua :

- Il n'avait pas l'air heureux que vous mentionniez la banque Martini.

- C'est un parano ! sourit le jeune homme. Je sais qu'il travaille beaucoup avec eux, parce que c'est de là que viennent tous les versements en cash. J'ai dirigé des travaux de décoration et Yuri Petrov m'avait demandé de leur transmettre des factures. Avant de se quitter, Anatoly Arkadin demanda :

- Qu'allez-vous faire maintenant ?

- Étudier ce dossier et faire une offre.

- Ne soyez pas imprudent, recommanda le play-boy.

* * *

La voix était chaleureuse, sympathique, mais elle donna la chair de poule à Galina Arkadin.

- Il y a longtemps que je n'ai pas eu de vos nouvelles, dit le lieutenant Eldar, pourquoi ne pas prendre le thé demain, vers cinq heures, à mon bureau ?

Il raccrocha, sans attendre la réponse de sa « source ». Sachant qu'elle n'avait pas vraiment le choix.

* * *

- Vous voulez acheter une affaire pourrie à cet oligarque avec l'argent des contribuables américains? demanda Tom Polgar, visiblement réticent devant cette hypothèse.

- Nous n'en sommes pas encore là, protesta Malko. Je cherche à me rapprocher du cœur financier d'Oleg Kazemne. Je pense être en bonne voie. Je vais avoir besoin des conseils de l'attaché commercial pour établir une réponse qui tienne la route.

- Pas de problème. Mais je me demande comment tout ce micmac va nous conduire aux S.300 ?

* * *

C'est en lisant le compte rendu de filature de la veille que le lieutenant Eldar avait eu l'idée de convoquer sa « source », Galina

Arkadin. En effet, un de ses agents avait rapporté que l'agent de la CIA, Malko Linge, et Anatoly Arkadin, s'étaient trouvés en même temps au GQ, la veille au soir. En plus, ils étaient partis en même temps au sous-sol où on n'avait pas pu les suivre. Ce n'était pas certain, mais auraient pu avoir un contact.

Le lieutenant Eldar, qui n'avait pas grand-chose à se mettre sous la dent, avait décidé d'exploiter cette information.

Un de ses téléphone sonna. C'était le poste de garde du rez-de-chaussée.

- Il y a une visiteuse pour vous, annonça le planton.

* * *

Galina Arkadin s'était fait déposer avenue Teatralny en face de l'ancien magasin «Le monde des jouets», puis avait remonté la Bolchaïa Loubianka à pieds.

Honteuse.

Si on lui avait dit un jour qu'elle deviendrait une indicatrice du FSB...

Le matin, elle s'était juré de ne pas aller à son rendez-vous avec le gentil officier du FSB pour une conversation autour d'une tasse de thé. Elle avait changé d'avis, se disant qu'elle n'avait aucun secret à révéler et qu'il ne fallait pas se mettre mal avec le FSB.

Le lieutenant Eldar l'attendait devant la porte de son bureau.

- Vous êtes très élégante ! remarqua-t-il.

Galina Alkadin sourit, flattée, et ils gagnèrent la pièce voisine, plus cozy, et s'installèrent sur un vieux canapé mauve. Bien sûr, elle ignorait que la pièce était sonorisée et équipée de plusieurs caméras.

Ils prirent le thé, bavardèrent de choses et d'autres, puis le lieutenant du FSB demanda gaiement.

- Alors, quelles sont les nouvelles ?

- Oh, pas grand-chose ! avoua la jeune femme.

Anatoly a du mal à trouver des affaires. Il se donne un mal fou. Il a passé plusieurs jours en province, mais c'est dur. Hier soir, nous avons dîné au GQ avec des investisseurs potentiels.

Le lieutenant Eldar se lança un peu à l'aveuglette.

- On m'a dit qu'il y avait aussi votre ami. Malko Linge.

Elle le regarda, surprise.

- Comment le savez-vous ?

L'officier sourit et dit d'un ton léger.

- Oh, vous avez, le GQ fait partie des lieux que nous surveillons. La routine.

Une routine glaçante. Rien n'avait vraiment changé depuis l'Union Soviétique.

- Vous lui avez parlé ?

- Non, non.

- Et votre mari ?

- Il m'a dit qu'ils avaient échangé quelques mots.

Galina Arkadin hésita, ignorant ce qu'il savait puis se décida à dire la vérité. Le lieutenant Eldar lui resservit du thé puis demanda, détaché.

- Votre mari ne se livre pas à des activités anti-Russe, fit-il d'un ton mi-figue mi-raisin.

Galina Arkadin tomba dans le piège à pieds joints. Désireuse de dédouaner Anatoly, elle précisa.

- Non, non. Anatoly m'a dit que Mr Linge souhaitait rencontrer le fondé de pouvoir d'Oleg Kazenine pour faire des affaires.

- Ah bon, conclut le lieutenant Eldar, apparemment soulagé. Eh bien, j'étais ravi de bavarder avec vous. Je vais devoir vous quitter, car je dois accompagner mon fils chez le dentiste.

Il la raccompagna à l'ascenseur, lui baisa la main et regagna son bureau. Se demandant quel genre d'affaire pouvait traiter un agent de la CIA avec un oligarque ? C'est une question qui allait sûrement intéresser ses chefs.

CHAPITRE XVII

Oleg Kazenine s'épanouit lorsque la secrétaire de Vladimir Ivanov lui annonça que le président de Alma-Antai souhaitait lui parler. Ils ne s'étaient pas revus depuis leur petite orgie à l'hôtel Métropole. L'oligarque ignorait la mort de Lena Vorontsova qui n'avait été annoncée nulle part et se préoccupait plus des problèmes causés par Maksim Nachistik. Pour lui, le problème des Américains était réglé.

- Oleg Nicolaievitch ! Comment vas-tu ?

La voix du puissant Vladimir Ivanov était toujours aussi chaleureuse. Les deux hommes échangèrent quelques banalités puis le président d'Alma-Antai demanda malicieusement :

- As-tu le courage de venir jusqu'au Métropole grignoter quelque chose ? Je suis dans le quartier. Dans une heure ?

- Je saute dans ma voiture ! affirma Oleg Kazenine.

Au moment où il traversait le hall, Natasha surgit, ravissante dans un tailleur blanc, en harmonie avec son vison. Depuis la séance du bureau, ils s'étaient réconciliés.

- Tu veux déjeuner dehors ? demanda-t-elle.

- Non, fit Oleg. J'ai déjà un déjeuner.

Vladimir Ivanov avait sûrement de bonnes nouvelles à lui communiquer.



- L'action du fond Katiouška vaut en ce moment 23 rouble à la bourse de Moscou, annonça Tom Polgar. La capitalisation boursière doit tourner autour de quarante-cinq millions de dollars. Mais, même à ce prix, il n'y a pas d'acheteur.

Et Yuri Petrov qui en demandait cent cinquante millions ! Il avait vraiment pris «Dieter Ponickau» pour un pigeon...

- C'est tout ? demanda Malko. Ça va permettre de prolonger les négociations.

- Non, nous avons beaucoup de choses sur la banque Martini mentionnée par Anatoly Arkadin. C'est une petite banque privée viennoise spécialiste des opérations «grises». Autrement dit, c'est une véritable « lessiveuse » qui travaille avec beaucoup de paradis fiscaux, comme le Lichtenstein et les Des Caïman. Elle a déjà eu maille à partir avec les autorités bancaires autrichiennes. Effectivement, elle traite

beaucoup avec les oligarques russes.

- Si Oleg Kazenine est dans l'affaire des S.300, conclut Malko, il y a de bonnes chances qu'il passe par cette banque. Et, si j'arrive à connaître son compte à la banque Martini, ce serait un bon point de départ.

- Cela fait beaucoup de « si », remarqua Tom Polgar, qui n'était jamais porté à l'optimisme. Mais, il y a quand même une bonne nouvelle. Langley a mis l'affaire des S.300 en haut de son agenda. Vous savez que le président Obama veut négocier avec les Iraniens. L'affaire des S.300 s'inscrit parfaitement dans ce contexte. Il serait dans une position de force, si nous étions sûrs de pouvoir bloquer leur livraison à l'Iran.

- Je vais rappeler Anatoly Arkadin pour organiser un second rendez-vous avec Yuri Petrov, promet Malko.

* * *

Vladimir Ivanov avait déjà grignoté quelques canapés de caviar noir et rouge, lorsqu'il dit, penché au-dessus de la table.

- On m'a appris ce matin une information très étonnante.

- Laquelle ? demanda Oleg Kazenine.

À l'heure du déjeuner, le bar du Métropole était encore plus désert que le soir. Il n'y avait qu'une autre table occupée par trois étrangers.

- Tu emploies bien un certain Yuri Petrov ?

- Oui, c'est mon conseiller financier.

- Tu savais que, hier, il a rencontré dans tes bureaux l'agent de la CIA Malko Linge, celui dont tu voulais te débarrasser...

L'oligarque s'en décrocha la mâchoire.

- C'est pas possible ! protesta-t-il. Comment sais-tu cela ?

- J'avais demandé à Alexander de faire établir une surveillance autour de cet agent de la CIA. Ce qui a été fait. Avant hier soir, il y a eu un contact entre un certain Anatoly Arkadin et cet espion de la CIA, au club GQ. Et hier, il a rencontré Yuri Petrov, en compagnie d'Anatoly Arkadin.

Oleg Kazenine demeura muet quelques secondes avant d'exploser à voix basse.

- Tu veux dire que cette petite merde a aidé un mec de la CIA à venir fouiller dans mes affaires ?

Il était dans un tel état que Vladimir Ivanov tenta de le calmer d'un sourire.

- Calme-toi, Oleg ! Mes sources sont excellentes, comme tu le sais, mais il faut vérifier.

- Je vais arracher la tête à ce fumier d'Anatoly ! gronda Oleg Kazenine. Quant à Petrov, je le passé par la fenêtre. Lui que je connais depuis vingt ans !

- Prends une vodka ! conseilla Vladimir Ivanov. Il y a peut-être un malentendu.

Oleg Kazenine n'avait plus faim, plus soif. Comme Vladimir le voyait trépigner sur son siège, il regarda sa montre et dit :

- *Dobre*, je te laisse. Tu me tiens au courant.

* * *

Yuri Petrov eut physiquement peur lorsqu'Oleg Kazenine pénétra en trombe dans le bureau où il était en train de grignoter des zakouski arrosés de Borjoni. Souvent, il ne déjeunait pas.

En bras de chemise, les yeux injectés de sang, la mâchoire crispée, l'oligarque semblait décharné.

Il se planta devant son conseiller financier et lança d'une voix tremblante de fureur, sans préambule.

- Si je ne te connaissais pas depuis vingt ans, je t'aurais déjà écrasé la gueule !

Yuri Petrov réussit à ne pas broncher. Dans l'état où il se trouvait, Oleg aurait pu le réduire en pulpe. Maîtrisant sa panique, il demanda, calmement.

- Oleg Nicolaievitch, dis-moi ce que tu me reproches.

L'oligarque se planta devant le bureau.

- Tu as rencontré un type, hier, amené par Anatoly. Dans *mes* bureaux.

- Oui, absolument.

- Tu sais qui c'est ?

- Oui, bien sûr. Un investisseur. Il travaille pour un gros fond de Zurich, *Berkshire Investments*.

- Tu as vérifié ? aboya l'oligarque.

- Bien sûr! confirma Yuri Petrov. J'ai fait téléphoner là-bas et on m'a confirmé qu'il était mandaté pour racheter des affaires en Russie. Pourquoi ? C'est un escroc ?

Devant la bonne foi évidente de Vladimir Petrov, Oleg Kazenine se laissa tomber dans un profond fauteuil de cuir blanc et lâcha.

- Pire ! C'est un agent de la CIA... qui s'appelle Malko Linge et qui me poursuit depuis des semaines.

Yuri Petrov resta figé quelques secondes, puis plonge la main dans sa serviette et en sortit une carte de visite.

Il la mit sous le nez d'Oleg Kazenine.

- L'homme que j'ai vu se nomme Dieter Ponickau. J'ai tout vérifié sur lui, en appelant Zurich. Il travaille pour ce fond depuis plusieurs années.

Ce fut au tour de l'oligarque de sentir son cerveau vaciller. Pourtant, il était certain des informations de Vladimir Ivanov. Où était la faille ?

- À quoi ressemble-t-il ?

- Grand, blond, athlétique.

- Il habite où ?

- Au Ritz Carlton, je crois.

- C'est lui ! explosa Oleg Kazenine. C'est cet enculé d'agent de la CIA. Il t'a «enfumé».

- C'est facile à savoir, conclut Yuri Petrov. Tu as une photo de ton espion ?

- Je peux en avoir une. Il suffit que je téléphone. Le FSB avait dû en prendre des dizaines.

Trois minutes plus tard. Oleg était au téléphone avec Vladimir Ivanov. Cette fois, il n'y alla pas par quatre chemins. Expliquant qu'il avait besoin d'identifier quelqu'un qui lui avait rendu visite, probablement sous une fausse identité. Un agent de l'étranger qu'il lui avait déjà signalé.

- Redonne-moi ton mail, fit simplement le président d'Alma Antai.

Dans un quart d'heure, elle sera sur ton ordinateur.

* * *

Malko venait de laisser un message à Yuri Petrov, lui demandant un nouveau rendez-vous pour discuter de l'achat du fond «Katioushka». Pour la première fois depuis plusieurs jours, il avançait enfin. Tom Polgar avait envoyé un message à la Station de la CIA de Vienne pour ramasser tout ce qu'on pouvait trouver sur la banque Martini...

Il se demanda s'il n'allait fêter cette première victoire avec Raissa.

En tous cas, Anatoly Arkadin avait été parfait : il avait bien gagné ses 50000 dollars.

Les photos défilaient lentement sur l'écran de l'ordinateur. D'un coup de souris, Yuri Petrov les fit revenir en arrière pour les examiner à nouveau. Toutes prises au téléobjectif, elles n'étaient pas parfaites, mais nettes. Il se tourna vers Oleg Kazenine, debout à côté de lui.

- C'est lui ! laissa-t-il tomber. C'est l'homme qui s'est présenté à moi sous le nom de Dieter Ponickau.

- Il s'appelle Malko Linge et c'est un agent de la CIA qui me traque à cause des S.300 ! grinça Oleg Kazenine.

J'avais déjà essayé de le faire liquider. Deux fois.

- C'est Anatoly Arkadin qui m'a eu, expliqua Yuri Petrov. Sans lui, je ne l'aurai jamais reçu.

- Ce petit salaud, je vais lui arracher la tête ! gronda Oleg Kazenine.

Yuri Petrov éteignit l'ordinateur, pensif et remarqua :

- En tous cas, les *Amerikanski* mettent le paquet pour te coincer. Il a fallu une sacrée organisation pour monter cette arnaque. J'ai donné au moins dix téléphones pour le checker. Je comprends pourquoi maintenant Anatoly m'a remboursé si vite. Il était «sponsorisé».

Oleg Kazenine lui jeta un regard noir.

- Tu n'as rien dit de...

- Tu me connais... Non.

Effectivement, ce n'était pas lui qui avait mentionné la Banque Martini. Dans l'état de fureur où se trouvait Oleg Kazenine, il valait mieux ne pas mentionner la phrase malheureuse du playboy.

- *Dobre*. Tu dois le revoir, cet enculé ?

- Il a dit qu'il m'appellerait. L'oligarque étouffa un ricanement.

- Tu peux être certain qu'il va le faire.

- Qu'est ce que tu projettes ?

- Pour cette merde *d'Amerikanski*, ce dont je rêvais depuis longtemps : le plonger vivant dans une baignoire d'acide et le regarder se dissoudre. Quant à Anatoly, je vais lui démolir la tête moi-même. Jusqu'à ce qu'il n'ait plus rien au-dessus des épaules.

- Tu n'as pas peur de la réaction des *Amerikanski* ?

- Je n'ai peur de rien ! hurla Oleg Kazenine, laissant exploser sa fureur. Tu connais mon *kricha*. Voilà ce qu'on va faire.

CHAPITRE XVIII

Anatoly Arkadin était plongé dans une discussion d'affaires sordide avec un de ses clients de Petro Pavlosk, qui essayait de l'entuber en lui proposant une affaire pourrie, lorsque son portable sonna.

Un numéro inconnu.

- *Da*

- Anatoly ? C'est Natasha Karetny. Tu peux me rendre un service ?

Le jeune homme mit quelques secondes à réaliser que c'était la maîtresse d'Oleg Kazenine qui l'appelait. Ils étaient loin d'être intimes, même s'ils s'étaient croisés dans des soirées à de nombreuses reprises.

- *Vsie normalno!* assura aussitôt Anatoly Arkadin. De quoi s'agit-il ?

- Je me suis fait emboutir ma voiture Nikolskaya *Ulitz*a et je ne peux plus rouler. J'ai appelé Oleg pour qu'il m'envoie Dmitri, mais il m'a dit que cela allait prendre deux heures. Est-ce que tu pourrais venir me chercher et me déposer ensuite en haut de Leningradskii Prospekt, à une usine qui appartient à Oleg ?

- Où es-tu ?

- Dans Vetoshni *pereulok*, en face de la sortie du Goum.

- Tu as de la chance, fit Anatoly Arkadin, je suis au Ritz Carlton. Dans dix minutes, je suis là.

Il abrégea sa conversation et sortit de l'hôtel, récupérant sa Volkswagen garée sous l'auvent.

Il ne mit que très peu de temps pour remonter Okhotny Ryad et faire le tour par Teatralny Proezd pour rejoindre le Goum. Natasha attendait devant la porte, sa zibeline s'écartait sur une robe bleue électrique moulante comme un gant qui s'arrêtait au premier tiers de ses cuisses.

Elle se glissa à côté d'Anatoly et lui adressa un regard si brûlant qu'il en fut gêné. Même dans ses rêves les plus fous, il n'avait jamais imaginé courtiser la maîtresse du puissant Oleg Kazenine.

- Où va-t-on ? demanda-t-il.

- Tu remontes Tservakaia, ensuite, Leningradsky Prospekt, et après je te dirai...

La jeune femme semblait très détendue et sa robe avait encore remonté sur ses cuisses, mais elle ne semblait pas s'en soucier.

- Tu as l'air en forme ! remarqua-t-elle soudain.

Rasé, cravaté, avec son costume croisé près du corps, Anatoly était très élégant.

Brusquement, Natasha se pencha vers lui et passa les doigts dans la mèche qui retombait sur son front.

- Tu sais que tu es très mignon ! dit-elle en riant.

Tu fais craquer toutes mes copines.

Son ton avait changé, beaucoup plus intime. Anatoly Arkadin se demanda soudain, si le coup de l'accident n'était pas un prétexte. Ils passèrent devant la gare de Bielo-Russie cernée de travaux et peu après Natasha lança.

- Prends à gauche.

Ils étaient dans un quartier moitié résidentiel, moitié industriel. Anatoly Arkadin tourna dans une rue étroite bordée de vieilles isbas et de friches industrielles.

- Prends à droite, ordonna Natasha.

La rue, bordée de deux murs aveugles s'arrêtait cent mètres plus loin.

- Où va-t-on ? demanda Anatoly, étonné.

- Tu as peur ?

Natasha lui adressa un sourire gourmand. Le jeune homme n'eut même pas le temps de répondre. La jeune femme venait de poser sa main gauche sur sa cuisse, il comprit soudain la raison de son coup de fil. Comme la plupart toutes des femmes russes, elle n'éprouvait aucun scrupule à tromper l'homme avec qui elle se trouvait, pour de l'argent ou par plaisir...

Ils étaient arrivés au fond de l'impasse bloqué par un autre mur aveugle. Anatoly stoppa et allait passer la marche arrière, quand il sentit les doigts de Natasha se refermer sur son sexe à travers son pantalon. Sans un mot, elle descendit son zip et s'empara du long membre au repos, commençant à le masturber rapidement.

- Natasha ! protesta Anatoly Arkadin, quand même ennuyé.

- Tu n'as pas envie de me baiser ? souffla-t-elle.

C'était difficile de dire non. Il ferma les yeux et se laissa faire, regardant dans le rétroviseur si personne ne venait. Natasha avait cessé de le caresser pour l'engloutir dans sa bouche, aussi loin qu'elle le pouvait. Elle se redressa enfin, contemplant le regard allumé la tige raide qui jaillissait du pantalon ouvert.

- Qu'est-ce qu'elle est longue ! soupira-t-elle. Mes copines me l'avaient dit. Viens, on va changer de place.

Elle se souleva à la force des poignets et Anatoly se glissa sur le siège de droite, le sexe toujours dressé, Natasha était sortie de la voiture. Dès qu'il fat installé la jeune femme remonta sur ses hanches le bas de sa robe et se positionna au dessus d'Anatoly Arkadin dans une position nettement acrobatique. Celui-ci sentit l'extrémité de son sexe effleurer l'entre cuisse de la jeune femme. Natasha, sans même enlever son string noir, prit le sexe d'une main ferme, le guida jusqu'à l'entrée du sien et se laissa tomber d'un coup, s'empalant jusqu'à la garde avec un soupir ravi. Elle demeura un instant immobile puis souffla.

- Défonces moi !

Anatoly Arkadin se mit à donner de violents coup de rein. Chaque fois que le long sexe remontait dans son ventre, Natasha gémissait.

- *Bolchemoi* ! J'ai jamais été baisée comme ça. Tu me remontes jusqu'à l'estomac ! Tu vas me faire jouir !

C'était un avenir très proche. Courbée en avant, les mains appuyées sur le tableau de bord, elle trembla de tous ses membres pendant quelques secondes. Ensuite, apaisée, elle se souleva et sortit de la voiture, lissant sa robe sur ses cuisses. Épanouie.

- *Bolchemoi*. Il y a longtemps que j'en avais envie, conclut-elle. Viens. Maintenant, tu vas me conduire à ma voiture.

Anatoly Arkadin, qui s'était rajusté, était partagé entre le plaisir d'avoir profité de la superbe Natasha et la crainte qu'Anatoly Arkadin ne l'apprenne. Il recula jusqu'à l'entrée de l'impasse et repartit en sens inverse. Cent mètres plus loin, Natasha lui désigna l'entrée de ce qui semblait être un garage.

- Entres, dit-elle.

Il obéit. Il y avait effectivement des carcasses de voitures partout et un atelier sur la gauche.

- On se quitte là, fit Natasha. Tu m'as bien fait jouir.

Déjà elle ouvrait la portière de son côté. Anatoly Arkadin lui jeta un dernier regard, se disant qu'elle était vraiment superbe, lorsque sa portière fut ouverte violemment. Il sentit une main de fer le saisir par le col de son manteau et le jeter à terre. Avant de recevoir un violent coup de pied dans le bas-ventre, il eut le temps de reconnaître le visage de Dmitri, le chauffeur et homme de confiance d'Oleg Kazenine.

La réceptionniste blonde de Vadim Stoletovo adressa un sourire machinal à Gocha Sukhumi, qui venait de franchir la porte.

- Vous avez rendez-vous avec quelqu'un ?

- Absolument. Avec Vadim Stoletovo.

- Votre nom ?

- Igor Kaminev.

Elle appela le bureau du patron de la « World Security » et se leva.

- *Gospodine* Stoletovo vous attend.

Elle ouvrit la porte du bureau de Vadim Stoletovo et s'effaça pour laisser entrer le visiteur.

Vadim Stoletovo était seul dans son bureau. Il adressa un sourire appuyé à Gocha Sukhumi.

- Je ne vous connais pas, mais vous venez de la part de mon ami Oleg Kazenine. Donc, qu'est-ce que...

Il s'arrêta brusquement en voyant le gros Makarov prolongé d'un silencieux que son visiteur venait de sortir de la poche de son pardessus.

Braqué sur lui.

Gocha Sukhumi précisa d'une voix calme.

- Tu as peut-être une sonnette planquée sous ton bureau. Ne t'en sers pas. Dès que la porte s'ouvre, je t'en mets deux dans la tête.

Vadim Stoletovo essaya de ne pas s'affoler et lança :

- Chtovikka

- Savoir des choses, fit Gocha Sukhumi d'un ton énigmatique. Tu connais une certaine Lena Vorontsova.

Vadim Stoletovo faillit dire « non », puis se reprit.

- Oui, un peu.

- Elle avait ton numéro avec elle. Qu'est ce que vous fricotiez ensemble ?

Planté devant le bureau, Gocha Sukhumi, le bras tendu devant lui, était absolument impassible. De nouveau, Vadim Stoletovo hésita, puis décida de dire la vérité, ignorant ce que savait son interlocuteur.

- Un jour, je lui ai demandé un service.

- Lequel ?

- J'avais une *zakasnoyé*. Sur un type qu'elle connaissait. Je lui ai demandé de me signaler lorsqu'il partirait de chez elle.

- Le type, c'était pas un certain Malko Linge, qui travaille pour la CIA ?

Vadim Stoletovo se félicita d'avoir dit la vérité. Son visiteur en savait beaucoup.

- Oui.

- La *zakasnoyé*, qui te l'avait commandé ?

- Un type qui s'appelle Léonid Kaminski.

- Connaît pas. Pourquoi ?

- Cet agent de la CIA causait des problèmes à un de ses amis.

- Oleg Kazenine ?

- Oui.

- Ça a loupé, ta *zakasnoié*...

- Oui.

Gocha Sukhumi hocha la tête, compréhensif.

- Ça peut arriver, même avec les meilleurs. Et ensuite ?

Vadim Stoletovo lui adressa un regard surpris.

- Après? Rien. J'ai refusé à mon client de faire une nouvelle tentative. La cible était trop protégée.

- Cherches bien, insista Gocha Sukhumi d'un ton bonhomme. Tu as fait un trac, ensuite...

- Non, je ne vois pas, protesta Vadim Stoletovo.

- Je vais t'aider, fit Gocha Sukhumi. Tu as envoyé une lettre à Lena...

Sincèrement surpris, Vadim Stoletovo secoua la tête.

- Non, je n'ai pas envoyé de lettre ! Pourquoi l'aurais je fait ?

Gocha Sukhumi ne répondit pas, puis, comme s'il changeait de sujet, demanda :

- Tu es très copain avec le général Serguei Goloubev ?

- Oui, bien sûr.

- Il fait toujours la même chose ?

- Il a pris sa retraite.

- Oui, je sais, mais il a gardé tous ses contacts dans les labos. Tu sais qu'il s'y connaît bien en drogues et en poisons.

Dans les milieux du KGB, c'était, jadis, un secret de polichinelle. Le général Serguei Goloubev, bien qu'officiellement agent du contre-

espionnage, était surtout le spécialiste des éliminations discrètes des ennemis de l'Union Soviétique.

- Pourquoi me parlez-vous de cela ? demanda Vadim Stoletovo.

Gocha Sukhumi se pencha un peu en avant.

- Pour que tu saches que je sais comment tu as liquidé Lena. Tu lui as fait le coup de la lettre de Novossibirsk... La spécialité du général. Il s'en est servi il n'y a pas longtemps pour éliminer une scientifique qui voulait prendre la tête de l'Institut des Nanotechnologies.

Ce qui gênait pas mal de gens...

Tu vois, le matin où elle est tombée malade, Lena a reçu une lettre en provenance de Novossibirsk. Elle a respiré la saloperie qui se trouvait à l'intérieur. Après, il n'y avait plus de risques qu'elle te pose des problèmes.

- Mais je n'ai jamais envoyé de lettre, protesta Vadim Stoletovo. C'était pas le genre de fille à baver...

Gocha Sukhumi eut un hochement de tête pensif.

- Tu vois, normalement, je m'en foutrai. On a tous fait des saloperies. Mais là, c'est différent. Lena Vorontsova, j'allais l'épouser.

Vadim Stoletovo esquissa le geste de se lever et Gocha Sukhumi fit d'une voix égale :

- Nie dvigaties.

Vadim Stoletovo était en train de se rasseoir lorsque le premier projectile du Makarov le frappa au-dessus de la bouche, juste à la racine du nez, faisant exploser toutes ses incisives de la mâchoire supérieure.

Le second lui transperça l'œil gauche, traversa son cerveau et termina sa course dans le mur, juste au dessous du portrait de Vladimir Poutine.

Gocha Sukhumi contempla quelques secondes l'homme qu'il venait de tuer et rentra son arme.

Il se sentait mieux.

À part une légère odeur de cordite, et deux étuis de cuivre que Gocha Sukhumi ramassa soigneusement, il n'y avait aucune trace de l'exécution. Il ressortit du bureau. Mécaniquement, la réceptionniste lui adressa un sourire, un peu étonné : d'habitude, son patron raccompagnait ses visiteurs. Son standard se mit à sonner et elle n'y pensa plus.

Anatoly Arkadin parvint à ouvrir l'œil gauche et aperçut un local tout en longueur, encombré de voitures, éclairé pas des néons blanchâtres. Pendant une dizaine de minutes, Dmitri l'avait battu comme plâtre, comme seuls les Russes savaient le faire. Maintenant, il était attaché sur une chaise en fer, ligoté avec du câble électrique. Il avait sûrement des os brisés, mais une seule pensée surnageait : Oleg Kazenine allait-il le tuer pour avoir sauté sa maîtresse ? Il maudit son imprudence : il n'aurait jamais dû céder à cette salope venue du froid. L'oligarque avait dû la suivre et assister à tout.

Une ombre passa dans ce qui lui restait de champ de vision et il reconnut la haute silhouette d'Oleg Kazenine.

L'oligarque, en veste, sans cravate, se pencha sur lui et l'attrapa par les cheveux.

- Alors, salope, tu es venu gentiment... J'espère que Natasha a été gentille avec toi.

Il avait tenté de convaincre Yuri Petrov de fixer lui-même le rendez-vous à l'espion de la CIA, mais son conseiller financier avait refusé : participer au kidnapping et au meurtre d'un agent de la CIA n'entrait pas dans ses attributions. Alors, Oleg Kazenine s'était rabattu sur la solution Natasha.

Anatoly Arkadin préféra ne pas répondre. D'ailleurs, ses lèvres éclatées ne l'aidaient pas à parler. Oleg Kazemne enchaîna.

- D'abord, tu vas me dire combien ce mec t'a payé pour monter ton arnaque.

Anatoly avala le sang qui remplissait sa bouche et parvint à articuler quelques mots.

- De quoi parles-tu ? Quelle arnaque ?

Surpris qu'Oleg ne lui parle pas de Natasha. L'oligarque, d'un formidable coup de pied en pleine poitrine, projeta Anatoly saucissonné à sa chaise, sur le sol.

Penché sur lui, il martela :

- Dis-moi que tu ne savais pas que le mec que tu as amené à Yuri s'appelait Malko Linge, qu'il travaillait pour la CIA !

Anatoly Arkadin réalisa que c'était beaucoup, beaucoup plus sérieux que ce qu'il craignait. Maudissant Malko Linge qui avait dû être suivi. Dmitri s'approcha et remit la chaise debout. Sans effort. Oleg Kazenine se planta devant Anatoly Arkadin.

Ce dernier décida de lâcher un peu de lest. Il fallait gagner du temps et faire tomber la pression.

- C'est vrai, reconnu-il, je savais qu'il travaillait un peu avec l'ambassade américaine, mais je croyais qu'il faisait aussi des affaires.

Cette fois, le coup de pied le heurta au menton et il eut un violent éblouissement, pendant qu'il retombait sur le sol avec la chaise. Relevée aussitôt par Dmitri.

- Tu l'as «vendu» à Yuri comme Dieter Ponickau, hurla Oleg Kazenine. C'était un foutu mensonge. Tu vas me dire pourquoi il faisait ça.

- Il ne me l'a pas dit, prétendit Anatoly Arkadin, tendant ses muscles pour amortir le coup qui allait sûrement venir.

Rien ne veut. Oleg Kazenine lança simplement à Dmitri.

- Enlevés lui ses chaussures et ses chaussettes.

Le chauffeur s'exécuta et Anatoly Arkadin ne comprit ce qui allait se passer qu'en voyant Oleg Kazenine s'approcher en tenant un gros marteau à qu'il tendit à Dmitri.

- *Davai*, Dmitri. Attendris-le.

Dmitri s'assit sur un petit banc de bois en face du prisonnier, leva son marteau et l'abattit de toutes ses forces sur le pied gauche d'Anatoly Arkadin, lui brisant tous les os des trois derniers orteils.

Le hurlement du jeune homme se prolongea jusqu'à ce que le marteau s'abatte une seconde fois, cette fois, sur le pied droit. Anatoly Arkadin n'aurait jamais cru pouvoir souffrir autant. Le cerveau vide, il hurlait sans discontinuer, puis, brusquement, il ne sentit plus rien.

Jusqu'au moment où quelque chose heurta ses dents : le goulot d'une bouteille de vodka dont on lui fit boire de force une bonne rasade. Il toussa, s'étrangla, mais cela ne soulagea pas sa douleur. Ses pieds n'étaient plus que deux masses sanglantes. Oleg Kazenine, de nouveau, se planta devant lui :

- Écoutes, lança-t-il, tu as le choix ; ou tu continues à me tenir tête et Dmitri va te briser tous les os.

Ou bien, tu es moins con, et ce sera plus facile pour toi.

Vaincu par la douleur, Anatoly Arkadin parvint-il à bredouiller.

- Qu'est-ce que tu veux ?

- L'enculé qui a voulu me baiser. Tu vas lui dire de venir ici te rejoindre. Que tu es avec Yuri. Tu as son portable ?

- Je ne le connais par cœur. Il est dans la mémoire de mon portable.

- Dmitri, sors son portable.

Le chauffeur plongea la main dans la poche de gousset de la veste

et en sortit une bouillie de plastique. Il essaya de le rallumer. En vain. Le portable n'avait pas résisté à ses coups de pieds.

- *Dobre*. On va appeler l'hôtel. Tu as le numéro ?

- Non, prétendit Anatoly, pour gagner un peu de temps.

- Dmitri, appelle le bureau.

Quelques instants plus tard, Dmitri tendait à son patron un morceau de papier.

Oleg Kazenine sortit son portable et composa le numéro, approchant ensuite l'appareil du visage d'Anatoly Arkadin. On décrocha et une voix annonça :

- Hôtel Ritz Carlton.

- *Gospodine* Linge, chambre 416, bredouilla Anatoly Arkadin. En cet instant, il était prêt à tout pour sauver sa vie et cesser de se faire torturer.

* * *

Natasha avait ouvert une bouteille de Champagne Taittinger, prise dans le bar de la Maybach et laissait les bulles glisser sur sa langue. Fermant les yeux, elle repensa à l'instant magique où elle s'était empalée sur immense sexe de son fugitif amant.

Ses copines lui avaient suivant vanté le sexe étonnant d'Anatoly Arkadin, mais elle n'aurait jamais cru pouvoir en profiter, craignant la vengeance d'Oleg, capable de la tuer sur place.

Or, c'est lui qui lui avait apporté sur un plateau d'argent son fantasme secret ! En plus, vis-à-vis d'elle-même, l'humiliation de la scène du bureau était lavée.

Elle ne pensait même pas à ce qu'allait arriver au jeune homme. Leur relation s'était arrêtée au moment où il avait retiré son sexe de son ventre.

Elle avait assisté au début du passage à tabac féroce d'Anatoly Arkadin, sans éprouver, le moindre remords.

Au cours de sa jeune existence, elle avait vu trop d'abomination pour s'émouvoir de ce qui arrivait aux autres.

* * *

Malko reconnut immédiatement la voix d'Anatoly Arkadin, bien que ce dernier parle d'une façon bizarre, comme s'il avait la bouche pleine.

- Je suis avec Yuri, annonça le jeune homme, il a eu notre message

et est d'accord pour vous rencontrer.

- Quand ?

- Maintenant, si c'est possible.

- Très bien. Où ? À Novy Arbat ?

Anatoly Arkadin ne répondit pas immédiatement. Malko entendait sa respiration hachée, comme s'il avait une crise d'asthme.

- Ça ne va pas ? demanda-t-il.

- Si, si, affirme le jeune Russe. Je suis enrhumé. Je vais vous expliquer. Nous sommes dans un des locaux professionnels de Mr Oleg Kazenine. Au 29 de la rue Alabyana, à Sokol. Un garage.

- Très bien, confirma Malko, je viens maintenant.

La communication fut coupée, mais le numéro demeura quelques secondes affiché sur l'écran, avant de s'effacer. Il sembla à Malko que ce n'était pas celui d'Anatoly Arkadin. Intrigué, il appuya sur « appels reçus » et le numéro réapparut. H le nota rapidement, envahi par un sale pressentiment. Tout était bizarre. Le fait que Yuri Petrov ne l'ait pas appelé lui-même, la diction embarrassée d'Anatoly Arkadin, le lieu du rendez-vous. Il eut soudain une idée, et appela un de ses numéros en mémoire.

- Malko, fit la voix caressante de Raissa Rachevski ! Tu peux me rappeler, je suis chez la manucure.

- Je veux juste un renseignement. Tu connais le numéro de portable d'Oleg Kazenine ?

- Oui, bien sûr.

- Tu peux me le donner. Je t'expliquerai ce soir.

- Hurrah ! Je vais me faire très belle. Attends une seconde.

Il attendit quelques instants puis Raissa le reprit et dicta :

- 495 751 230

- Merci, dit Malko.

C'était le numéro qui s'était affiché sur son portable. Trente secondes plus tard, il appelait Tom Polgar.

- Je crois qu'on a une merde avec Anatoly Arkadin, annonça-t-il. Je viens de recevoir un coup de fil inquiétant.

* * *

- Nous avons un vrai problème ! annonça Malko à Tom Polgar.

Quand il eut terminé ses explications, le chef de Station de la CIA

laissa échapper un juron.

- C'est ce que je craignais ! Il faut faire tout ce qu'on peut pour sortir Anatoly Arkadin d'affaires.

- Moi aussi, je suis très inquiet, reconnut Malko. Si Oleg Kazenine est là, c'est très mauvais signe.

- OK. Je rassemble quelques «*case-officers*», de la quincaillerie et on y va. Retrouvez-moi à l'ambassade, on va gagner du temps.

Malko était bouleversé. Si Oleg Kazenine avait éventé sa manip, Anatoly Arkadin était très mal ; il fallait tout faire pour le sauver.

CHAPITRE XIX

Oleg Kazenine tirait nerveusement sur sa cigarette. Cela faisait une demi-heure qu'il avait fait appeler l'agent de la CIA par Anatoly Arkadin. Celui-ci avait été détaché et roulé dans une couverture, puis traîné jusqu'à un des Nissan des gardes du corps de l'oligarque. Inconscient, les pieds broyés, il n'était plus d'aucune utilité. On le jetterait dans la Moskwa hors de la ville, lesté d'un bloc moteur.

Un guetteur, Gregor, attendait à l'entrée de la rue, afin de prévenir de l'arrivée de Malko Linge. Le tout était qu'il entre dans le garage sans méfiance.

L'oligarque avait prévu ensuite quelque chose de distrayant. A une dizaine de kilomètres de là, se trouvait une petite usine d'emboutissage appartenant à une de ses sociétés. Il y emmènerait l'agent de la CIA et l'écraserait sous une presse hydraulique.

Ce salaud méritait bien cela.

Pas une seconde, il ne s'inquiétait des conséquences de cette vengeance ; son *Kricha* le protégerait. Cette élimination lui permettrait de terminer la livraison des S. 300 tranquillement et de toucher la seconde partie de l'argent du contrat, qui, lui, allait directement dans sa poche. Tous les participants payés, il lui resterait environ cinq cent millions de dollars.

Pas de quoi mener la grande vie, mais il pourrait conserver son train de vie. Il projetait déjà de donner une grande fête au « Famous » pour fêter sa résurrection financière...

La voix de Gregor, l'homme de guet, placé à l'entrée de la rue, éclata dans son oreille. Ne disposant pas de talkie-walkie, il avait laissé son portable ouvert.

- Il y a trois voitures qui arrivent.

Oleg Kazenine explosa de fureur.

- *Bolchemoi* ! Ce fumier d'Anatoly s'est arrangé pour le prévenir ! Dmitri, un pistolet à la main, le regardait, quêtant un ordre. Mais Kazenine hésitait.

Kidnapper un homme seul ou engager une bataille rangée contre des gens armés et sur leurs gardes, étaient deux choses très différentes.

L'oligarque prit sa décision, ravalant sa rage.

- *Dobre*. On file ! lança-t-il à Dmitri. Va fermer la porte sur la rue.

Dmitri courut jusqu'à la porte coulissante du garage et la fit rouler sur ses roues. Elle se verrouilla automatiquement. Désormais, de la rue, impossible de savoir si le garage était occupé ou non. Oleg Kazenine était déjà au volant du 4 x 4 où se trouvait Anatoly Arkadin; un de ses hommes écarta un des battants de la porte d'une seconde sortie donnant sur une rue parallèle. Dès que Dmitri fut revenu, ce dernier sauta dans le second 4 x 4 et ils foncèrent vers la sortie. Ne laissant derrière eux que la chaise renversée qui avait servi au supplice du jeune Russe, un marteau taché de sang et des taches de sang sur le sol.

Tout en conduisant, Oleg Kazenine ruminait sa rage. Heureusement que son *kricha*, l'avait alerté empêchant une pénétration de son système financier qui aurait pu s'avérer extrêmement dangereuse.

* * *

Les trois voitures de l'ambassade américaine s'arrêtèrent devant le numéro 29 de la rue Alabyana. Un portail noir à la peinture écaillée, fermé. Pas la moindre inscription.

Un des «*case-officers*» descendit, et, couvert par ses collègues, alla jusqu'au portail qu'il essaya en vain d'ouvrir. Malko était descendu à son tour, humant l'atmosphère de ce coin sinistre. Ce n'était pas possible que Vladimir Petrov lui ait donné rendez-vous là...

- On essaie d'entrer ? suggéra Tom Polgar.

- Attendez ! fit Malko.

Il appela le portable d'Anatoly Arkadin qui passa aussitôt sur messagerie. Puis, utilisant la carte de visite remise par Yuri Petrov, il appela le conseiller financier d'Oleg Kazenine. Cette fois, une voix féminine répondit immédiatement.

- J'avais rendez-vous avec Yuri Petrov à Sokol, annonça Malko et il n'est pas à l'endroit indiqué.

- Voulez-vous me donner votre nom ?

Après un long silence, l'opératrice revint en ligne pour annoncer d'une voix suave.

- Il doit s'agir d'une erreur, monsieur Petrov ne se trouve pas à Moscou en ce moment. Je lui transmettrai votre appel.

Elle raccrocha sans en dire plus. Malko regarda le portail fermé. Il pouvait être piégé, donc inutile de se jeter dans la gueule du loup.

- On rentre ! décida-t-il.

* * *

Les deux Nissan 4x4 s'arrêtèrent devant l'entrée de la cour de l'usine d'emboutissage de tôles ondulées, le temps, pour le gardien d'ouvrir le portail. Ils firent ensuite le tour du bâtiment afin d'y pénétrer par une porte à l'arrière du bâtiment. Oleg Kazenine descendit le premier et pénétra à l'intérieur où régnait un silence absolu : l'usine n'était plus en activité. Il en fit le tour pour s'assurer qu'il n'y avait personne puis revint vers les deux 4x4.

- Sors-le et prends-le, ordonna-t-il.

Dmitri sortit Anatoly Arkadin qui semblait inanimé et le chargea sur une épaule.

- Suis-moi, lança Oleg Kazenine.

Ils traversèrent le hall occupé par des machines outillages à l'arrêt pour arriver devant une énorme presse hydraulique, comportant un plateau de quatre mètres sur quatre.

- Pose-le au milieu, ordonna Oleg Kazenine à son chauffeur.

Dmitri déroula la couverture, basculant Anatoly Arkadin sur le plateau de la machine. Le jeune homme, assommé par la douleur, géignait doucement, sans même pouvoir se traîner.

- Tu sais faire marcher ce truc ? demanda l'oligarque à Dmitri.

- Oui, je crois.

Le chauffeur s'installa devant le tableau de commande et peu après, dans un concert de chuintements, la presse hydraulique remonta de quelques centimètres. Oleg Kazenine l'arrêta d'un geste.

- *Dobre* ! dit-il, laisse-moi la place et va le réveiller...

Dmitri alla secouer Anatoly Arkadin qui commença par hurler, puis finit par réaliser où il se trouvait. Il se mit à ramper, essayant de fuir le plateau, aussitôt repoussé brutalement par Dmitri.

Oleg Kazenine pesa alors sur le levier commandant le piston hydraulique et la masse d'acier commença à descendre lentement. L'espace entre les deux plateaux d'accès n'était plus que d'un mètre.

Noué par la haine, Oleg Kazenine ne quittait des yeux le visage convulsé de terreur d'Anatoly Arkadin qui avait compris ce qui allait lui arriver. Il gémit.

- Oleg ! Arrêtez ! Pardonne-moi !

- Tu as voulu m'enculer, lança Oleg Kazenine, je vais t'écraser comme une merde...

Et pas seulement au figuré...

Le plateau d'acier supérieur n'était plus qu'à quelques centimètres

au-dessus d'Anatoly Arkadin. Une dernière fois, Dmitri le repoussa du pied vers le centre du plateau.

Le play boy poussa un hurlement atroce au moment où le plateau d'acier commençait à comprimer son corps. Il s'arrêta net et on n'entendit plus que des craquements, des bruits indistincts. Puis le silence.

L'espace entre les deux plateaux d'acier, n'était plus que de quelques centimètres où gisait ce qui avait été Anatoly Arkadin...

Oleg Kazenine fit remonter le plateau, dégageant les restes du jeune homme et lança à Dmitri.

- Trouve un sac et mets-le dedans. Ensuite tu donnes un coup de jet. Je t'attends dehors.

Il sortit. Aussi endurci qu'il l'était, il éprouvait quand même une légère nausée. Il n'avait fait qu'appliquer les méthodes de certains chefs du NKVD, qui, aux premiers temps de la Révolution Bolchevique, exécutaient ainsi les «mauvais» patrons d'usine, devant leurs ouvriers, pour l'exemple. Il alluma une cigarette, entra dans le Nissan et brancha la radio.

Dmitri réapparut vingt minutes plus tard, tramant un gros sac-poubelle en plastique noir.

- Qu'est-ce qu'on en fait ? demanda-t-il. On le jette dans la rivière ?

- Non, répliqua Oleg Kazenine, j'ai une meilleure idée. D'abord, on rentre à la maison.

Dmitri prit le volant du Nissan et l'oligarque alluma une cigarette. Il se détendait. Même si son ennemi principal lui avait échappé, il s'était au moins vengé de celui qui l'avait trahi. Il en voulait un peu à Yuri Petrov d'avoir refusé de jouer un rôle dans le piège tendu à l'agent de la CIA. Avec lui, cela aurait fonctionné... Le conseiller financier l'avait convaincu en lui expliquant que, si les Américains le recherchaient, il ne pourrait plus sortir de Russie et, donc, s'occuper des affaires d'Oleg Kazenine.

* * *

Le portable d'Anatoly Arkadin ne répondait toujours pas. À tout hasard, Tom Polgar avait laissé à l'entrée de la rue Alabyana deux «case-officers». Sans y croire. Un autre avait été inspecter les alentours de son domicile. Sa voiture ne s'y trouvait pas.

- Ce fumier d'Oleg Kazenine a dû le kidnapper, avançà Tom Polgar. Dieu sait où il se trouve.

- On ne peut rien faire ? demanda Malko. L'Américain secoua la

tête.

- Quoi ? Aller à la *Milicija* signaler sa disparition ?

Ils vont nous rire au nez, nous demander de quoi nous nous mêlons. Nous sommes en Russie, c'est un citoyen russe et nous ne faisons pas partie de sa famille... En plus, Oleg Kazenine a pu le planquer n'importe où, y compris chez lui.

- J'ai une idée, dit soudain Malko, je vais appeler Galina, sa femme. Oleg Kazenine l'a peut-être contactée.

- On peut toujours essayer, reconnut Tom Polgar.

Galina Arkadin répondit immédiatement. Malko prit un ton volontairement neutre pour lui demander.

- Je cherche Anatoly, mais je n'arrive pas à le joindre : son portable ne répond pas. Vous ne savez pas où il pourrait être ?

Galina Arkadin ne semblait pas du tout inquiète.

- Je sais qu'il avait des rendez-vous au Ritz Carlton. Il y est peut-être encore. Quand il est plongé dans une discussion, il ne répond pas.

Les deux hommes se regardèrent et Tom Polgar conclut :

- Il n'y a plus qu'à attendre. Oleg Kazenine va finir par se manifester.

- Je vais retourner au Ritz Carlton, proposa Malko. Je pourrai peut-être glaner une information là-bas.

- Je double vos «*baby-sitters*», avertit Tom Polgar. Oleg Kazenine vous a raté. Il peut vouloir recommencer.

* * *

Alertée par le coup de fil de Malko, Galina Arkadin avait, à son tour, cherché à joindre son mari. Utilisant son second portable auquel il répondait toujours. Elle avait dû se contenter de laisser un message, mais, depuis, elle était minée par une sourde inquiétude.

Elle appela le concierge du Ritz Carlton qui la connaissait bien et lui confirma qu'Anatoly se trouvait là en début d'après-midi, mais qu'il était parti depuis déjà plus de deux heures.

* * *

Enrageant d'être réduit à l'impuissance, Malko essayait de tromper son anxiété en zappant à la télé, entre CNN, l'ORT et NTV.

Soudain, il attrapa par hasard une chaîne d'infos continues et s'arrêta dessus, le cœur battant. C'était une scène de crime, dans un bureau, un corps étendu sur le sol, recouvert d'une couverture.

Immédiatement, il pensa à Anatoly Arkadin.

Le commentaire le rassura : il s'agissait d'un certain Vadim Stoletovo, abattu dans son bureau par un inconnu qui s'était présenté sous un faux nom.

Deux balles dans la tête.

Une zakasnoie.

Malko haussa le son mais n'en apprit pas plus. La description de l'assassin correspondait parfaitement à Gocha Sukhumi... Il se dit que le Géorgien n'avait pas mis longtemps à venger Lena Vorontsova...

Il était tellement absorbé par la télé qu'il mit un certain temps à s'apercevoir que le téléphone fixe de la chambre sonnait.

C'était le concierge.

- *Gospodine* Linge, annonça un employé. On vient de déposer un cadeau à votre intention. Voulez-vous que je le fasse monter ?

- Un cadeau ? demanda Malko. Quel genre de cadeau ?

- Oh ! Une très grosse boîte en carton. C'est très lourd.

- Gardez-le pour le moment, demanda Malko, je vais descendre.

Ce n'était quand même pas Oleg Kazenine qui avait fait déposer une bombe ! Quoiqu'à Moscou, on puisse s'attendre à tout.

Immédiatement, il appela Tom Polgar, lui expliquant ce nouveau développement.

- Je vous envoie immédiatement une équipe de la TD, dit le chef de Station de la CIA. Toujours pas de nouvelles d'Anatoly Arkadin ?

- Rien du tout.

* * *

Gocha Sukhumi, vauté dans un fauteuil, face à la grande baie vitrée donnant sur la Moskwa, regardait distraitement la télé. La demi-bouteille de cognac arménien avalée depuis son retour commençait à obscurcir ses pensées. Sans, toutefois, effacer la profonde satisfaction qui l'habitait. Il y avait peu de chances qu'on découvre jamais l'assassin de Vadim Stoletovo. La *Milicija* ne se donnerait pas trop de mal pour une *zakasnoié*.

Cela ne ferait pas revenir Lena, mais, désormais, il pourrait regarder sa tombe en face.

* * *

Les deux techniciens de la CIA auscultaient le mystérieux cadeau

depuis une bonne demi-heure, avec une batterie d'instruments de mesure sophistiqués... Cela allait du compteur Geiger, au stéthoscope, et au testeur électronique de molécules d'explosifs.

L'un d'eux se tourna vers Malko, qui observant la scène.

- Nous n'avons décelé aucun objet métallique, et il n'y a pas trace d'explosifs. Cependant, ce serait préférable de l'emmener dans un local sécurisé, à l'ambassade, pour l'ouvrir.

- Allons-y ! accepta Malko.

À deux, ils transportèrent le colis qui pesait une cinquantaine de kilos dans le fourgon blindé qui les avait amenés, Malko suivant dans la BMW des *«Baby-sitters»*.

Une heure plus tard, ils étaient dans un sous-sol sécurisé de la CIA. Protégé par un panneau de verre blindé, Malko regarda un des techniciens soulever le couvercle de la boîte avec une longue pince, puis découper le carton.

Ensuite, protégé par une combinaison ABC, il se rapprocha et rabattit complètement le couvercle. À cause de son masque, Malko ne put voir son expression, mais le technicien lui fit signe d'approcher.

Lorsqu'il se pencha au-dessus du carton, Malko crut d'abord qu'il s'agissait d'un tas de vieux vêtements, puis il aperçut une mèche de cheveux noirs et comprit pourquoi le portable d'Anatoly Arkadin ne répondait plus.

CHAPITRE XX

Oleg Kazenine regardait tomber la neige de l'autre côté des larges baies vitrées de son «Oval Room». La nuit était tombée et les projecteurs éclairant le parc faisaient tourner les flocons de neige dans un ballet un peu irréel.

L'euphorie de sa vengeance s'était un peu dissipée et il se demandait s'il n'avait pas été imprudent en expédiant le cadavre d'Anatoly Arkadin à l'agent de la CIA qu'il avait raté. Certes, il avait pris ses précautions : en principe, rien ne pouvait le relier à cet envoi. Cependant, il avait laissé un message à son *kricha* qui devait être tenu au courant et il attendait qu'il le rappelle.

Natasha se glissa dans l'immense bureau plongé dans la pénombre. Vêtue d'un nouvel ensemble Dolce Gabana acheté le jour où Oleg Kazenine avait failli l'éventrer. Elle vint se planter devant lui.

- Tu aimes ?

Oleg la regarda à peine et elle insista.

- Nous sommes invités à une fête au Soho.

- J'ai pas envie de sortir, laissa tomber l'oligarque.

- *Dobre*, si tu changes d'avis, dis-le moi.

Elle ressortit du bureau sans qu'il tourne même la tête. Au fond, elle se moquait d'aller au Soho. Son intermède sexuel avec Anatoly Arkadin l'avait mise d'excellente humeur. Désormais, dans les déjeuners de copines, elle n'aurait plus l'air d'une idiote lorsqu'on évoquerait le membre exceptionnel du play-boy. Elle n'avait posé aucune question sur son sort et s'en moquait. Se doutant qu'il n'était pas brillant.

Elle retourna dans sa chambre et alluma la télé sur la chaîne « Fashion ».

Vladimir Ivanov rappela à huit heures.

- Il faudrait que je te voie, dit tout de suite Oleg Kazenine.

Son *kricha* ne posa aucune question. Même lui devait se méfier du téléphone.

- Je sors d'une réunion, et j'ai un dîner, dit-il. Je n'aurai pas beaucoup de temps. Dans une heure au Kempinski, c'est possible ?

- J'y serai, fit simplement Oleg Kazenine.

Il avait besoin de se faire rassurer par quelqu'un à qui il faisait

entièrement confiance. Le temps de passer une veste, il récupérait Dmitri en train de prendre un café à la cuisine.

- Il faut qu'on soit dans une heure au Kempinski, dit-il. Tu te démerdes.

Normalement à cette heure-là, il fallait compter le double. À peine dans la Maybach, Dmitri plaça sur le toit le gyrophare bleu. Ils devraient y arriver.

* * *

Malko aurait donné tout ce qu'il possédait pour être ailleurs. Galina Arkadin l'avait déjà appelée trois fois en un quart d'heure. Étonnée et inquiète qu'Anatoly ne soit pas rentré. Ils avaient rendez-vous pour un dîner et il n'était jamais en retard.

Il n'arrivait pas à lui dire la vérité. Que son mari avait été torturé, puis assassiné d'une façon particulièrement horrible et qu'il ne restait de lui que des lambeaux de chair broyée.

Circonstance aggravante : sa responsabilité était lourdement engagée et il n'arrivait pas à comprendre où les choses avaient dérapé. Il était certain de ne pas avoir été suivi le jour du rendez-vous.

Donc, l'accroc venait d'ailleurs. Évidemment, si Yuri Petrov avait parlé de ce rendez-vous, Oleg Kazenine pouvait avoir fait le rapprochement... Après une brève discussion avec Tom Polgar, ce dernier avait spontanément proposé que la prime d'un million de dollars promise à Anatoly Arkadin soit versée à sa veuve, mais ce n'était pas encore le moment d'aborder le sujet.

Il avait un goût de cendres dans la bouche. À cause de lui, deux personnes avaient été froidement assassinées. Lena Vorontsova et Anatoly Arkadin.

- Rappelez-moi dans une demi-heure, si Anatoly n'est toujours pas rentré, dit-il à Galina Arkadin.

Si la *Milicija* ne s'était pas encore manifestée, c'est lui qui monterait au front.

Après l'ouverture du carton contenant les restes d'Anatoly Arkadin, Tom Polgar avait immédiatement appelé la *Milicija*, expliquant pourquoi le colis avait été transporté à l'ambassade. Normalement, la *Milicija* aurait déjà dû prévenir Galina Arkadin.

* * *

Une heure dix s'était écoulée lorsqu'Oleg Kazenine bondit de la Maybach et se rua dans le hall de l'hôtel Kempinski. La première

personne qu'il aperçut, debout près de la réception, fut Vladimir Ivanov, entouré de ses gardes de corps.

Le président d'Alma-Antai vint aussitôt vers lui.

- On va s'asseoir là, dit-il, je n'ai pas beaucoup de temps.

Ils prirent place sur une banquette, au fond du lobby, et Vladimir Ivanov demanda :

- C'est à cause de Vadim Stoletovo que tu voulais me voir ?

Oleg Kazenine le fixa, interloqué.

- Vadim Stoletovo ! Non, pourquoi ?

- Tu ne sais pas ce qui est arrivé ? Il a été abattu dans son bureau aujourd'hui. Deux balles dans la tête.

- Les Amerikanski ?

- Non, je ne crois pas. Plutôt une *zakasnoié*.

- Je m'en fous ! grommela Oleg Kazenine, c'était un incapable.

Triste oraison funèbre pour un homme qui lui avait, pourtant, rendu beaucoup de services. L'oligarque enchaîna, voyant que son ami était pressé.

- Ton tuyau était bon. Ce fumier d'agent de la CIA est bien venu chez moi. C'est Anatoly Arkadin qui a enfumé Yuri Petrov, en le faisant passer pour un investisseur.

- Il faudra te méfier de cet Anatoly Arkadin, remarqua Vladimir Ivanov.

- Une fera plus de conneries, laissa tomber Oleg Kazenine.

Vladimir Ivanov écouta sans l'interrompre le récit de la fin atroce d'Anatoly Arkadin. Lorsque l'oligarque eut terminé, il dit simplement.

- Je pense que tu as été prudent, mais si la *Milicija* venait de poser des questions, il faut me prévenir immédiatement.

- J'aurais pas dû faire ça, c'était une connerie ! grommela Oleg Kazenine.

Vladimir Ivanov le rassura d'un sourire.

- Je ne crois pas. Je vais même utiliser cela pour te débarrasser définitivement de cet agent de la CIA qui te pourrit la vie...

- Comment ?

Vladimir Ivanov mit un doigt sur ses lèvres et regarda sa montre.

- Il faut que j'y ailles. Ce sera une surprise. *Do svidania*. Embrasses Natasha pour moi.

Il s'éloigna vers la porte tournante, escorté de ses quatre gardes de corps.

* * *

Malko était tétanisé, horrifié, brisé. La voix de Galina Arkadin résonnait dans ses oreilles comme un glas. Une horrible plainte funèbre. Des cris de douleur, entrecoupés de sanglots, d'imprécations.

Apparemment, elle ne liait pas encore Malko à la mort de son mari. La *Milicija* était venue la chercher en voiture pour l'emmener à la morgue où elle avait dû reconnaître le corps d'Anatoly Arkadin.

Revenue à son domicile, elle était en pleine crise de nerfs. Malko profita de quelques secondes de silence, pour proposer.

- Je vais vous tenir compagnie. Vous ne pouvez pas rester seule.

Il n'y avait qu'une personne à pouvoir lui révéler la vérité : lui. Quoiqu'il lui en coûte. Cela allait être la soirée la plus abominable de sa vie. La quête des S.300 se terminait en horreur absolue.

* * *

Tom Polgar avait sa tête des mauvais jours, les yeux cernés, les traits tirés. Il fit signe à Malko de s'asseoir et demanda.

- Ça n'a pas été trop dur...

Les «*baby-sitters*» avaient attendu Malko jusqu'à cinq heures du matin en bas de chez Galina Arkadin. Cela avait été pire que tout ce qu'il avait pu imaginer. D'abord, Malko avait tenté de consoler la veuve d'Anatoly. Partageant avec elle une bouteille de vodka. Ensuite, il avait pris son courage à deux mains et révélé la vérité à la jeune veuve. Comment il avait poussé Anatoly à tendre un piège à Yuri Petrov et ce qui s'en était suivi.

C'est là qu'il avait éprouvé la plus grande surprise de sa vie. Il s'attendait à ce que Galina Arkadin lui saute à la gorge, le maudisse, l'insulte. Au lieu de cela, elle était restée figée plusieurs secondes, avant de pousser un cri atroce, un cri qui venait du fond de son ventre. Elle s'était levée d'un bond. Malko s'attendait à ce qu'elle se jette sur lui, mais elle s'était précipitée contre le mur et avait commencé à s'y cogner la tête.

Il avait du mal à la maîtriser. Le visage en sang, elle hurlait des imprécations, déchirait sa robe, semblait être devenue folle.

Ce n'est que par bribes que Malko était parvenu à lui arracher la vérité. Son «retournement» par le FSB, les paroles imprudentes qu'elle avait prononcées. Désormais, Malko savait qu'il n'avait pas été

imprudent. C'était Galina, qui, indirectement, était responsable de la mort de son mari.

Il n'y avait plus rien à dire. Ils avaient terminé la bouteille de vodka et, peu à peu, assommée d'alcool, Galina Arkadin s'était calmée, puis endormie. Malko était parti sur la pointe des pieds. Mais, lui n'avait pu trouver le sommeil, avant l'aube.

Ce n'est qu'en début d'après-midi qu'il avait rejoint l'ambassade américaine.

- Il va falloir s'occuper de Galina Arkadin, répondit-il à la question du chef de Station de la CIA.

Tom Polgar lui jeta un regard étrange.

- Ce ne sera pas vous.

- Pourquoi ?

- Je sors du FSB. Alexander Bortnikov m'y avait convoqué. Il a été extrêmement désagréable, c'est tout juste s'il ne m'a pas accusé d'avoir assassiné Anatoly Arkadin ! Il m'a averti que la justice russe ne pouvait pas rester inerte après les derniers événements. Me rappelant que plusieurs personnes en contact avec vous étaient mortes de mort violente.

- Ce n'est pas moi qui les ai tuées, remarqua Malko.

- Non, mais il m'a laissé entendre que vous pourriez être interrogé, et, éventuellement incarcéré, en raison d'une implication possible.

Malko haussa les épaules.

- Ça ne tient pas la route...

Tom Polgar lui jeta un regard ironique.

- Dans un pays normal, non, mais nous sommes en Russie. Ce n'est pas un état de droit. Le FSB fait la pluie et le beau temps. Donc, je ne peux pas traiter cette menace voilée par le mépris.

Malko demeura silencieux quelques instants, ressassant son échec. Non seulement, il n'était guère plus avancé que lors de son arrivée à Moscou, mais il avait indirectement provoqué une cascade de morts violentes.

La seule certitude qu'il ait désormais, c'est qu'Oleg Kazenine jouait un rôle central dans l'affaire des S.300 et qu'il bénéficiait probablement de la protection du gouvernement russe. Une hypothèse émergeait ! Les Russes ne voulaient pas livrer *officiellement* les S.300 à l'Iran, mais se préparaient à le faire à travers un circuit détourné.

Il ne lui restait plus qu'un indice. Fragile, mais un indice quand même.

- Que conseillez-vous ? demanda-t-il à Tom Polgar.
- Je pense qu'il vaut mieux que vous quittiez Moscou.
- Très bien, je vais partir demain, pour la Biélorussie.
- Vous avez une piste là-bas ?

L'américain ne dissimulait pas son étonnement.

- J'ai celle du général Chevarchine... répliqua Malko.

Tom Polgar le fixa, abasourdi.

- Vous savez bien que c'est de l'intox.

- Évidemment ! Mais je veux les rassurer. Je suis certain que si vous dites cela au FSB, cela arrivera jusqu'aux oreilles d'Oleg Kazenine. Et à celles du général Chevarchine. Cela leur permettra de se croire débarrassé de moi pour de bon.

- Et ce ne sera pas vrai ?

- Pas tout à fait, reconnut Malko, parce que je ne resterai pas longtemps en Biélorussie. Je vais retourner à Vienne.

- Donc, vous fermez le dossier.

- Non, il me reste un élément à exploiter. Donnée involontairement par Anatoly Arkadin : le nom de la banque Martini par où transitent les affaires « grises » d'Oleg Arkadin... S'il est mêlé à l'affaire des S.300, il y a une chance que j'en trouve trace de ce côté-là.

L'Américain secoua la tête.

- J'ai entendu dire que le secret bancaire autrichien est particulièrement efficace...

- Je sais, reconnut Malko, mais je n'ai plus que cette piste à suivre. Peut-être n'arriverais-je à rien, mais je veux au moins essayer.

- C'est un « *long shot* » soupira Tom Polgar, mais vous avez raison de l'essayer. Je vais annoncer votre départ à Alexander Bortkinov.



Oleg Kazenine broyait du noir au bar du Métropole. Certes, depuis le meurtre d'Anatoly Arkadin, il n'avait eu aucun problème, mais il était très angoissé. Le problème de Maksim Nachistik n'était toujours pas résolu. Le «refitting» des S.300 continuait, mais l'ingénieur bloquait toujours le départ des premiers, pourtant prêts.

Sa réflexion fut interrompue par l'arrivée de Vladimir Ivanov.

Son *kricha* semblait d'excellente humeur et lui lança.

- Tu n'as pas encore commandé de Champagne ?

Oleg Kazenine le regarda, interloqué.

- Du Champagne ? Pourquoi ?

- Ta bête noire a pris ce matin l'avion pour Minsk ! annonça Vladimir Ivanov. Il pense que les S.300 sont là-bas. Il ne t'ennuiera plus.

Soulagé, Oleg Kazenine oublia le problème Nachistik. Le départ de cet agent de la CIA acharné à sa perte était la fin d'un cauchemar. Il remplit son verre de vodka et le leva.

- Buvons à ce petit con d'Anatoly ! Tu ne peux pas savoir le plaisir que j'ai eu à l'écraser comme une merde.

Maintenant, tout va bien se passer et on va gagner beaucoup d'argent.

CHAPITRE XXI

Le «*Rote Café*», au rez-de-chaussée de l'hôtel Sacher, était bondé comme toujours. Une volière tendue de velours rouge, un des endroits les plus chics de Vienne. Étant honorablement connu, Malko avait pu obtenir une table le long de la baie vitrée donnant sur Philharmonicstrasse.

Il baissa les yeux sur sa Breitling Bentley. Contrarié : Azar Hanieh était très en retard. Pourtant, il ne fallait pas beaucoup de temps pour venir de Karl Renner Ring, son domicile. Pourvu qu'elle ne lui pose pas un lapin. C'était sa dernière chance d'avoir accès à la banque Martini. Son enquête à Vienne avait mal commencé : arrivé deux jours plus tôt de Minsk, il s'était installé au Sacher, pour plus de commodité, son activité dans le dossier des S.300 se concentrant sur Vienne. Aussi, n'avait-il même pas prévenu sa fiancée Alexandra de son retour en Autriche : elle le croyait toujours à Moscou. Après un bref passage par Minsk, il avait atterri à Vienne et commencé son enquête sur la banque Martini. Un établissement à la réputation sulfureuse, lui avait confirmé Mark Hopkins, le chef de Station de la CIA à Vienne. La plupart de ses clients étaient des oligarques russes, aux transactions opaques.

Ne sachant trop comment s'introduire, Malko avait pensé à la méthode la plus simple. Du Sacher, il avait appelé la banque, obtenant facilement un de ses directeurs, un certain Peter Griener, expliquant que des amis à Moscou lui avaient vanté les performances de la banque et qu'il avait justement des fonds à investir. Le directeur lui avait affirmé qu'il serait le bienvenu, tout en demandant, sans appuyer, qui lui avait indiqué la banque.

- Oleg Kazenine, je crois qu'il vous confie pas mal d'opérations, avait répondu Malko.

- Oleg Kazenine, je ne connais pas ce nom ! avait prétendu le responsable de Martini, mais venez m'expliquer ce que vous cherchez.

La banque Martini verrouillait bien... Malko avait fixé un rendez-vous à la semaine suivante, pour se donner un peu de temps. Et repensé à Azar Hanieh, la pulpeuse iranienne que Mehdi Azezi avait amenée dans ses bagages. Elle lui avait dit avoir un amant à Vienne dans la banque. Malko l'avait appelée, après son contact infructueux avec la banque Martini. Elle avait été extrêmement chaleureuse et accepté, immédiatement son invitation à déjeuner.

Seulement, elle avait une demi-heure de retard...

Soudain, il la vit qui courait presque dans la Philharmonicstrasse, vêtue d'un tailleur sombre, de bas assortis, très pimpante. Elle déboula dans le *Rote Café*, un peu essoufflée et fonda sur sa table.

Malko se leva et lui prit la main.

- Kuss die hand, frau Hanieh.

La vieille formule de politesse viennoise. Visiblement, Azar Hanieh n'y semblait pas habituée. Elle glissa à Malko un regard qui était déjà une fellation et soupira en s'asseyant.

- Je suis désolée, je n'arrivais plus à me défaire de Franz ! Il voulait absolument savoir avec qui je déjeunais.

- Qui est Franz ?

- Mon ami, Franz Mïhl : il est banquier et très jaloux.

Elle ouvrit sa veste de tailleur, révélant ses seins en poire moulés par un cachemire bleu. Sa poitrine se soulevait très vite.

- Vous êtes essoufflée ? demanda Malko.

- Oui ! Touchez !

Spontanément, elle prit la main de Malko et la posa sur son sein gauche. Effectivement, sa poitrine se soulevait rapidement, mais la pointe d'un sein se dressait aussi vigoureusement.

- Je meurs de soif ! dit-elle.

Malko fit signe au maître d'hôtel qui se faufila jusqu'à eux.

- Apportez-moi le meilleur Champagne que vous ayez ! demanda-t-il.

Azar Hanieh le regarda, émerveillée.

- J'avais peur de ne jamais vous revoir, soupira-t-elle.

- Pourquoi ?

- Les hommes, une fois qu'ils ont eu ce qu'ils veulent, disparaissent comme des feux follets.

Visiblement, elle n'avait pas gardé une mauvaise impression de leur étreinte fugitive, en haut d'une des tours du château de Liezen.

- De toute façon, je vous aurais revue, assura Malko, pour vous mettre en garde contre les Services iraniens. Ils peuvent vous considérer complice de la défection de Mehdi Azezi. Il ne faut retourner en Iran qu'avec des garanties sérieuses.

- Je ne suis pas certaine d'y retourner, dit Azar Hanieh. Franz veut m'épouser. Dans ce cas, j'aurai un passeport autrichien... Mais rien n'est encore fait...

Le maître d'hôtel posa dans un seau à glace une bouteille de Taittinger Comtes de Champagne Blancs de Blancs 1998 et en fit sauter le bouchon. Azar Hanieh claqua presque des mains.

- J'adore le Champagne !

Lorsqu'ils choquèrent leurs flûtes, elle dit doucement :

- À votre retour.

Sous la table, sa jambe frôla celle de Malko, puis y demeura collée.

* * *

Oleg Kazenine était plongé dans une fureur noire et, de nouveau, avait des envies de meurtre. Le directeur de la banque Martini venait de lui téléphoner qu'un gentleman avait demandé un rendez-vous en se recommandant de lui... Bien entendu, il avait prétendu ne pas le connaître.

D'après la description, cela ne pouvait être que Malko Linge, l'agent de la CIA dont il avait bien cru être débarrassé.

Comment avait-il su qu'il travaillait avec la banque Martini ?

Il appela Yuri Petrov qui se trouvait à son bureau et le mit au courant.

- Ce petit con d'Anatoly a prononcé ce nom, lors de notre entretien, reconnu le conseiller financier. Je ne pensais pas qu'il y aurait fait attention.

- Eh bien, il est là-bas !

- Ils ne lui diront rien.

- Peut-être, mais tu vas filer à Vienne. D'abord « verrouiller » avec eux, puis, prendre contact avec un de mes amis. Oumar Israelov.

- C'est un Tchétchène ?

- Oui, il a fui en Autriche parce que Kamyrov veut le liquider. Je lui ai donné un peu d'argent parce qu'il m'en a fait gagner beaucoup. Tu vas aller le trouver et lui demander une *Zakasnoie*.

- Contre qui ?

- Idiot. Cet enfoiré d'agent de la CIA. Il a rendez-vous à la banque la semaine prochaine. Cette fois-ci, je ne veux pas qu'on le loupe. Tu prends le premier avion.

* * *

Espiègle, Azar Hanieh se laissa glisser un peu sur sa chaise. Les yeux brillants, la poitrine palpitante, elle était extrêmement désirable.

Soudain, Malko sentit quelque chose qui effleurait son entrejambe. Il mit quelques secondes à réaliser que c'était le pied de l'Iranienne, déchaussé...

- Je ne vous fais pas mal ? demanda-t-elle avec une hypocrisie admirable.

Le Champagne lui allait bien. Malko sourit.

- Non, mais ils sont très prudes ici.

- Vous retournez dans votre château tout à l'heure.

- Non, pas tout de suite.

- Où logez-vous ?

- Ici, au Sacher.

- Oh, je ne suis jamais entrée ! C'est beau ?

- Très beau ! assura Malko, si vous remettez votre chaussure, je vous ferai visiter.

Azar Hanieh prit quand même le temps de terminer sa *Sachertorte*, un étouffe-chrétien au chocolat, spécialité du Sacher, avant de se lever. Dans le petit couloir menant au lobby, elle s'arrêta.

- À quelle chambre êtes-vous ?

- 712.

- Allez-y, je vous rejoins, il faut que j'appelle Franz pour lui dire que je vais faire des courses.

Il eut à peine le temps de mettre la clef dans la serrure qu'Azar surgit sur ses talons, avec un sourire entendu.

- Faites-moi visiter !

La visite s'arrêta juste un mètre après la porte. Collée de toutes ses cellules à Malko, Azar l'embrassait comme si sa vie en dépendait. Il laissa courir ses mains sur elle, effleurant les pointes des seins dressés au passage, puis suivant, le long des hanches, les serpents des jarretelles.

Il y eut un léger crissement et la jupe du tailleur tomba doucement sur la moquette. Azar venait de défaire sa fermeture. Dessous, Malko découvrit une culotte mauve et des jarretières blanches retenant les bas noirs.

Déjà. Azar l'empoignait à pleine main, le dégageait presque avec brutalité et se laissait tomber à genoux. Malko s'appuya à la boiserie. La bouche de l'Iranienne était douce, chaude et habile. C'était vraiment un dessert très agréable.

Cependant Azar ne poussa pas l'altruisme trop loin. Elle se remit

debout avec souplesse, fit glisser la culotte mauve le long de ses jambes. Attendant ensuite Malko sur le lit, les jambes largement ouvertes. Quand il entra en elle, son corps fut secoué d'un long frisson et elle referma ses bras autour de lui. Pendant quelques minutes, ils ne furent plus qu'un ballet de muqueuses, un concert de soupirs et de gémissements. Azar sautait comme un cabri sous Malko.

Tout à coup, elle le repoussa, se retourna, lui offrant sa croupe.

- Baise-moi un peu comme ça ! demanda-t-elle

d'un ton presque mondain.

«Comme ça», c'était encore meilleur... Malko se déchaîna, à grands coups de reins, jusqu'à faire crier Azar. Jusqu'à ce qu'il crie à son tour, en se vidant en elle.

* * *

Azar Hanieh fumait une longue et mince cigarette, calée sur un oreiller, après avoir ôté son cachemire. Elle se tourna vers Malko, posant la main sur son ventre.

- Tu vas rester longtemps à Vienne ?

- Cela dépend de toi.

- De moi ! Pourquoi. Tu veux me voir souvent ?

- Bien sûr, jura Malko, mais je voudrais aussi que tu me rendes un service.

- Lequel ?

- Ton ami Franz est dans la banque ?

- Oui.

- Est-ce que je pourrai, à travers lui, avoir un contact dans la banque Martini.

- C'est pour tes trucs...

- Oui.

Les yeux d'Azar Hanieh brillèrent.

- Comme c'est excitant ! Bien sûr, mais il faut l'appivoiser.

- Il y a une excellente façon pour cela, suggéra Malko. Dis-lui que nous avons déjeuné ensemble et que je souhaiterai faire la connaissance et dîner tous les trois aux *Drei Husaren*.

- *Prima* ! lança Azar, mais il faudra faire attention. Je t'ai dit qu'il était très jaloux.

- Je ferai très attention, jura Malko, mais tu te tiendras bien toi

aussi.

- Si tu me promets de m'emmener encore une fois dans ton château.

- Cela peut s'arranger, accepta Malko.

- Très bien, je te téléphone en fin de journée. Je vais aller voir Franz à son bureau. Ça l'excite toujours.

C'était vraiment une merveilleuse salope orientale. Malko résista à l'envie de continuer son parcours initiatique. Le travail avant tout. Azar était déjà en train de remettre sa jupe.

* * *

Yuri Petrov, à peine débarqué du vol Austrian Airlines de Moscou, avait pris un taxi pour le quartier de Floridsdorf. Tandis qu'il traversait le Floridsdorf *brucke*, il se demanda si Oleg ne s'affolait pas pour rien. Les gens de la banque Martini étaient de toute confiance...

Le Danube roulait des flots gris. Floridsdorf, au nord-est de la ville, était un quartier populaire avec beaucoup d'immigrés. On se serait cru dans le Caucase. Le taxi le déposa devant le 9 Volta Gasse. Un immeuble grisâtre de six étages, peu engageant.

L'ascenseur était en panne et Yuri Petrov dut grimper les quatre étages à pieds.

Lorsqu'il frappa à la porte de l'appartement 15, la porte s'entrouvrit sur ce qui aurait pu être une affiche de propagande anti-Tchéchéne... Un homme trapu, la peau très sombre, les épaules larges, pas rasé, une grosse moustache tombante, un nez fortement aquilin, et un regard méfiant.

- *Gospodine* Israelov ?

- *Da*.

- Je viens de la part d'Oleg Kazenine. Il m'a donné quelque chose pour vous.

Le visage d'Oumar Israelov s'éclaira et il ouvrit largement la porte. Le petit appartement sentait le chou, l'aigre, la saleté. Yuri Petrov sortit de sa grosse serviette une enveloppe rebondie et s'assit au bord du canapé. Se disant que tous les *tchernozopie* se ressemblaient.

Du coin de l'œil, il remarqua la crosse d'un pistolet qui dépassait entre deux coussins. Oumar Israelov suivit son regard et laisse tomber.

- Les types de Kamytov veulent me flinguer. Ils ont déjà essayé deux fois.

Il ouvrit l'enveloppe et en sortit son contenu : plusieurs photos de Malko Linge, une lettre d'Oleg Kazenine et une liasse de billets de cent

dollars.

La vue des billets lui rendit son sourire. Même après avoir lu la lettre jointe aux billets, il ne se braqua pas.

- *Dobre*, conclut-il. Je vais vous donner mon portable. Il faut me prévenir vingt-quatre heures à l'avance. C'est pour la semaine prochaine ?

- Oui, je pense. Excusez-moi, vous pouvez me rendre cette lettre.

Le Tchétchène garda les billets et les photos et Yuri Petrov récupéra la lettre. Il valait mieux ne pas laisser traîner un document réclamant une *zakasnoié* par écrit, dans un pays civilisé.

Il se leva et donna son portable à son tour. Il n'avait pas envie de s'éterniser. Presque servile, Oumar Israelov le raccompagna jusqu'au palier.

Il eut du mal à retrouver un taxi pour regagner Annagasse, une petite rue piétonne derrière l'Opéra, à deux pas de la banque Martini.

* * *

Malko s'apprêtait à annuler sa réservation aux *Drei Husaren* lorsque le téléphone sonna.

- Nous acceptons avec plaisir votre invitation annonça Azar Hanieh d'une voix maniérée, signifiant qu'elle n'était pas seule. À neuf heures aux *Drei Husaren*.

Les dés étaient jetés.

CHAPITRE XXII

Franz Miihl avait le charisme d'un lavabo, une pochette assortie à sa cravate et l'air un peu figé des gens qui ne pensent qu'à l'argent. Son costume sombre à rayures achevait de le styliser, mais il possédait de beaux traits réguliers et de larges épaules. Peut-être, par prudence, il tenait fermement dans la sienne, la main d'Azar Hanieh et ne la lâcha que pour dire bonjour à Malko, les yeux dans les yeux, avec une poignée de mains un peu raide.

- *Grtiss Gott, Herr Linge, meine* «fiancée» m'a fait part de votre aimable invitation. J'espère pouvoir vous la rendre bientôt.

- Je suis très heureux de vous rencontrer. *Herr Mühl*, assura Malko, je crois que vous êtes dans la finance.

- *Ja wohl*, je suis directeur des investissements de la Sparkasse de Vienne.

- Un poste important, remarqua Malko.

Par modestie, Franz Mühl ne répondit pas, mais reprit la main d'Azar qui gardait pudiquement les yeux baissés. Malko avait réclamé la salle bibliothèque, à l'atmosphère très chaleureuse et d'où on n'entendait que faiblement le pianiste installé dans la première salle. Le maître d'hôtel arriva avec une carte qui semblait faire deux cent pages...

- Je vous recommande les hors d'œuvre, conseilla Malko, ils sont fabuleux. Et le gibier aussi. Le fiancé d'Azar Hanieh se détendit, regardant les lambris et les rangées de livres.

- C'est plein de *gemutlichkeit*, remarqua-t-il. Je ne suis jamais venu dans cette salle.

Plongée dans le menu, Azar avança légèrement son pied, effleurant sous la table la jambe de Malko. Celui-ci commanda le vin et Azar enchaîna avec sa commande. Le menu était simple : hors-d'œuvre, une des spécialités de la maison, cuissot de daim, et Striidel.

Ils levèrent leurs verres en chœur et Malko lança :

- Je bois à votre futur bonheur ! *Frau* Hanieh m'a dit que vous pensiez bientôt vous marier. Le lavabo sembla soudain éclairé de l'intérieur.

- Absolument, confirma Franz Muni, mais nous attendons le printemps pour faire cela à Grinzing.

Azar Hanieh raclait les dernières miettes de son *Apfelstrudel* avec des grâces de chatte. Franz Miihl avait allumé un cigare cubain et les deux bouteilles de Tokay étaient vides. Malko décida que c'était le moment de frapper.

- *Herr Miihl*, dit-il, connaissez-vous *Frau* Sonia Loos, la présidente de la banque Martini.

- Natürlich ! Pourquoi ?

- J'aimerais la rencontrer, mais elle est très sélective, protégeant la confidentialité de ses clients. Pensez-vous que je puisse me recommander de vous ?

- Mais bien sûr ! répliqua chaleureusement Franz Muni. J'ai des contacts réguliers avec elle. Voulez-vous que je vous prenne un rendez-vous ?

- Ce serait extrêmement gentil de votre part... D'autre part, j'aimerais que vous veniez passer un week-end au *Schloss Liezen* où je demeure, dans le *Burgerland*. C'est un peu dépayçant par rapport à Vienne.

Il n'y avait plus qu'à demander l'addition... Sur le trottoir de *Weihburggasse*, Malko baisa la main d'Azar Hanieh et son fiancé lui lança.

- Je vous appelle demain, sans faute. Voulez-vous profiter de ma voiture ?

- Non, merci, déclina Malko, je vais rentrer à pieds.

Il n'était qu'à quelques centaines de mètres du *Sacher*.

- J'ai rendez-vous demain à la banque Martini avec Sonia Loos, annonça Malko à Mark Hopkins, le chef de Station de la CIA à Vienne.

Franz Miihl avait appelé Malko à dix heures pile pour lui annoncer que *Frau Sonja Loos* l'attendait le lendemain à onze heures, au siège de la banque Martini, au 6 *Himmelfortgasse*.

Mark Hopkins adressa à Malko un sourire ravi. En dépit de sa petite taille, de son costume croisé mal coupé et de ses grosses lunettes, c'était un excellent agent. Son bureau, au quatrième étage de l'ambassade américaine, un élégant hôtel particulier situé *Boltzmannstrasse*, avec une vue imprenable sur le *Prater*.

- Je crois que j'ai quelque chose qui va pouvoir vous aider... avança-t-il.

- Quoi donc ?

- Le *Treasury Department* m'a envoyé une demande d'enquête sur la banque Martini, qui est soupçonnée de blanchiment. Si j'envoie un rapport signalant certains de ses clients, elle aura l'interdiction d'exercer aux États-Unis.

- Vous pouvez me confier ce document ?

- Bien sûr, mais il ne faut pas qu'il quitte vos mains. Cela faisait une excellente entrée en matière pour Sonia Loos.

- Autre chose, enchaîna l'Américain, mon ami René Polli, le patron du Contre-Terrorisme à la *Sicherheitsdienst* vient de me transmettre une information de la *GrenzePolizei*. Yuri Petrov, le fondé de pouvoir d'Oleg Kazenine est à Vienne.

- Comment savent-ils cela ?

- Il a été rendu visite hier à un Tchétchène qui est surveillé par le service de Polli. Un certain Oumar Israelov. Un type dangereux qui a du sang sur les mains jusqu'au coude. Il a travaillé dans la milice privée du Président Kamyrov, à Grosny, mais il est traqué par ses anciens amis.

Majko ne mit pas longtemps à percuter.

- À mon avis, Oleg Kazenine a appris ma présence à Vienne et a envoyé Yuri Petrov monter quelque chose contre moi.

- Vous voulez une arme ?

- C'est peut-être plus prudent, reconnut Malko. Mark Hopkins sortit du bureau et revint quelques

instants plus tard, avec une boîte contenant un Beretta 92.

- Il est enregistré au nom de l'ambassade, précisa-t-il et je vais prévenir René Polli. Au cas où vous auriez un problème.

Voulez-vous qu'on aille déjeuner. Au Livingstone? C'est assez sympa.

- Je ne vais pas déjeuner aujourd'hui, assura Malko. Pour garder la ligne.

* * *

- Franz t'a trouvé extrêmement sympathique... Je crois que tu as fait sa conquête. La voix d'Azar Hanieh se cassa et elle enchaîna sur un autre timbre. Oui, comme ça, continue, continue. Ah ! tu vas me faire jouir !

Elle retomba, haletante, bras et jambes écartés, tandis que Malko demeurait fiché en elle. Il avait commandé un en-cas directement dans sa chambre, par discrétion. Azar étant censée être chez le coiffeur.

- Tu vas vraiment l'épouser ? demanda Malko.

- Je me tâte. Je n'ai plus envie de retourner en Iran. On s'y ennueie mortellement. Dis, tu vas vraiment nous inviter en week-end dans ton château ?

- Bien sûr !

- J'aimerais faire l'amour avec toi, comme la dernière fois, c'était très excitant.

- Nous aurons besoin de beaucoup de prudence, soupira Malko.

Entre Franz Muni et Alexandra, ce serait un exercice de haute voltige.

- Il faut que j'y aille ! sursauta Azar, sinon, le coiffeur ne me prendra pas.

En un clin d'œil, elle fut rhabillée. En l'observant, Malko se dit que personne mieux qu'elle ne méritait l'étiquette de *Bezoupretchnaia*... En tous cas, elle lui rendait un sacré service.

* * *

Oumar Israelov arpentait lentement Himmelfortsgasse, essayant de mémoriser les lieux. Il était déjà passé trois fois devant le gros hôtel particulier abritant la banque Martini.

Son plan était simple. Yuri Petrov lui confirmerait l'heure à laquelle sa «cible» arriverait à la banque, il lui suffisait d'être là et de lui tirer deux balles dans le dos avant de s'enfuir vers le Schubert Ring où il pourrait se perdre dans la circulation de la grande avenue.

C'est dans cette direction qu'il s'éloigna, d'ailleurs, pour aller prendre un bus le ramenant à Floridasdorf.

Il avait rarement reçu une mission aussi facile. D'ailleurs, après la Tchétchénie, tout semblait facile.

* * *

La première chose qui frappait, c'était sa perruque orange. Sonia Loos ressemblait à une vieille comédienne de théâtre qui n'arrive pas à abandonner la scène : même son entrée dans le bureau où elle recevait Malko avait été théâtrale. Elle glissait silencieusement sur le parquet vernis, moulée dans une longue robe noire, couverte de bijoux certainement faux mais énormes, le visage maquillé d'une façon outran-cière.

Seule sa voix était pleine de séduction. Douce, une diction lente, des inflexions presque tendres. Une voix de voyante destinée à vous envelopper.

- *Sehr Geherte Herr Linge*, minauda-t-elle, comme je suis heureuse de vous rencontrer.

Elle prit les deux mains de Malko dans les siennes et le mena jusqu'à un profond fauteuil tendu de velours vert, puis s'assit en face de lui. Les boiseries sombres, l'éclairage tamisé, l'atmosphère feutrée, la voix caressante, tout concourait à mettre le client éventuel en condition. Si Malko n'avait pas connu le passé de Sonia Loos, il aurait pu céder à son charme.

- Moi aussi, fit-il, je suis heureux de vous rencontrer. Quelqu'un m'a beaucoup parlé de vous : Oleg Kazenine.

Sonia Loos hocha la tête.

- Oui, c'est un bon et fidèle client. J'espère qu'il en sera de même avec vous.

Azar avait confié à Malko que Franz Miihl le croyait très riche. Il avait dû transmettre l'information à Sonia Loos. Son regard était plongé dans celui de Malko, presque hypnotique, concentré, perçant. Elle ne se rendait pas encore compte qu'elle venait de planter le premier clou dans son cercueil. Malko décida de ne pas biaiser. Sortant le document du *Treasury Department*, il le tendit à Sonia Loos.

- J'aimerais que vous preniez connaissance de ceci.

La banquière commença à lire. Elle avait sûrement des lentilles correctives. Malko l'observait; au fur et à mesure de sa lecture, ses traits se défaisaient, les coins de sa bouche s'abaissaient, même son maquillage semblait s'altérer.

Elle vieillissait à vue d'œil.

Après avoir lu, Sonia Loos releva la tête et demanda d'une voix mal assurée :

- Qu'est-ce que cela veut dire ?

Malko lui adressa un sourire froid.

- Que vous allez vers de très sérieux problèmes, *Frau Loos*. Si on retire à votre banque l'autorisation d'opérer aux États-Unis, vous êtes finie.

- Mais qui êtes-vous ? Je croyais que...

- ... j'étais un investisseur. Franz Muni le pense aussi. Je voulais simplement pouvoir vous rencontrer. Afin de vous faire une proposition au nom du gouvernement des États-Unis. Une proposition que vous ne devriez pas refuser...

D'un geste naturel, il récupéra le précieux document et continua, lui exposant le véritable but de sa visite. Sonia Loos écoutait, tétanisée.

- Je ne peux pas faire cela ! fit-elle. Il me tuerait !

- Il ne sera plus en mesure de le faire, assura Malko. Et nous pouvons vous assurer une protection efficace, avec l'aide des autorités autrichiennes. Voilà, vous connaissez les termes de l'accord ; je vous laisse réfléchir, disons quarante-huit heures, au maximum.

Il se leva et Sonia Loos l'accompagna comme un fantôme jusqu'à la sortie. Il se retourna, prit sa main chargée de bagues et la baisa.

- Auf wiedersehen, Frau Loos.

Il marcha jusqu'au SchubertRing et héla un taxi.

- Amerikanish Boltschaft, bitte, Boltunannstrasse.

Les dés étaient jetés. Il n'avait plus qu'à espérer que Sonia Loos se comporterait en femme intelligente.

CHAPITRE XXIII

Yuri Petrov descendit jusqu'à Kârtner strasse, la grande voie piétonne menant à l'Opernering, à la recherche d'une cabine téléphonique, ne voulant pas utiliser son portable pour appeler Oumar Israelov. Il trouva ce qu'il cherchait, juste en face de la pâtisserie débitant à la chaîne des «*sachertorte*» de toutes les tailles.

Le Tchétchène répondit aussitôt.

- C'est l'ami qui vous a apporté des nouvelles de Moscou, dit Yuri Petrov. Le rendez-vous est fixé à demain trois heures. Ne soyez pas en retard.

Sans laisser au Tchétchène le temps de demander des précisions, il coupa son portable. Inutile de prendre des risques. Il prit ensuite le temps d'aller acheter une *sachertorte* à 43 euros, puis remonta jusqu'à Annagasse prendre sa valise.

Vingt minutes plus tard, il roulait vers Swchechat pour attraper le prochain vol pour Moscou, il préférerait ne pas se trouver à Vienne lorsque Oumar Israelov remplirait son contrat. Il n'avait jamais eu confiance dans les Caucasiens. S'il y avait un pépin, l'autre se mettrait à table.



Malko demanda au taxi de s'arrêter en face de la *Franziskaner Kirche*, une des plus vieilles églises de Vienne, à cheval entre la *Franziskaner Platz* et *Weihburg gasse*. Azar Hanieh n'était pas venue le rejoindre au Sacher pour un intermède amoureux, Franz Mûhl l'ayant réquisitionnée pour un déjeuner d'affaires. Malko se disait que, si les choses se passaient bien avec Sonia Loos, il serait plus détendu pour une sieste crapuleuse en fin d'après-midi. Hélas, il ne pourrait pas dîner avec l'Iranienne : Franz ne la laissait pas sortir seule le soir.

Il traversa la rue en biais pour gagner l'hôtel particulier de la banque Martini. Il allait sonner quand il entendit un cri venant de l'autre côté de la rue.

- Herr Linge, achtung !

Il se retourna et aperçut trois hommes : un moustachu, trapu, en canadienne sombre qui avançait vers lui, une main dans la poche. Et deux autres hommes, qui venaient d'émerger d'une Opel grise, garée juste en face de l'église. C'est l'un d'entre eux qui avait crié.

Plusieurs choses se passèrent alors en même temps.

Le moustachu sortit la main de sa poche, crispée sur un gros pistolet automatique et courut en direction de Malko.

Les deux hommes se mirent aussi à courir dans la même direction en hurlant.

- Polizei ! Polizei ! Halt !

Malko sentit son poulx s'envoler. Sans même réfléchir, il arracha de sa ceinture le Beretta 92 confié par Mark Hopkins, et, pratiquement du même geste, l'arma, faisant monter une cartouche dans le canon. Il visa le moustachu, et appuya sur la détente.

Juste au moment où ce dernier tirait.

Le projectile s'écrasa contre la façade de la banque Martini, frôlant Malko.

L'agresseur tournoya sur lui-même, touché à l'épaule, et trébucha. Il n'eut pas le temps de se relever : les deux policiers autrichiens s'étaient jetés sur lui et le menottaient en dépit de ses cris d'orfraie.

Pendant que l'un d'eux appelait du renfort, l'autre vint se présenter à Malko.

- Inspecteur chef Gunther Aspern, de la *Sicherheitsdienst*. Je suppose que vous êtes Herr Malko Linge.

- Absolument, confirma Malko.

- Mon chef, Herr Poli, m'avait prévenu. C'est la raison pour laquelle nous avons renforcé la surveillance sur Oumar Israelov.

- Je pense que vous m'avez sauvé la vie, fit Malko, en attirant mon attention... Sinon, il me tirait une balle dans le dos.

Une ambulance suivie d'une voiture de police arrivèrent dans un hurlement de sirènes. Oumar Israelov était toujours allongé sur le trottoir, menotte et gémissant. Apparemment, la balle tirée par Malko lui avait brisé la clavicule.

Celui-ci se tourna vers le policier.

- Je pense qu'il est préférable qu'*officiellement*, cet homme ait été touché par vous. Cela évitera beaucoup de paperasses.

- Je vais soumettre votre suggestion à Herr Poli, promet le policier avant de s'éloigner.

Malko sonna enfin à la porte de la banque Martini. Un huissier le conduisit dans le bureau où il avait rencontré deux jours plus tôt Sonia Loos. La directrice de la banque arriva quelques instants plus tard, dans la même robe noire. Il s'inclina sur sa main et décida de mettre toutes les chances de son côté.

- Saviez-vous que Yuri Petrov se trouvait à Vienne ? demanda-t-il.

Sonia Loos parut sincèrement surprise.

- Non ! D'habitude, il me téléphone toujours.

- Vous n'avez eu aucun contact avec lui ?

- Non. Pourquoi ?

- Parce que quelqu'un, dans votre banque, en a eu. Qui était au courant de notre rendez-vous ?

Elle réfléchit :

- Ma secrétaire et un des directeurs de la banque.

- Il ne s'appelle pas Peter Griener ?

- Si. Comment le savez-vous ?

- Je lui ai parlé, il y a quelques jours, en mentionnant Oleg Kazenine. Je pense qu'il a prévenu ce dernier de ma visite qui a ensuite tenu au courant Yuri Petrov. Sans qu'il sache nécessairement que ce dernier se trouvait à Vienne. Ce qui vaut mieux pour Herr Griener.

- Pourquoi ?

- Parce que, juste avant que je sonne ici, un homme a tiré sur moi. Votre mur extérieur est même égratigné.

Il savait que je venais à cette heure-ci et, la seule personne, à part vous, à pouvoir avoir averti Petrov, est Peter Griener. Probablement, sans savoir ce qui se tramait. Mais c'est quand même une complicité de tentative de meurtre.

Sonia Loos était blanche comme de la craie.

- Vous ne pensez quand même pas que...

- Je ne pense rien, répliqua Malko. Il se trouve que l'homme qui a tiré sur moi était surveillé par la *Sicherheitsdienst*. Les deux policiers ont tiré sur lui et il est en ce moment en garde à vue. Il risque de mentionner Yuri Petrov.

Bien. Avez-vous réfléchi à ma proposition ?

Il y eut un bref silence qui parut interminable à Malko, puis Sonia Loos annonça d'une voix imperceptible.

- Tous les documents concernant les comptes et les opérations menées par la banque pour Oleg Kazenine ont été réunis. Il y a pas mal de dossiers physiques et deux CD ROM.

En dépit de son visage peinturluré, Malko l'aurait embrassée.

- Ganz gut

- Ein moment !

Sonia Loos avait repris un peu du poil de la bête.

- Bitte

- Comment vais-je savoir que vous tenez vos engagements ?

Une fois que je vous ai communiqué ces documents, je suis en danger de mort. Et, si un rapport défavorable est envoyé au Treasury Department, je suis ruinée.

- Nous avons l'habitude de tenir vos promesses, assura Malko. En ce qui concerne le premier point, vous aurez, à partir du moment où vous me remettiez ces documents, une protection de la *Sicherheitsdienst*, demandée par l'ambassade des États-Unis.

Nous sommes en très bons termes avec son chef, Herr Poli.

Pour le second point, je vous remettrai copie du rapport envoyé par l'ambassade américaine de Vienne au *Treasury Department*, vous blanchissant de toute suspicion. Vous n'aurez plus qu'à le ranger précieusement dans votre coffre.

Sonia Loos se redressa. Ses yeux avaient repris de l'éclat. C'était une dure.

- Venez avec moi ! dit-elle simplement.

Il la suivit dans un autre bureau, plus clair et plus fonctionnel. Une pile de documents et deux CDROM étaient posés sur le bureau.

- Voilà tout ce que nous possédons sur Oleg Kazenine, dit-elle. Y compris les numéros de ses deux comptes au Lichtenstein, à la banque LDB.

Malko tiqua aussitôt.

- Vous n'avez jamais eu accès à ses comptes ?

- Non. Je recevais des instructions de Moscou, soit pour leur virer de l'argent, soit pour m'en faire virer.

Malko sentit toute sa satisfaction s'envoler d'un coup, mais voulut vérifier :

- Vous n'avez jamais reçu, des derniers mois, de virements importants de la part d'une entité iranienne?

- Non, jamais. La transaction la plus importante de cette année a été un virement que j'ai reçu d'un des deux comptes à la LDB, de près de cinq cent millions de dollars. La plus grande partie a été virée à la banque Rossia et une partie est restée ici, remboursant un emprunt fait à notre banque par Oleg Kazenine.

- Donc, conclut Malko, ses véritables secrets financiers se trouvent

au Lichtenstein.

- Je le crains. C'est moi qui ai monté pour lui deux *Anstalt*, entités juridiques ayant des fonds à la banque LDB.

Les opérations sont ordonnées d'ici, mais les documents reliant Oleg Kazenine à ces comptes se trouvent là-bas...

- Vous ne pouvez rien faire pour les récupérer ?

- Rien.

Il y eut un silence lourd comme du plomb. Malko avait réussi sans réussir. Le principal lui manquait. Soudain, Sonia Loos avança timidement :

- Il y a peut-être quelqu'un qui pourrait vous aider.

- Qui ?

- Un informaticien de nationalité lichtentanoise. Il se nomme Hans Wagner. Il vient d'être renvoyé de la banque LDB à la suite d'une compression de personnel. Il m'a appelée pour me demander du travail. Il est très en colère d'avoir été licencié et m'a laissé entendre que, si je l'engageais, il n'arriverait pas les mains vides.

- C'est-à-dire ?

Sonia Loos eut un mince sourire.

- C'est lui qui a créé tous les logiciels qui gèrent les comptes numérotés. Il connaît tout. Il est le seul à posséder les doubles listings, c'est-à-dire, ceux des *anzalts* et ceux des véritables propriétaires.

Malko commençait à reprendre espoir.

- Vous pouvez m'aider à le trouver ?

Sans mot dire, elle fit le tour du bureau, puis écrivit quelques mots sur une feuille blanche qu'elle tendit à Malko. Hans Wagner, 17 Rûti strasse Vaduz. 0041 442533756. Elle avait ajouté au-dessus de sa signature : c'est un ami.

- C'est son portable, dit-elle. Il répond toujours. Si vous venez de ma part, je pense qu'il acceptera de vous rencontrer.

Malko avait déjà mis la carte dans sa poche. Sonia enfourna les documents dans une serviette de toile au sigle de la banque Martini et la lui tendit.

- Voilà, *Herr* Linge, j'espère que vous êtes un homme d'honneur. Vous avez ma vie entre vos mains.

Malko sourit.

- *Nachrichtendienst ist Herrendienst...* Vous n'avez rien à craindre. A mon retour de Vaduz, je vous inviterai volontiers à dîner.

Sonia Loos eut un sourire un peu nostalgique.

- J'adore l'opéra.

- Eh bien, nous irons à l'Opéra.

* * *

Malko venait de s'endormir lorsque le téléphone de la chambre sonna. Après son rendez-vous à la banque Martini, il avait été retrouver Mark Hopkins et les deux hommes avaient ensuite dîné ensemble. Les précieux documents concernant Oleg Kazenine dormaient désormais dans le coffre du chef de Station de la CIA. Épuisé par la tension nerveuse, Malko était tombé comme une masse.

Il décrocha.

- *Herr* Linge, fit la voix visiblement embarrassée de l'employé de la réception, il y a une dame qui désire monter dans votre chambre. Azar n'avait pas pu attendre !

- Passez-la-moi, demanda Malko.

Il n'eut pas le temps de placer un mot. La voix sarcastique d'Alexandra lui envoya un tombereau d'adrénaline dans les artères.

- *Schatz* si tu as une de tes putes dans ton lit, je te conseille de la virer très vite... Je monte.

- Comment sais-tu que j'étais là ?

- J'ai des copines à Vienne ! On t'a vu avec une pute brune au Rote Café. J'espère qu'elle est encore là que je puisse lui arracher les seins. *Ich Komme!*

Quand Alexandra débarqua, Malko avait passé un peignoir en éponge et s'était arrosé d'eau de toilette. La jeune femme se débarrassa de son vison, découvrant un tailleur gris à la jupe fendue, et le chemisier rouge sang qu'elle affectionnait.

Comme une chatte, elle renifla littéralement la chambre, examinant soigneusement chaque objet, pour se retourner enfin.

- J'espère qu'elle ne t'en veux pas de l'avoir chassée en pleine nuit...

- J'étais seul ! jura Malko. Mais toi, que fais-tu à Vienne ?

- Figure-toi que je dînais avec Voldemar. Tu sais, celui qui est fou de moi. Et puis, j'ai reçu ce coup de fil et je lui ai dit de m'attendre. Il est en bas.

- Pourquoi ?

- Si je ne t'avais trouvé seul, je passais la nuit chez lui.

- Et maintenant ?

Elle s'approcha de lui avec une expression gourmande.

- Tu vas me baiser. Très bien. Sinon, je ne finirai pas la nuit avec toi. Voldemar est très patient et il a *très* envie de me baiser, depuis *très* longtemps.

Cela, Malko le savait.



Il neigeait à Zurich et le Boeing 737 de la Swiss perça la brume très près du sol. Impression désagréable. Malko, qui s'était levé très tôt pour attraper ce vol, après avoir prouvé à Alexandra qu'il avait conservé toute sa vigueur pour elle, se réveilla en sursaut. Hébété de fatigue, après trois heures de sommeil, il se mêla aux passagers bardés d'ordinateurs et de valises à roulettes pour gagner la sortie. Dès qu'il a loué une voiture chez Hertz, il prit la route, longeant le lac de Zurich. Heureusement, la neige s'arrêta de tomber assez vite.

Lorsqu'il arriva à Mels, à la frontière du Lichtenstein, il y avait même un peu de soleil.

Ensuite, cela grimpait jusqu'au minuscule village de Vaduz dominé par le château de Hans Adam II. Moins de mille habitants mais plus de trois mille entités juridiques opaques, gérées des quatre coins du monde.

C'était charmant comme une station de sports d'hiver et triste comme un coffre-fort.

Il grimpa jusqu'au pied du château et se gara en face du *Gasthaus am Schloss*.

Il avait mis à peine une heure et demi pour venir de Zurich et il était un peu plus de onze heures.

La salle du petit café sentait l'encaustique, était totalement vide, mais une accorte serveuse à la peau très sombre lui apporta un café suisse, c'est-à-dire immonde.

Il composa le numéro donné par Sonia Loos et attendit, le cœur battant.

- Hans Wagner, annonça une voix avec un accent « *sweizer deutsch* » à couper au couteau.

- Bonjour, dit Malko en allemand, je vous appelle de la part de Sonia Loos, de la banque Martini. Elle m'a dit que vous cherchiez du travail.

- C'est exact, répondit l'informaticien, après une brève hésitation. Vous m'appelez de Vienne ?

- Non, d'ici, de Vaduz. J'aimerais vous rencontrer.
- Qui êtes-vous ? Où êtes-vous ?
- Je m'appelle Malko Linge et je suis au *Gasthaus am Schloss*. Pouvez-vous me consacrer quelques minutes ?
- Je serai là dans cinq minutes, annonça Hans Wagner avant de raccrocher.

* * *

Hans Wagner poussa la porte du *gasthaus* quatre minutes et demi plus tard. Un homme frêle, de petite taille, des cheveux blonds teintés de gris rejetés en arrière, des yeux bleu perçants, un visage lisse. Sans même se débarrasser de sa canadienne, il s'assit en face de Malko et commanda un café au lait. Visiblement intrigué que quelqu'un soit venu de Vienne pour le voir.

Malko le laissa lire le mot de Sonja Loos. Hans Wagner releva ensuite la tête avec un sourire confiant.

- Vous avez donc quelque chose à m'offrir ?
- Quelle est votre situation avec la banque LDB ? Les yeux bleus se teintèrent de fureur.
- Ils m'ont jeté dehors après sept ans, sans rien avoir à me reprocher, parce qu'ils voulaient faire des économies.

J'ai même écrit au Prince Aloïs, il ne m'a même pas répondu ! Malko hocha la tête avec sympathie.

- J'ai une offre intéressante à vous faire. Sonja Loos m'a dit que vous déteniez tous les listings secrets des clients de la LDB, permettant de rapprocher les «coquilles» financières de leurs véritables propriétaires. Est-ce exact ?

- Tout à fait.
- Avez-vous aussi trace des opérations menées à partir de ces comptes ?

- Pour les deux dernières années.

- Bien, conclut Malko. Je représente une agence fédérale américaine et je suis prêt à vous acheter tous ces listings. Combien en voulez-vous ?

Hans Wagner parut secoué par la brutalité de cette proposition et mit quelques secondes à répondre.

- Si je faisais cela, dit-il, la banque va porter plainte contre moi et certains de ses clients sont capables de m'assassiner. Il y a des Russes parmi eux, des gens très dangereux.

- C'est justement cela qui nous intéresse, précisa Malko.

- Il y a aussi 150 clients américains qui fraudent FERS ', ajouta l'informaticien.

- Combien pour le tout ?

Hans Wagner le fixa droit dans les yeux.

- Cinq millions de dollars.

Malko se dit qu'au moins, il était raisonnable... Il aurait pu demander beaucoup plus.

- C'est cher ! dit-il. Je dois demander des instructions à Vienne.

- Très bien, je retourne chez moi, vous m'appellez.

- Non. Attendez ici. Je vais appeler de ma voiture.

* * *

- Offrez trois millions, proposa Mark Hopkins. On revendra une partie de ce fichier à nos homologues.

- Il vous faut combien de temps pour disposer de cet argent ?

- Quarante-huit heures au maximum.

Malko se félicitait d'avoir été prévoyant et d'avoir emporté un Blackberry crypté lui permettant d'avoir des conversations «protégées» avec la CIA de Vienne.

- Je serai fixé très vite, assura-t-il, avant de couper la communication.

Hans Wagner n'avait pas bougé, les épaules un peu affaissées, devant sa tasse vide. Malko reprit place en face de lui.

- Trois millions de dollars, annonça-t-il, en échange de vos listings. Vous nous aiderez à les comprendre avec un informaticien de l'ambassade. Durant votre séjour à Vienne, vous logerez dans une « safe house » et serez protégé par des agents du «Secret Service».

- Et après ?

- Que voulez-vous faire ?

- Aller en Australie. Je suis invité par un de mes clients. Mais je risque d'être l'objet d'un mandat d'arrêt international.

- Vous aurez un passeport, promit Malko. Pas américain, mais autrichien.

Il appela la serveuse et commanda un autre café pour faire baisser la pression.

Elle venait juste de l'apporter lorsque Hans Wagner annonça d'une

voix claire.

- J'accepte. Quand voulez-vous partir d'ici ?

Malko regarda sa Breitling.

- Avant le début de l'après-midi. Pour que nous puissions prendre le vol de Vienne, à 17 heures.

- Donnez-moi une heure, dit simplement Hans Wagner. J'ai certaines choses à régler. Je pense que je ne reviendrai pas de sitôt.

- Vous avez la nationalité suisse ?

- Non, lichtenstanoise. Je suis un enfant du pays.

- Voulez-vous que je passe vous prendre Rtiti strasse ? proposa Malko.

- Non. Dès que j'ai fini, je reviens ici.

* * *

Jamais Malko n'avait été aussi heureux de se poser à Swchechat. Hans Wagner avait mis une heure et demi à tirer un trait sur sa vie. Partant avec une grosse valise bleue en toile et une *très* grosse serviette de cuir fauve.

À peine débouchèrent-ils dans le hall d'arrivée qu'il aperçut Mark Hopkins. Il fit les présentations et l'Américain annonça :

- Tout est en ordre. Nous filons à l'ambassade.

Hans Wagner sembla très impressionné par la herse d'acier s'effaçant dans le sol, le portail blindé et les « marines » armés jusqu'aux dents.

- Voulez-vous rencontrer tout de suite notre informaticien ? proposa Mark Hopkins. Je sais qu'il est un peu tard.

Hans Wagner le fixa de ses yeux bleus innocents.

- Et l'argent ?

- Il sera à votre disposition demain matin.

- Dans ce cas, nous commencerons à travailler demain matin.

- Parfait, accepta le chef de Station. Je vais vous installer pour la nuit dans une chambre d'hôte, ici, à l'ambassade. C'est plus prudent. Désormais, nous devons veiller sur votre sécurité. Malko, lui, rêvait à un lit comme un chien rêve à un os.

- Faites-moi raccompagner au Sacher, demanda-t-il. Préparez-moi tous les documents pour demain. Je vais repartir à Moscou.

Alexandra avait dû l'attendre au Sacher. Dieu merci, dans la soirée,

Azar ne risquait pas de venir faire coucou.

CHAPITRE XXIV

Tom Polgar fixa la pile de documents ramenés par Malko de Vienne et de Vaduz posés sur son bureau et lâcha avec tristesse.

- Vous avez fait un travail formidable, nous avons désormais des preuves matérielles impliquant Oleg Kazenine dans *un* trafic de grande envergure avec les Iraniens, mais nous ne pouvons pas le relier directement aux S.300. Nous ne savons même pas où se trouvent ces fichus missiles ? Ont-ils été déjà livrés, sont-ils planqués quelque part en Russie ou au Belarus. Ou ailleurs ?

- C'est vrai ! reconnut Malko.

Découragé.

Après tous ces morts, ce combat féroce, tous les risques qu'il avait couru, il n'avait pas réussi à briser le mur hermétique protégeant le trafic des S.300. Même s'il avait ramené des documents accablants pour l'oligarque. Tom Polgar le rejoignit sur le canapé de son bureau et enchaîna.

- Si je vais rendre visite à Alexander Bortnikov avec ces documents, il va me remercier de participer à la campagne anti-corruption de Vladimir Poutine, et, très probablement, faire inculper Oleg Kazenine par le Procureur Général de Russie. Mais ce ne sera qu'une affaire de corruption de plus où le gouvernement russe n'aura aucun rôle. Malko approuva et ajouta :

- Pourtant, je suis de plus en plus persuadé qu'Oleg Kazenine a été autorisé ou même encouragé à livrer ces S.300 aux Iraniens par le Kremlin qui

gagne ainsi sur tous les tableaux. Il n'encourt pas la fureur de la Maison Blanche et il fait plaisir aux Iraniens...

Un ange passa, les yeux bandés, poussant des petits couinements désespérés.

Malko était revenu la veille au soir de Zurich, ramenant les CD Roms piratés à la banque LDS qui enfonçaient les derniers clous dans le cercueil d'Oleg Kazenine.

- Attendons un jour ou deux, conclut Malko, je vais reprendre tous les documents que j'ai ramenés et les examiner avec plus d'attention. Là-bas, je n'en ai pas eu vraiment le temps.

- Prenez les copies, conseilla Tom Polgar, je garde les originaux. Et ne lâchez pas vos *«baby-sitters»*. Si Oleg Kazenine apprend que vous

êtes de retour à Moscou, il est capable de faire sauter le Ritz Carlton...



Vladimir Ivanov, le président de Alma-Antai, parcourut rapidement la note des «Gardes Frontières» transmise par Alexander Bortnikov, le patron du FSB, annonçant le retour de l'agent de la CIA Malko Linge à Moscou. On aurait pu lui refuser l'entrée du territoire russe, mais ce n'eut pas été habile au regard des Américains.

Et, de toutes façons, Malko Linge n'avait plus les moyens de causer de problèmes.

Oleg Kazenine était sous la protection étroite du FSB et le «refitting» des S 300 se poursuivait harmonieusement. Bientôt, ils partiraient pour l'Iran et lui toucherait de quoi se faire construire la datcha de ses rêves, et même un peu plus.



Malko n'avait pas dîné, n'avait téléphoné à personne. Installé dans sa suite du Ritz-Carlton, il relisait tous les documents ramenés de Vaduz et de Vienne.

Il avait commencé par ceux remis par Frau Sonja Reisen, la présidente de la banque Martini. Il était déjà minuit et il n'avait encore rien trouvé. Comme il n'avait pas sommeil, il s'attaqua au dernier dossier, celui qui avait servi à Oleg Kazenine pour obtenir un prêt de cinquante millions de dollars de la banque Martini « appuyé » sur ses avoirs en Russie. Prêt remboursé grâce à la première partie de l'argent iranien.

En haut du dossier, se trouvait l'organigramme des différentes sociétés de l'oligarchie regroupées dans le holding de tête « Kristall ». Avec leur dernier bilan, leurs résultats, leurs dettes.

Il commença à en examiner un. Fastidieux : des colonnes de chiffres probablement faux. Il y avait une dizaine de sociétés réparties un peu partout en Russie.

Soudain, un détail accrocha son regard, alors qu'il se penchait sur la société OZERO. Le document donnait le nom de son directeur, un certain Victor Mayakov.

Pris d'une inspiration subite, Malko se mit à examiner les autres sociétés, et tout à coup, son pouls grimpa en flèche. La société Kurganmashzarod, fabricante de transports de troupes blindés et de tracteurs, avait comme directeur un certain Maksim Nachistik. Ou il s'agissait d'un homonyme, ou c'était l'homme que Malko avait recherché dans la Russie profonde sans le trouver, le meilleur ami de

Leonid Kaminski ! Celui dont le frère Gleb était passé par la fenêtre sous les yeux de Malko, vraisemblablement assassiné.

Il regarda alors l'adresse de la société et son pouls cette fois creva le plafond. Il y avait deux branches, l'une à Kagan, dans l'Oural, et l'autre à Moscou, 2/33 rue Babinskaya.

Malko se précipita sur un plan de Moscou. La rue Babinskaya donnait dans Leningradskaïa prospekt, à la hauteur du métro Sokol.

Impossible d'attendre jusqu'au lendemain. Il n'aurait pas fermé l'œil de la nuit.

Tom Polgar mit longtemps à répondre, d'une voix endormie, ce qui n'était pas extraordinaire à cette heure. Tout de suite inquiet.

- Il y a un problème ? demanda-t-il aussitôt.

- Non, fit Malko, peut-être un miracle. Vous avez le courage de vous arracher à votre lit.

- Pourquoi faire ?

- Je vous le dirai de vive voix.

Au bout de quelques secondes, le chef de Station de la CIA annonça simplement :

- Je serai là dans une demi-heure.

Sachant bien que si Malko le sortait du lit à cette heure, ce n'était pas pour refaire le monde.

* * *

L'interminable Leningradskaïa prospekt était pratiquement déserte. Une carte sur les genoux, Malko faisait le navigateur.

- Voilà la station Sokol, annonça-t-il. Ralentissez.

Tom Polgar obéit.

Malko scrutait, sur sa droite, les panneaux lumineux signalant les noms de rue. L'un d'eux surgit. Il était assez près pour le lire : *Babinskaya ulitza*.

- Tournez à droite, demanda-t-il.

Ils s'engagèrent dans une longue rue rectiligne et sombre, bordée de murs aveugles. Une zone industrielle. Sinistre. Trois cent mètres plus loin, les phares éclairèrent un portail bleu.

- Arrêtez ! lança Malko.

Comme il sortait de la voiture, Tom Polgar lui tendit sa «maglite». Malko traversa et braqua la torche sur le mur à côté du portail bleu. Éclairant une plaque de cuivre sur laquelle en lettres noires :

KURGAN-MASHZAROD.

Il revint à la voiture.

- C'est là, dit-il. On va faire le tour.

Le mur se prolongeait sur presque un kilomètre. Par dessus, on apercevait parfois les toits de nombreux hangars. Au bout, le long d'une rue sans nom, ils découvrirent un énorme portail coulissant à deux battants sous lequel passait des rails. L'usine était reliée directement à une voie ferrée.

- Ils construisent des blindés légers, lança Malko,

fou d'excitation. Personne ne doit s'étonner de voir des engins militaires sortir d'ici. Et grâce à cette voie de chemin de fer, le chargement peut se faire à l'intérieur de l'usine.

- Vous avez peut-être touché le jack-pot, si les S.300 sont là, conclut Tom Poigar qui, par superstition, retenait sa joie.

Ils retrouvèrent Leningradskaia prospekt par une rue parallèle à *Babinskaya*. L'usine devait mesurer presque un kilomètre carré !

Ils repartirent vers le centre.

- Qu'est-ce qu'on fait ? interrogea Tom Poigar, avant de déposer Malko au Ritz Carlton.

Celui-ci n'hésita pas.

- Demain matin, nous allons rendre visite à Maksim Nachistik.

- Vous croyez vraiment que les S.300 se trouvent là ?

- On ne peut pas en être certain à 100 %, mais cela fait quand même beaucoup de coïncidences.

Demain, munissez-vous d'une caméra et demandez à votre «*deputy*» de ne pas quitter votre bureau. Notre visite peut se dérouler très mal. On aura peut-être besoin d'envoyer la cavalerie.

* * *

La voiture de protection en plaques CD, abritant quatre «marines» était restée sur Leningradski Prospekt. Tom Poigar arrêta sa Chevrolet blindée en face de la porte de la Kurganmashzarod. Lui et Malko descendirent et ce dernier appuya sur la sonnette en dessous de la plaque de cuivre.

Ils durent patienter avant qu'un homme en blouse blanche entrouvre le battant, toisant les visiteurs avec méfiance. Malko lui offrit son plus gracieux sourire et annonça en russe.

- Nous avons rendez-vous avec Maksim Nachistik, annonça-t-il.

- Qui êtes-vous ?

- Nous venons de la part d'Oleg Kazenine, le président de cette société.

Visiblement dépassé, le technicien les introduisit dans une grande cour où pourrissaient quelques blindés démantelés et ils le suivirent jusqu'au bâtiment le plus proche.

Le bruit était infernal à l'intérieur; c'était un hall de plus de trois cent mètres de long où des dizaines de blindés légers étaient en cours d'assemblage. L'homme les fit entrer dans un bureau vitré et annonça :

- Je vais prévenir *gospodine* Nachistik.

Il s'éloigna dans le hall. À peine fut-il parti que Malko lança à Tom Polgar.

- Venez ! nous ne retrouverons jamais une occasion pareille !

Ils assortirent du bureau. À gauche du hall principal s'ouvrait un second hangar, en L, peu éclairé et ils s'y engagèrent. Us n'eurent pas loin à aller. Des camions étaient alignés sur deux cent mètres, certains bâchés, d'autres sans la moindre bâche.

- My God ! fit Tom Polgar d'une voix blanche.

Malko n'avait vu des S.300 qu'en photo, mais il n'eut pas une seconde d'hésitation. Devant lui s'alignaient des camions porteurs avec leurs quatre missiles, et le radar replié sur le toit, d'autres camions bâchés qui devaient être les postes de commandement et encore d'autres, bâchés, transportant probablement des missiles supplémentaires.

Tom Polgar avait sorti sa caméra numérique et tournait comme une guêpe autour du matériel, shootant comme un fou, des gros plans, des plans généraux... Ils en étaient encore là quand une voix furieuse lança derrière eux.

- Qu'est-ce que vous faites ici ?

Ils se retournèrent. Un homme en costume mal coupé, des cheveux blancs ondulés, un nez important, les observait, visiblement furieux.

- Nous admirions votre production ! fit Malko. Ce sont des S.300, n'est-ce pas ?

- Qui êtes-vous ? aboya l'homme ; comment êtes-vous entré ici ?

- Par la porte, répliqua Malko. Vous êtes bien Maksim Nachistik.

- Oui.

- L'ami de Leonid Kaminski ?

Cette fois, il ne répondit pas et lança :

- Sortez immédiatement ou je vous fais expulser. Pourquoi avez-vous utilisé le nom d'Oleg Kazenine pour entrer. Je ne vous connais pas et je n'attends personne.

Tom Polgar avait sorti son portable. D'une voix parfaitement audible, il lança.

- Je souhaite parler à Alexander Bortnikov. C'est urgent. Je suis Tom Polgar, le chef de station de la Central Intelligence Agency à Moscou.

Stupéfait, Maksim Nachistik s'était immobilisé, sans réaction. Tétanisé par la communication avec le directeur du FSB. Tom Polgar annonça, d'une voix égale :

- *Gospodine* Bortnikov, nous venons de trouver ces fameux S.300 destinés à l'Iran, qui, paraît-il, n'existent pas. Je suis certain que vous n'étiez pas au courant de cette fabrication clandestine, mais j'en ai plusieurs devant moi. Pouvez me rejoindre le plus vite au siège de la société Kurgan Mash Zarod, 1 *Babinskaya ulitza*. Juste à côté de la station de métro Sokol...

- Il arriva, annonça-t-il à Malko, après avoir coupé la communication.

Il composa un autre numéro.

- Monsieur l'ambassadeur, annonça-t-il, c'est Tom Polgar. Nous avons enfin mis la main sur les fameux S.300. Je pense que ce serait utile que vous nous rejoigniez...

Pendant qu'il lui donnait l'adresse, Malko se tourna vers Maksim Nachistik et demanda :

- Vous êtes le frère de Gleb Nachistik ?

- Oui, répondit le Russe, pourquoi ?

- J'étais là lorsque votre frère a été assassiné. Maksim Nachistik sursauta.

- Il s'est suicidé.

- Il a été «suicidé», corrigea Malko. Par deux hommes que j'ai vu entrer dans le Korpus d'où votre frère a sauté.

Au regard égaré de Maksim Nachistik, il comprit qu'il avait touché une corde sensible.

- Votre frère a été assassiné parce que j'étais sur le point de le retrouver, expliqua-t-il. Pour cette affaire de S.300. En réalité, c'est Leonid Kaminski et vous que je cherchais...

- Vous êtes certain de ce que vous dites ? demanda l'ingénieur, d'une voix mal assurée.

- Certain, assura Malko. Mais, comme toujours dans ce genre d'affaires, il n'y a pas de preuves.

Maksim Nachistik se laissa tomber sur une chaise, assommé. Des larmes coulaient sur son visage. Malko se rapprocha de lui et demanda :

- Savez-vous où je pourrai trouver Leonid Karninski ? Je voudrai lui demander quel rôle exact il a joué dans le meurtre de votre frère.

Maksim Nachistik demeura silencieux quelques secondes, comme s'il n'avait pas entendu. Puis, il sortit de sa poche un petit carnet et lut d'une voix blanche :

- 5 *Kalachmpereulok*. 5e étage, code 3412. Appartement 17.

Il referma le carnet et le remit dans sa poche, sans un mot de plus. Comme un somnambule.

* * *

Il y avait des uniformes partout, des hommes en tenue grise, de la *Milicija*, des civils. Le chef du FSB avait débarqué avec une petite armée, rejoint vingt minutes plus tard par l'ambassadeur des Etats-Unis, dans sa voiture officielle, fanion au vent.

Effondré sur une chaise, Maksim Nachistik était muet comme une carpe. Alexander Bortnikov qui s'était éloigné pour téléphoner, revint dans le petit bureau et grimaça un sourire, à l'intention de Tom Polgar le regard dur comme du granit.

- Je vous remercie, fit-il d'une voix tendue de nous avoir permis de découvrir ce trafic clandestin de matériel de guerre. Vous pouvez être certain que les responsables seront sévèrement punis.

- Je n'en doute pas, affirma Tom Polgar. Nous n'ignorons pas que la Russie met un point d'honneur à respecter ses engagements internationaux.

L'ambassadeur des États-Unis s'approcha et s'adressa à son tour au chef du FSB :

- Nous comptons sur votre gouvernement pour que ce matériel soit «neutralisé». Ce qui évitera d'étaler cette affaire sur la place publique.

- Bien sûr, fit Alexander Bortnikov.

- Pouvons-nous effectuer l'inventaire exact des S.300 qui se trouvent dans cette usine ?

- Papolsk.

Le chef du FSB pouvait difficilement refuser. Le visage fermé, il accompagna les deux Américains et Malko le long du hall latéral où

s'alignaient les S.300. Malko compta quatre-vingt-huit missiles. Quelques-uns devaient déjà être en route...

Il repartit le premier, emmenant Maksim Nachistik, menotte, en tant que responsable de l'usine.

Malko ne croyait pas encore à son bonheur. Quand ils se retrouvèrent dans la rue, il se tourna vers Tom Polgar.

- Ils ne peuvent pas nous baiser ?

C'est l'ambassadeur qui répondit à sa place.

- Je vais, aujourd'hui même, demander une audience au ministre des Affaires Étrangères et déposer une protestation officielle mais non publique,

appuyée par mon témoignage personnel.

Tom Polgar renchérit :

- Ils ne veulent pas nous défier ouvertement. Ils vont se défausser sur Kazenine et les autres. Et, du coup, ils peuvent dire aux Iraniens qu'ils sont dans l'impossibilité de remplir leur contrat.

- Avec les documents que j'ai ramené de Vienne et de Vaduz, compléta Malko, ils ont de quoi envoyer Oleg Kazenine en Sibérie pour un bon moment.

Tandis qu'ils ressortaient de l'usine, il resta en arrière pour donner un coup de fil.

- Gocha ?

- *Da*. Qu'est-ce que tu veux ? demanda le Géorgien.

- Te donner l'adresse de l'homme qui a donné l'ordre à Vadim Stoletovo de liquider Lena. Il s'appelle Leonid Kaminski et il habite...

Après avoir communiqué l'adresse, il se dépêcha de rejoindre la Chevrolet blindée. S'il n'y avait pas eu tous ces morts, il aurait eu envie de chanter. Oleg Kazenine allait être très mal.

CHAPITRE XXV

Oleg Kazenine se trouvait dans sa salle de sport, quand Dmitri lui apporta son portable.

- Vladimir Ivanov, *Gospodine*, souffla-t-il.

L'oligarque prit la communication. D'excellente humeur. Qui se transforme en panique au fur et à mesure que Vladimir Ivanov lui apprenait ce qui venait de se passer.

- Je suis obligé de me désolidariser de toi *officiellement*, avertit-il. Mais, rassure-toi, tu ne vas pas aller à Lefortovo ! Je vais m'arranger pour que tu sois assigné à résidence chez toi. Seulement, il faut faire profil bas, pendant quelques temps. Les *Amerikanski* sont décharnés...

- Assigné à résidence ! hurla Oleg Kazenine. Tu plaisantes ?

- Non, rétorqua Vladimir Ivanov avec une certaine froideur. Si tu veux que tout se passe bien à l'avenir, il ne faut pas faire de vagues.

- L'avenir ! Quel avenir ! hurla Oleg Kazenine. Je suis ruiné, si tu ne laisses pas partir le matériel...

- Ça, je ne peux pas, affirma Vladimir Ivanov. J'ai déjà eu un coup de fil du Kremlin. Les nouvelles vont vite. Personne ne veut, en ce moment, un conflit ouvert avec les États-Unis... Tiens-toi tranquille et tout se passera bien. J'espère qu'ils n'ont pas trop de documents sur toi.

- Si, ils en ont !

La tête lui tournait et, en même temps, il n'osait pas se rebeller ouvertement. L'exemple de Khodokorski qui pourrissait en Sibérie était là pour rappeler qu'on n'allait pas contre les ordres du Kremlin.

Il réalisa que son ami Vladimir Ivanov avait raccroché, et, de rage, jeta son portable par terre. Il avait envie de se cogner la tête contre les murs. Comme un fou, il fonça dans le couloir, tombant sur Natasha, en peignoir.

- Qu'est-ce que tu as ? demanda-t-elle en voyant sa tête.

Oleg Kazenine la regarda fixement, puis sans crier gare, lui envoya son poing en plein visage. Il fallait bien se défouler sur quelqu'un. Natasha tomba à la renverse, son peignoir s'ouvrit sur ses longues cuisses et elle hurla. Lorsqu'elle se releva, elle avait à la place de l'œil droit une sorte de coque rouge...

Gocha Sukhumi était assis sur une marche d'escalier, entre le cinquième et le sixième étage du 5 Kalachni *pereulok*, depuis près de cinq heures, mais il ne trouvait pas le temps long.

Après le coup de fil de Malko, il avait réalisé qu'il ne connaissait pas physiquement Leonid Kaminski. Impossible donc de l'attendre dehors. Grâce au code, il avait pu pénétrer dans l'immeuble et attendait. D'où il se trouvait il surveillait l'ascenseur et la porte de l'appartement 17.

Il se raidit, le voyant de l'ascenseur venait de s'allumer, et se mit debout. Il vit la porte de la cabine s'ouvrir sur un homme au visage marqué, habillé comme un ouvrier, avec une canadienne et une casquette de cuir.

Le nouveau venu lui tourna le dos et mit la clef dans la serrure de l'appartement 17.

Il se retourna en entendant des pas dans l'escalier, peu utilisé, et aperçut Gocha Sukhumi. Comme ce dernier n'avait pas l'air menaçant, il se remit à ouvrir sa serrure.

- *Gospodine* Kaminski ?

Cette fois, il se retourna brusquement. L'homme de l'escalier avait toujours l'air aussi paisible, mais il braquait sur lui un gros pistolet prolongé d'un silencieux. Il eut la tentation de dire «non», puis se ravisa.

- Oui, dit-il c'est moi.

- *Dobre*, fit Gocha Sukhumi. Tu sais qui je suis ?

- Non.

- Je m'appelle Gocha Sukhumi. J'étais fiancé à Lena Vorontsova. Nous allions nous marier. C'est moi qui ai liquidé Vadim Stoletovo. À l'époque, je ne savais pas où te trouver, et puis, il le méritait aussi.

Leonid Kaminski ne répondit pas.

L'ascenseur se remit en marche, appelé du rez-de-chaussée. Gocha Sukhumi se dit qu'il n'avait plus beaucoup de temps.

La première balle du Makarov atteignit Leonid Kaminski en pleine poitrine. Il tituba et tomba en gémissant. Gocha s'approcha et le pistolet à bout de bras, lui tira un second projectile dans l'oreille.

Ensuite, il s'engagea dans l'escalier. Remerciant mentalement Malko.

L'ambassadeur des États-Unis avait réuni Tom Polgar et Malko dans son bureau à son retour à l'ambassade.

- J'ai un engagement écrit du Ministre de la Défense qu'aucun des S.300 détenus par Kurgan Mash Zarod ne sera exporté, annonça-t-il. Ils vont les démanteler. Ils nous demandent de ne pas faire état publiquement de cette affaire. J'ai accepté.

Le diplomate semblait assez content de lui. Ce n'était pas tous les jours qu'il pouvait expédier à Washington d'aussi bonnes nouvelles.

Malko avait l'impression d'avoir couru un 5 000 mètres avec un sac de cent kilos sur le dos. Vidé. La tension nerveuse avait été trop forte.

- Je vous invite tous les deux à ma résidence pour fêter cela, ajouta l'ambassadeur.

- Merci, déclina Malko, je suis vidé.

Il n'avait pas envie de faire des mondanités. Tom Polgar le comprit et dit simplement :

- Vos « *baby-sitters* » sont en bas. Ils ne vous lâcheront pas tant que vous n'aurez pas repris l'avion.

On ne sait jamais. Malko n'attendit pas d'être au Ritz Carlton pour appeler Raissa. À tout hasard. La jeune Russe explosa de joie.

- Tu es revenu à Moscou ?

- Pas pour longtemps. Tu es libre ce soir ?

- J'ai une grande nouvelle, dit-elle. Je vais me marier !

- Avec qui ?

- Mon amoureux de Nijni Novgorod. Il a tous les films de Sophia Loren... Hélas, je vais vivre là-bas. Je pars demain.

- Tant pis, regretta Malko.

- Attends ! Je vais lui dire que je fais mes bagages, mais on ne pourra pas aller chez moi. On ne sait jamais. Viens me chercher à neuf heures.

À peine avait-il raccroché que le portable sonna. Gocha Sukhumi.

- Tu peux passer cinq minutes chez moi, à la Maison du Quai ? C'est important.

Plus rien n'était important, désormais, mais Malko n'avait rien à faire jusqu'à neuf heures.

Gocha Sukhumi lui ouvrit lui-même et remmena dans le living-room.

- Tu prends un verre ?

Il remplissait déjà deux verres de cognac arménien.

- Na Sdarovié!

- Pourquoi voulais-tu me voir ? demanda Malko après avoir vidé son verre cul sec, selon la coutume russe.

- Pour te remercier. Grâce à toi. Leonid Kaminski ne fera plus de saloperies. Je lui en ai mis deux...

Brusquement, il étreignit Malko comme un pachyderme maladroit et l'embrassa trois fois à la russe. Puis, il fit un pas en arrière et dit d'une voix étranglée.

- Tu sais, j'aimais vraiment cette salope de Lena.

* * *

Oleg Kazenine s'était enfermé dans sa chambre et buvait depuis le matin. Même Dmitri n'arrivait pas à l'approcher. Étendu sur son lit en survêtement, il portait mécaniquement à sa bouche le goulot de sa bouteille de vodka *Tsarskaya* et avalait une rasade avant de recommencer, cinq minutes plus tard. Il devait absolument se vider le cerveau, sinon, il allait devenir fou.

Il haïssait le monde entier.

Et lui-même.

Où avait-il merdé ?

L'idée de ne pas pouvoir quitter la Russie le déprimait, plus que tout.

Il se leva, et tituba jusqu'à la cuisine, pour aller prendre une autre bouteille de *Tsarskaya* dans le freezer.

* * *

Raissa Rachevski était somptueuse, dans une robe noire toute simple portée sans soutien-gorge, avec des bas à couture, ses longs cheveux châains cascading sur ses épaules. À peine entrée dans la chambre de Malko, elle se débarrassa de sa zibeline et lui fit face.

Ils avaient dîné au Café Pouchkine. Caviar noir et Champagne de France. Une bouteille de Taittinger Brut pour deux.

Malko commença à effleurer les pointes de ses seins dressés à travers sa robe. Raissa ferma les yeux et murmura.

- Arrêtes ! Tu me donnes la chair de poule.

Malko passa la main sur son bras : c'était vrai... Il continua de plus

belle sa caresse ; Raissa fondait, se frottait doucement à lui. Puis, d'un mouvement gracieux des épaules, elle se débarrassa de sa robe, ne gardant d'un slip de dentelles rouges et ses bas noirs. Ses hanches dansaient contre lui, une vraie danse orientale. Soudain, elle colla sa bouche à son oreille.

- Je voudrais que tu me fasses un petit plaisir !

- Que veux-tu ?

Elle le lui dit et, pour toute réponse, il fit glisser le slip rouge le long des jambes de Raissa qui alla s'allonger le lit, à plat dos, les jambes largement ouvertes. Avant que Malko ne vienne la rejoindre, elle prit la bouteille et se versa du Champagne sur le ventre en riant.

Juste avant que Malko ne colle sa bouche à son sexe parfumé et épilé.

Pendant un long moment, elle gémit, se tordit, écartant spasmodiquement les cuisses, lorsque la sensation était trop forte, enfonçant ses doigts dans les cheveux de Malko, pour le plaquer encore plus contre son ventre.

Enfin, elle se détendit d'un coup en criant.

Malko se redressa, avec une érection de Maréchal. D'elle-même, Raissa roula sur le ventre, sa croupe magnifique cambrée au maximum.

Il se laissa tomber sur elle, tâtonna à peine et s'enfonça dans ses reins d'un seul trait.

Le contact de cette croupe ferme pleine de son sexe délicieusement serré lui arracha un orgasme en un temps record et il resta immobile, fiché au fond des reins de Raissa.

- Quand j'aurai le cafard à Nijni Novgorod, dit-elle, je penserai à toi. Là-bas, ils pensent que la langue, c'est juste pour manger des glaces.

* * *

Malko attendait depuis une demi-heure, dans la Chevrolet blindée de Tom Polgar garée le long du trottoir sud du boulevard Prokovski. En face, de l'autre côté du terre-plein central, s'élevait l'ambassade d'Iran. Une bâtisse blanche au soubassement lie de vin, assez laide. Sur le siège avant, un «*case-officer*» de la CIA surveillait avec des jumelles la porte de l'ambassade.

- Le voilà ! annonça soudain le «*case-officer*».

Un homme venait de sortir de l'ambassade d'Iran et s'éloignait à pied.

- Il va déjeuner, annonça l'Américain. Il y a un petit restaurant caucasien à cent mètres. On le suit ?

- On le suit.

L'Iranien ne se pressait pas et ne se retournait pas. Il s'agissait pourtant de Djanguir Riahi, le responsable de l'Eta'alat à Moscou. Ils le laissèrent s'installer et Malko, cinq minutes plus tard, laissant les deux Américains dehors, pénétra dans le restaurant.

Djanguir Riahi était assis seul à une table du fond. Malko se dirigea vers lui. Quand il l'aperçut, l'Iranien posa sa fourchette. Malko s'efforça de sourire pour ne pas l'inquiéter. Arrivé à sa table, il lui demanda en russe, sachant qu'il parlait cette langue.

- Puis-je m'asseoir quelques instant, *haroye doctor* Riahi?

- Qui êtes-vous ?

- Mon nom importe peu, dit Malko en prenant place en face de l'Iranien. Je ne resterai pas longtemps. Je voulais simplement vous annoncer une mauvaise nouvelle. Vous ne recevrez jamais les S.300 commandés à Oleg Kazenine, le véritable vendeur des S300.

Sortant une enveloppe de sa poche, il la pose sur la table et ajouta :

- Voici ses relevés de compte au Lichtenstein et à Vienne qui vous prouvent que c'est bien à lui que vous avez versé beaucoup d'argent. Il ne vous rendra jamais votre argent parce qu'il l'a utilisé pour payer des dettes et les S300 ont été saisis par le gouvernement russe.

Djanguir Riahi demeura impassible et dit simplement.

- Je ne sais pas de quoi vous parlez, monsieur. Je suis conseiller culturel à notre ambassade et je ne m'occupe pas de ce genre de problèmes.

- Dans ce cas, transmettez à qui de droit ces documents. Bon appétit.

Il s'éloigna vers la sortie, laissant l'enveloppe avec les relevés bancaires d'Oleg Kazenine sur la table.

Malko avait attendu midi pour être certain, qu'Oleg Kazenine soit réveillé. Il composa son numéro enregistré depuis le jour où l'oligarque s'en était servi de son portable pour essayer de l'attirer dans un piège mortel.

À la quatrième sonnerie, une voix pâteuse fit «*da*».

- Oleg ?

- Da ? Qui est-ce ?

- Le fantôme d'Anatoly Arkadin, dit Malko. Je voulais vous dire que

les Iraniens sont au courant. Ils savent qu'ils n'auront pas leurs \$300 et que vous ne pouvez pas les rembourser. Alors, ils vont venir vous tuer.

Maintenant, dans un mois, dans un an. Vous ne leur échapperez pas. Peut-être sont-ils déjà en route.

Il raccrocha avant que l'oligarque ait le temps de prononcer un mot.



Oleg Kazenine termina sa seconde bouteille de Tsarskaya de la journée. Depuis vingt-quatre heures, il ne s'était pas lavé, pas rasé, pas déshabillé. Vautré sur son lit. Personne n'osait le déranger. Il ignorait même si Natasha était toujours là et il s'en foutait. Depuis le coup de fil de l'agent de la CIA, il avait posé un Makarov sur son lit, une balle dans le canon. Espérant se payer un fumier d'Iranien s'ils venaient. Mais, sans illusions sur la suite.

Brusquement, il fut pris d'une rage aveugle. Contre lui, contre Natasha, contre les Américains, contre les Iraniens, contre tout.

Il prit la bouteille de vodka et la projeta de toutes ses forces contre un miroir. Les deux se brisèrent.

Pendant un moment, l'oligarque contempla stupidement les éclats de verre répandus un peu. Puis, il se baissa et ramassa le plus gros. Le goulot et la partie supérieure de la bouteille de vodka. Le tenant par le goulot, il allongea le bras gauche et donna un coup violent avec le tesson aiguisé, s'ouvrant presque jusqu'à l'os. Il éprouva d'abord une brûlure violente, puis plus rien, juste une sensation de chaleur. Il se rallongea sur le lit, lâcha le tesson de bouteille et regarda le sang s'écouler de son bras sur la moquette haute laine blanche qui lui avait coûté la peau des fesses.

Se demandant en combien de temps, il se viderait de son sang.

Cet ouvrage a été imprimé en France par
C P I

Bussière

à Saint-Amand-Montrond (Cher) en mai 2009

Mise en pages : Bussière